



Staats- und
Universitätsbibliothek
Bremen

Staats- und Universitätsbibliothek Bremen

Digitale Sammlungen

Brême et les Brêmois

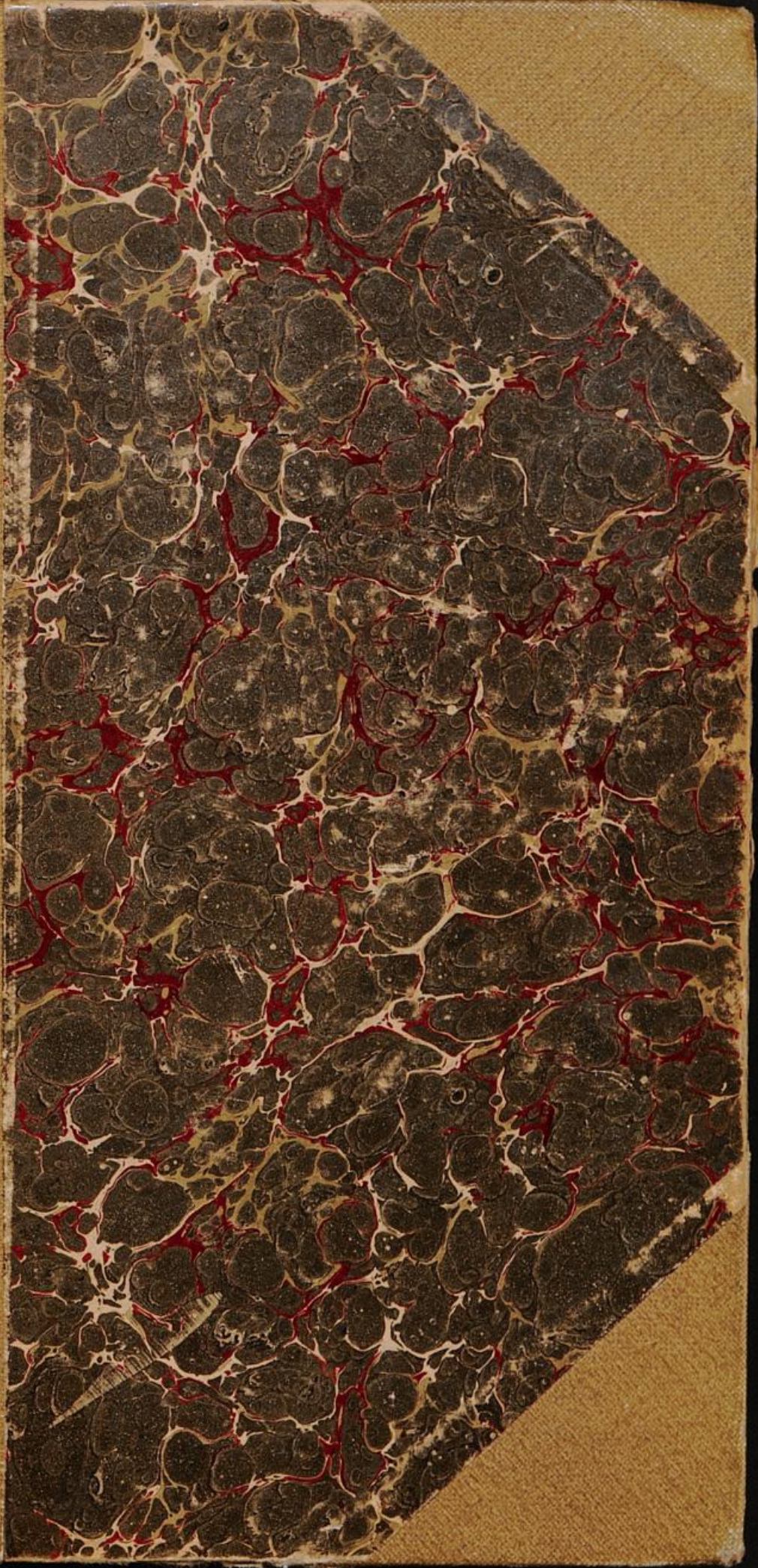
Robert, A. C.

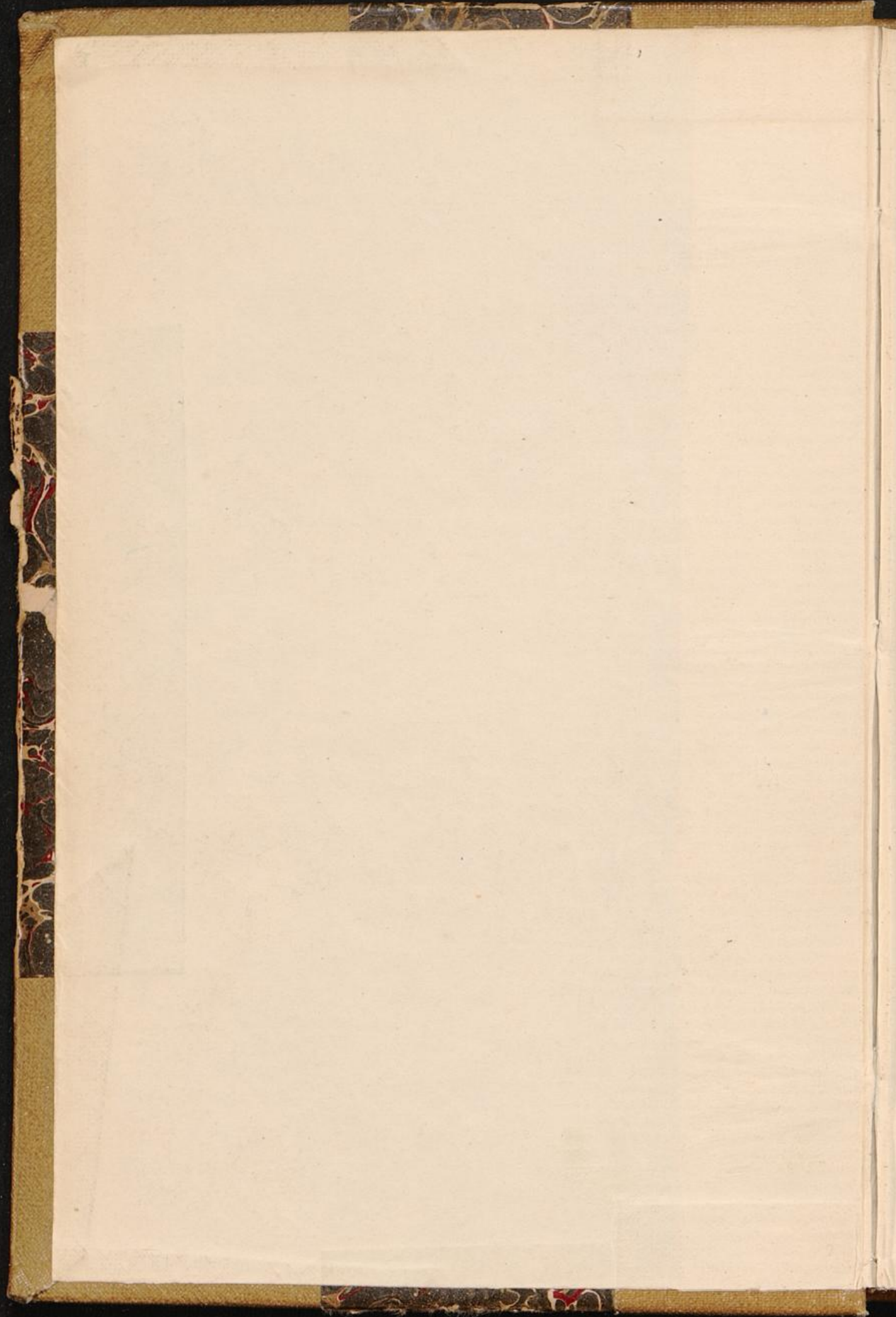
Bremen, [1902]

urn:nbn:de:gbv:46:1-7010

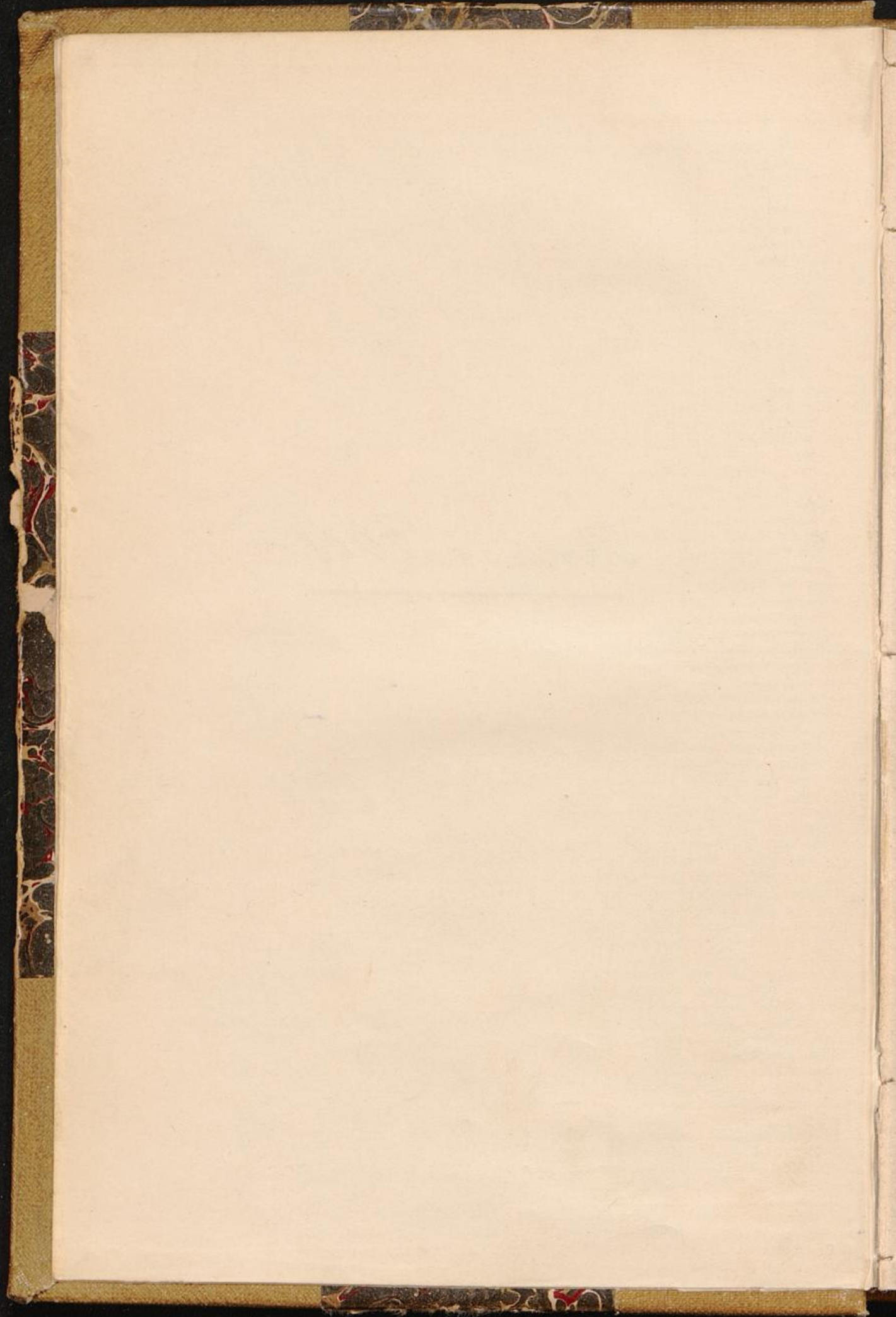
Mem.
08.

DEPT.
DE
FRANÇOIS





Brem. c. 2408.



BRÊME

et les

BRÊMOIS

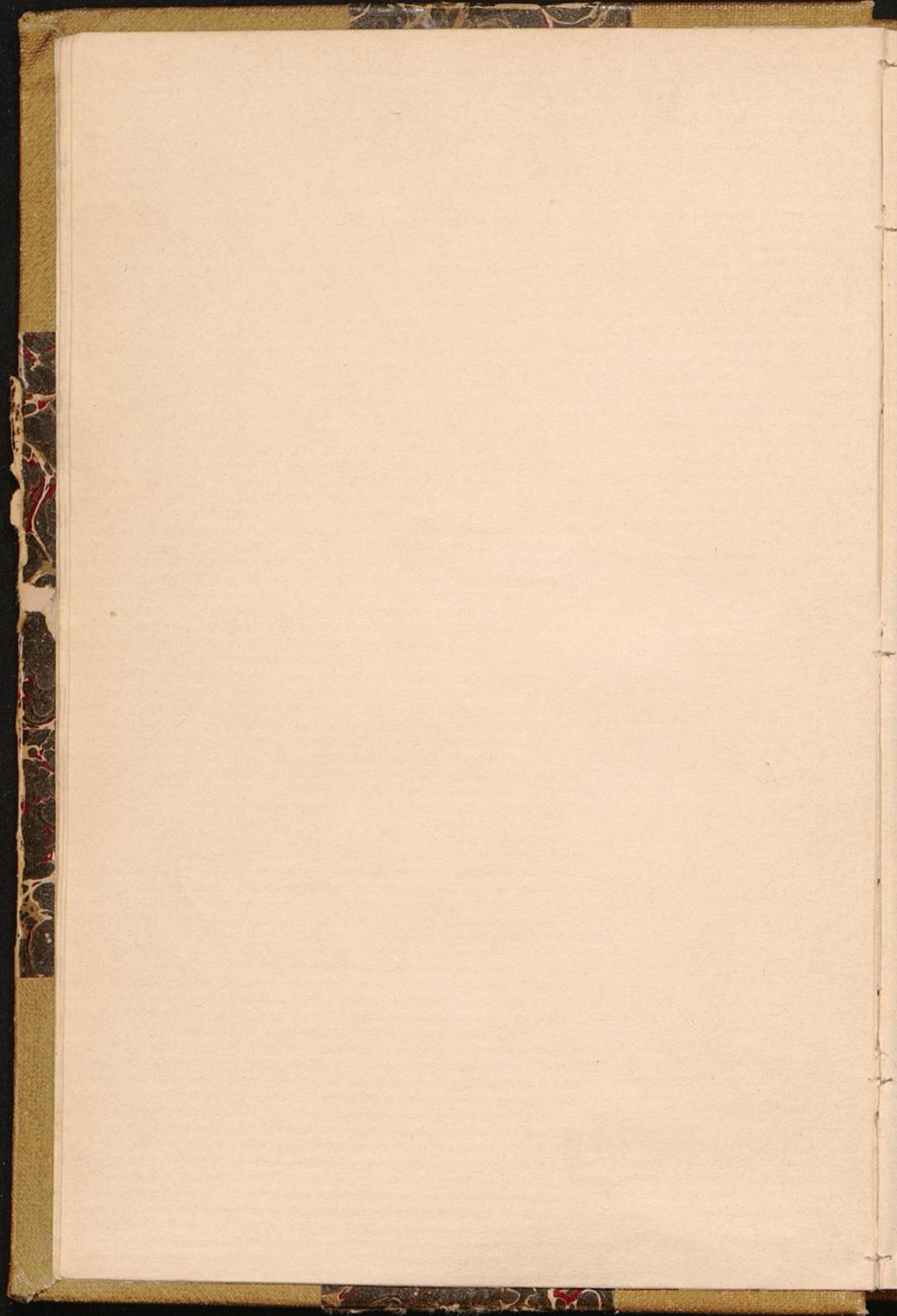
par

A. C. ROBERT.



Imprimerie Carl Schünemann
BRÊME.

[1402]



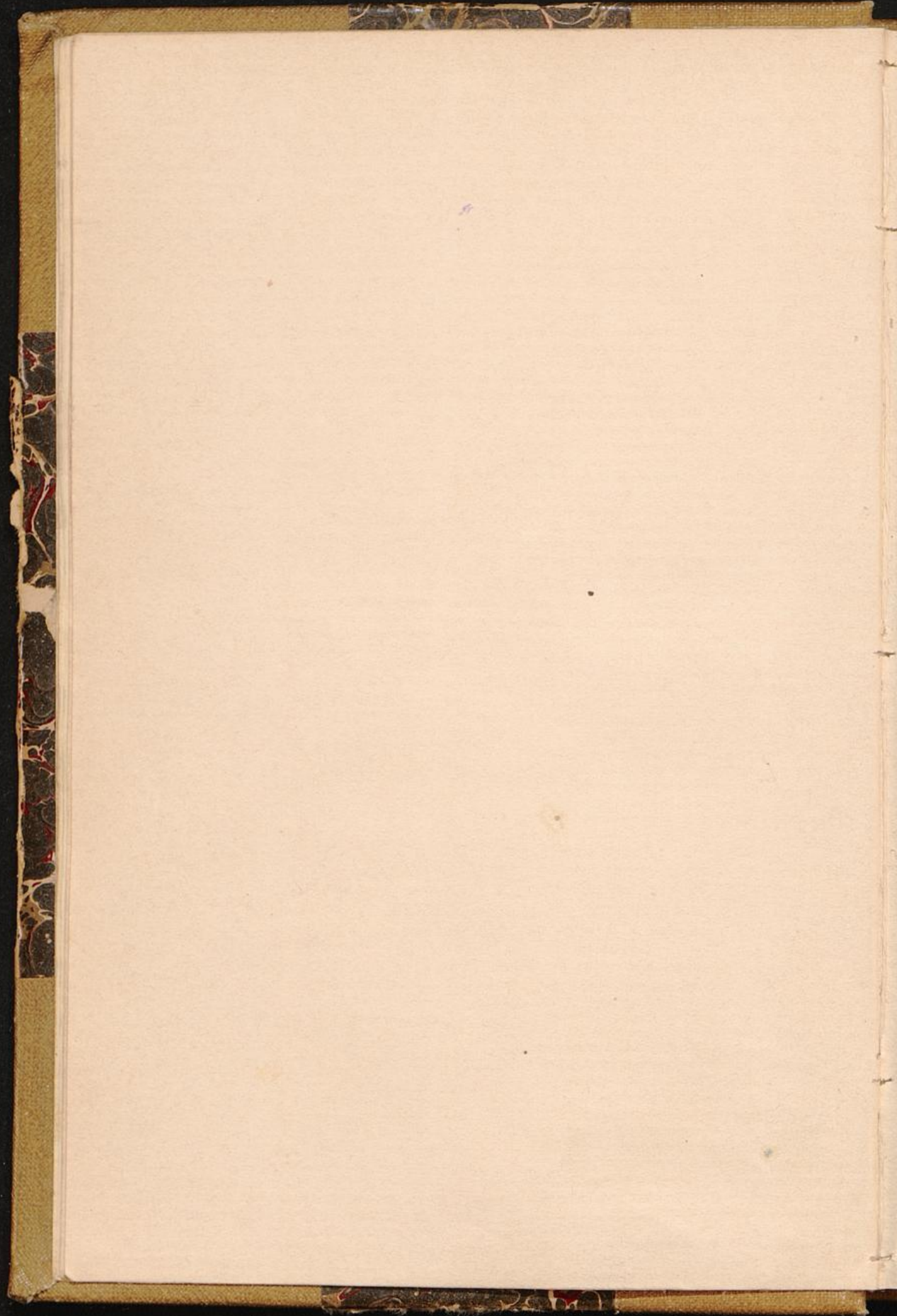
A

Mon vénéré défunt ONCLE
Vincent GUÉRIER et à sa VEUVE
inconsolable.

Hommage respectueux
et reconnaissant.

.....
*...On n'est en repos que lorsqu'on s'est
donné à Dieu, mais avec une volonté déter-
minée..., alors on sent qu'il n'y a plus
rien à chercher, qu'on est arrivé à ce qui
seul est bon sur la terre; on a des chagrins,
mais on a aussi une solide consolation, et
la paix au fond du cœur au milieu des plus
grandes douleurs...*

(Mme. de Maintenon.)



À Monsieur le Marquis d'HÉGLY de LOISEL
Commandeur de la Légion d'Honneur
anc. Sénateur
Bâtonnier Honoraire de l'ordre des Avocats.

Brême, le 24 avril 1902.

Monsieur le Marquis et cher Maître,

Qu'il soit permis à celui dont vous fûtes à la fois l'illustre conseiller et le protecteur, de vous offrir la dédicace de ce livre ou plutôt de ce recueil d'impressions qu'une main hâtive, mais non hasardeuse, a jetées sur ces quelques pages.

Veuillez agréer, Monsieur le Marquis et cher Maître, l'assurance de ma parfaite considération et de mon entier dévouement.

A. C. Robert.

Château de Lez-la-Valley, 5 mai 1902.

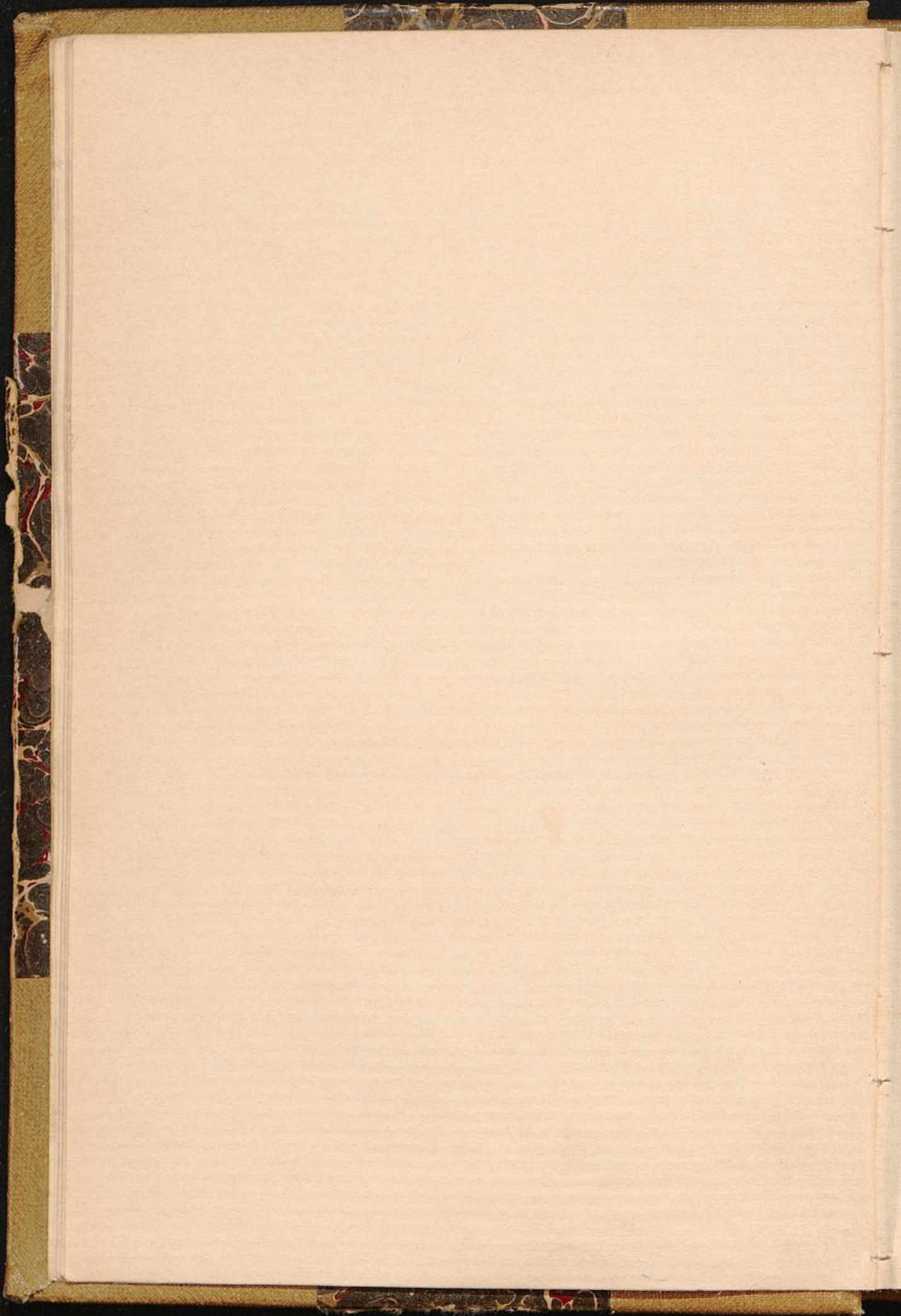
Mon cher Auteur,

J'accepte avec un réel plaisir, la dédicace que vous voulez bien me faire l'honneur de m'offrir. J'ai lu avec un vif intérêt votre manuscrit dont la forme légère se revêt de la grâce du style en même temps que de la sobriété des expressions.

Laissez-moi vous assurer que mon patronage n'est nullement nécessaire pour présenter votre œuvre au public qui saura également apprécier vos louables efforts comme ils le méritent.

Croyez-moi toujours heureux de me dire, cher Monsieur Robert,

*vous
M^{rs} d'Hégly de Loisel.*



PRÉFACE.

L'annonce dans les journaux locaux de Brême, de la prochaine publication d'un livre écrit sur *«Brême et les Brêmois»* fit sourire les sceptiques. Deux mois plus tard, lorsque cette publication devint imminente, ce scepticisme tourna au pessimisme qui rencontra, même parmi quelques compatriotes en séjour à Brême, de fervents disciples. Et alors on conjectura, on fit des hypothèses, on se posa beaucoup de points d'interrogation et enfin on résolut d'attendre; c'est par là qu'on aurait dû commencer.

Avant tout, que l'on sache «bien» que les *coups d'épingles* d'où qu'ils viennent, me laissent «très calme»; j'ai le courage de mes opinions et *il n'y a rien que je dise derrière une personne que je ne puisse répéter devant elle*; personne, je pense, ne me contredira sur ce point.

Mais pourquoi tant de paroles ; dans ce livre, il ne s'agit point de tout cela et je ne veux pas que ma préface ressemble à un plaidoyer.

Je n'ai point, comme *Asmodée*, soulevé le toit des maisons pour regarder ce qui s'y passait, et encore moins ai-je été traître envers des personnes qui m'ont fait l'honneur de m'accueillir chez elles ; j'ai été scrupuleux jusqu'à l'extrême limite, jusqu'à celle enfin, que tout auteur ne peut et ne doit jamais franchir sans risquer de toucher aux droits et principes de chacun.

Ecrivain impartial, j'ai trouvé dans la marge commune à chaque individu et qui appartient au psychologue, assez de liberté et de place pour me mouvoir, sans travestir la vérité au profit du sarcasme ou de la ridicule flatterie ; l'un et l'autre d'ailleurs, eussent nui à l'œuvre en la convertissant en un roman stupide ou abject.

Cet ouvrage est écrit non-seulement pour les Brêmois mais aussi pour les étrangers et c'est pourquoi telle description, telle phrase ou tel mot, pourront paraître inutiles

aux uns, alors que la connaissance ou l'explication en sera indispensable aux autres et *vice versa*.

D'autre part, je me suis efforcé, sans aucune prétention littéraire, d'en rendre la lecture aussi attrayante que facile, notamment pour les Brêmois auxquels ce livre est plus particulièrement destiné.

On s'étonnera sans doute de me voir débiter par une relation sur Londres et d'avance, je prie le lecteur de m'en excuser; elle tient peu de place dans ce volume, une quinzaine de pages environ, et je n'ai pu résister au désir de consigner publiquement mes impressions sur l'Angleterre; toutefois qu'on ne s'y trompe pas, j'ai jugé une masse et *non* des individus, car je possède de bons et loyaux amis parmi les Anglais, fait qui prouve bien que toute règle comporte des exceptions.

Et maintenant cette question, que j'ai souvent entendu bourdonner à mes oreilles: *»Etant donné le peu de temps que vous êtes à Brême, comment pouvez-vous porter un jugement sur les Brêmois?«*

Mon livre répond à cette question, mais d'ores et déjà, je puis dire que certains auteurs ont jugé un peuple en moins de temps, en *six mois* même. Il est vrai qu'il existe des personnes qui mettront »vingt« ans pour se faire une opinion; d'autres qui n'en pourront »jamais« avoir par cette simple raison, que leur champ d'études est limité à leur entourage et à leurs fréquentations; ce sera notamment parmi ceux-là que se trouveront mes contradicteurs de bonne foi.

Mais aux Brêmois qu'une sorte de chauvinisme exagéré pour leur race et préjugés, ou encore qu'un optimisme outré à leur endroit, n'aveuglent pas; à ceux, en un mot, dont le rayon visuel pénétrera les masses, à *ceux-là seuls*, je laisse le soin de me dire si je me suis trompé.

Quant aux détracteurs c'est-à-dire ceux qui sont animés d'un mauvais esprit ou de mauvais sentiments (et il y en aura même parmi des Français), comme ils ne pourront arguer qu'avec l'ignorance, la jalousie ou la médisance, il ne me suffit qu'à les signaler à l'attention du public éclairé, persuadé que,

à l'instar du serpent, ils s'useront les . . . *crocs* sur la lime sans y faire la plus petite entaille.

Vers la fin de ce livre, on trouvera quelques pages intitulées *«sur le vif»*; je ne pouvais, en effet, choisir une expression plus appropriée à ces esquisses, dialogues, bribes de phrase saisies à la volée à droite et à gauche, lesquels sous une forme humoristiques sont absolument véridiques.

On y lira aussi, à propos de considérations sur la langue française et sur notre littérature, la critique virulente, mais juste, *«nullement haineuse»* que j'adresse à certaines Institutions. Ces quelques lignes ouvriront les yeux aux Brémois en même temps qu'elles serviront d'avertissement aux dites Institutions.

Le seul motif qui me fait agir ainsi, à *l'exclusion de tout intérêt personnel*, n'envisage que l'esthétique de notre langue (sans toutefois m'en constituer le champion, comme on pourrait le croire), et *ipso facto* l'intérêt de ceux qui l'étudient.

Tel est mon livre; je l'ai voulu vrai,
satirique parfois, mais ni hypocrite, ni insolent.

Et comme Musset, en lui donnant la
volée, je dis:

*Va t'en, pauvre oiseau passager;
Que Dieu te mène à ton adresse!*

— — — — —
*Qui que tu sois, qui me liras,
Lis-en le plus que tu pourras,
Et ne me condamne qu'en somme.*

Brême, le 15 mai 1902.

A. C. R.



PREMIÈRE PARTIE.

~~~~~  
PAGES LOINTAINES.  
—————

I.

Départ de Paris. — Coup d'œil rétrospectif  
sur l'Italie et la Suisse. — Londres.

—————  
C'était un soir de mai doux et mélancolique, les arbres jetaient leurs jeunes parures sous un ciel étoilé. Paris s'illuminait, les globes électriques flamboyaient. La lune se laissait choir sur la Seine comme une grande tâche faisant une infinité d'éclats lumineux et semblait se rouler comme un serpent sans tête couvert d'écailles phosphorescentes. On eut dit un immense lustre d'où ruisselait, semblables à de grosses perles, du diamant en fusion, et comme l'emprisonnant, de chaque côté s'élevait la cité de rêve et de féerie, la ville des Mille et une Nuits, éclatante, éblouissante enfin.

J'admirais d'autant plus ce spectacle de la Ville-Lumière que quelques heures heures à peine me séparaient du moment où je devais lui faire mes adieux. J'avais hâte, en effet, de faire connaissance avec la brumeuse Albion et ses habitants.

Le coup de sifflet retentit... le train part. Enfoncé dans un coin de mon compartiment, une demi-somnolence s'empare bientôt de moi. Mes séjours en Italie et en Suisse s'évoquent avec délices dans mes songes. Je revoyais le beau ciel de la patrie du Titien et de Veronèse, ciel dont les teintes douces se confondent si bien avec le noir antique des monuments, ces édifices majestueux, ces colonnes fières, audacieuses, éternellement belles. Puis résonnaient encore à mes oreilles le son des cloches et le chant de ses barcarolles. Venise aussi avec ses gondoles glissant sur les vagues enchaînées, ses vieilles façades tremblantes dont les veines desséchées de leurs marbres s'infusent de sang sous les rayons de son ciel d'or et de pourpre, ses palais en ruines à l'attitude orgueilleuse. Ville de jouissance

pour le corps et de plaisir pour les yeux ; ville de splendeurs et de fêtes ; doux et éternel mirage pour celui qui a contemplé un tel spectacle, ne fût-ce qu'une fois. Et maintenant, se déroulait à mes yeux le merveilleux panorama de la Suisse, terre moins troublante il est vrai, mais non moins belle. Lieu privilégié de pittoresque et de charme avec ses sites fleuris, ses pentes gazonnées, ses pâturages situés presque au sommet des monts couverts de neige et se découpant admirablement sur l'azur lointain. Ses bois de sapin s'étageant sur les montagnes, ses rocs de granit dorés par les lichens, ses cascades qui tombent et remontent en fumée, ses lacs aux mille reflets magiques. Et le tout inondé de flots de lumière que vient pâlir par intervalles, un léger rideau de brume. Telle est cette splendide scène de la nature sur laquelle se meut une brave et honnête population villageoise ne connaissant point les soucis de nos grandes cités.

Et tout cela revivait dans mon esprit et baignait mes pensées d'un immense bonheur. Un brusque arrêt du train me

rappela à la réalité. Je tirai ma montre et mis ma tête à la portière... „Le Hâvre, tout le monde descend!“... criait l'employé de la gare. Vite, nous pliâmes notre couverture, rebouclâmes notre valise, descendîmes et nous hâtâmes vers l'embarcadère.

Déjà, je me réjouissais à l'idée de contempler du pont du navire perdu dans l'immensité, ce beau ciel bleu poudré d'étoiles d'or et ces lugubres eaux lamées d'argent. La cloche sonne une dernière fois, il se fait un bruit de chaînes, l'ancre est levée, nous partons. On éprouve toujours une sensation étrange la nuit sur un bateau, c'est l'inconnu, et l'ombre qui vous entoure est remplie de mystères. La pleine mer s'étendait devant nous, immense et farouche. A l'horizon, des nuages s'amoncelaient et roulaient vite leurs volutes noires d'où dépassaient par derrière les pâles reflets de la lune.

Mais bientôt, la pluie, les éclairs et le tonnerre s'en mêlèrent, le navire prit des allures de cheval qui se cabre, les vagues déferlaient sur le pont avec un vacarme de

trombe. C'était épouvantable, je rentrai dans ma cabine, mais ne put fermer l'œil. Plus de deux heures, nous restâmes sans pouvoir avancer, les phares n'étaient plus visibles et notre pauvre coque de noix dansait une gigue du diable sur les flots par trop cascadeurs. A l'aube seulement, un calme relatif se rétablit, un jour grisonnant et indécis filtrait à travers les écourtilles. Je remontai sur le pont au moment où, dans la brume s'estompait l'île de Wight dont, à notre grand regret, nous ne pûmes contempler la beauté. Nous passions maintenant la baie de Spithead et bientôt la rade de Southampton nous recevait dans son sein. Dieu merci!...



## II.

Deux ans chez „John Bull“. — Impressions.

---

Deux années se sont écoulées là. Je ne ferai pas une longue description de la capitale des Iles Britanniques où pendant les trois quarts de l'année on vit dans une atmosphère de brouillard et de pluie. Un ciel toujours gris, des maisons également grises sinon noires, et des rues presque constamment sales.

Cependant les poètes de toutes les époques et de tous les genres s'accordent pour nous assurer qu'il y a eu sur cette terre, un âge qu'on a appelé l'Age d'Or; mais ces périodes de beau temps sont exceptionnellement rares, à Londres en particulier. Ces épaves de l'époque bienheureuse peuvent durer une semaine, quelquefois deux; parfois aussi, elles sont limitées à quelques heures. C'est alors que le touriste doit profiter de ces matinées ensoleillées, où l'âpreté du printemps a disparu pour

aller se promener à Hurlingham, ou bien assister aux garden-parties que donne la haute société à Richmond, s'il en a naturellement l'opportunité. Ou bien encore longer les allées ombragées du Row, de Hyde Park, et qui sont toujours remplies d'une foule élégante et oisive. On s'assied sur les petites chaises vertes du parc qu'égaie le chant des oiseaux, et on y voit défiler à cheval ou disparaître dans un nuage de poussière, toute l'aristocratie. Et le spectateur peut alors méditer tout à son aise sur cette orgueilleuse race anglaise.

Il voit, en effet, passer devant ses yeux une partie de la grande masse qui dirige, domine, fascine, électrise pour ainsi dire cette autre masse aussi énorme qu'elle est faible et qu'on appelle «le peuple». La noblesse, les gens de lettres, de robe ou d'épée, les membres du Parlement, voilà les maîtres. Tous les autres, sans exception, sont les esclaves, humbles, soumis, ployant facilement l'échine et n'élevant la voix que pour le «*God save the King*», chant patriotique qu'ils entonnent à propos de tout, et à

propos de rien, au théâtre, au concert et enfin dans tous les lieux de plaisir. En outre, le gin et le Whisky complètent l'atrophie mentale des basses classes et en font de dociles instruments entre les mains de la classe dirigeante.

Un des spectacles édifiants de Londres et duquel je ne puis m'empêcher de parler est celui qu'offre le samedi soir et aussi le dimanche, la plupart des bars publics. Une longue file d'hommes et de femmes, quelques-unes de ces dernières avec des marmots sur les bras, tour à tour pénètrent dans ces établissements et s'y empoisonnent, surtout de gin, le whisky étant trop cher. D'autres enfants, filles ou garçons, généralement en bas âge, cinq, six ou sept ans, attendent à la porte la mère ou le père qui vient dépenser là, presque toute sa paye hebdomadaire.

Et comme conséquence toute naturelle, cet autre tableau, écœurant celui-là, de rencontrer parfois des femmes ivres-mortes, affalées au milieu des chaussées ou aux encoignures des portes; d'autres, la chevelure

en désordre, les yeux hagards, la poitrine débraillée, chantant des couplets obscènes; d'autres enfin que l'ivresse fait tomber en catalepsie ou rend presque folles. Il n'y a rien qui met ces filles d'Albion en furie comme l'apparition d'un »policeman«, et parfois quatre ou cinq de ces derniers peuvent à peine maîtriser une seule de ces mégères qu'ils jettent alors comme un paquet, sur une petite voiture „ad hoc“ et conduisent, après l'avoir solidement ligotée, en prison ou à l'hôpital. Il faudrait la plume d'Eugène Sue pour rendre de telles descriptions.

En Angleterre, les femmes non-seulement jouissent d'une certaine liberté, mais aussi d'une grande protection. Toutes les lois sont en leur faveur. Elles peuvent même se permettre d'invectiver les gens de la police sans que ceux-ci s'en montrent courroucés. Cette même protection est accordée aux escrocs de tous genres et de tous pays dont pullulent les bas-fonds de Londres et qui viennent sous l'égide des lois anglaises, chercher là, un abri contre celles de leur contrée.

A signaler aussi ces petits groupes du peuple qui se réunissent tous les soirs à Hyde Park et où des orateurs improvisés baragouinent devant des badauds admirateurs, sur la religion ou la politique, quelquefois aussi sur la lune et les étoiles ou enfin sur les moyens de vivre confortablement avec vingt schillings par semaine. Inutile de dire que tout cela n'est qu'un insipide bafouillage.

Mais ce droit de dire publiquement des stupidités, cette tacite protection accordée aux femmes et aux récidivistes de toute nationalité, et enfin d'autres raisons que je n'ai pas le loisir d'examiner ici, mais guère meilleures que les précédentes, permettent aux Anglais de s'écrier à tout moment: *»Nous sommes un peuple libre!«* A ce point de vue, c'est possible, mais quelle drôle de liberté!

Tel est ce pays où on apprend aux jeunes générations à recueillir l'orgueil de leurs aînées et à dédaigner la vaine antipathie des autres nations;

*Que peut contre le roc une vague animée? Hercule a-t-il péri sous l'effort de Pygmée? L'Olympe voit en paix fumer le mont Etna Zoil contre Homère en vain se déchaîne...<sup>1)</sup>*

Et à ce défi de l'Angleterre, ces nations ne pourraient-elles pas riposter ainsi?

*Si jamais ton jour vient, Dieu juste, ô Dieu vengeur?<sup>2)</sup>.....*

Et ce jour pourrait arriver plus tôt qu'elle ne le pense.

En effet, considérez la terreur que les Anglais affectent en voyant se développer leurs rivaux et surtout l'Allemagne, l'Amérique fille émancipée de l'Angleterre, et les enfants de cette dernière encore mineurs, le Canada et l'Australie. Typiques sont les détails du combat, relevés dans les statistiques officielles publiées par les États-Unis et l'Angleterre au cours de ces dernières années.

John Bull est battu même jusque dans ses colonies par l'Amérique; le fameux pont de l'Atbara au Soudan; les ponts de la

<sup>1)</sup> Piron. — La Mètromanie — acte III, Scène VII.

<sup>2)</sup> A. de Musset poésies nouvelles st. XXIX.

ligne de l'Océan Indien au lac Victoria dans l'Afrique orientale; le viaduc de Gotheik en Birmanie, le plus élevé, dit-on, du monde; tous ces ouvrages ont été construits par des maisons américaines. Mais alors si les colonies et le propre territoire du peuple anglais ne sont plus que des domaines pour l'entreprise américaine, quelle est l'utilité de l'Empire?... Consultez tous les gens expérimentés du haut commerce et tous vous diront, qu'en face de la concurrence universelle, déjà les exportations de l'Angleterre vacillent, s'arrêtent, déclinent même, tandis que les importations continuent de croître. Le fait est, que cette puissance doit reprendre dans le monde le rang secondaire que lui assignent sa superficie, sa population, ses ressources matérielles en face de ses nouveaux concurrents.

C'est donc en vain que John Bull se démène. Tôt ou tard les Anglais devront quitter leur île en masse, jusqu'à ce que sa population ait repris son niveau normal. Mais ses colonies autonomes devenant plus peuplées, n'est-il pas à craindre qu'elles ne

se laissent plus guider par la métropole?... Et alors, on assistera sans doute à ce spectacle; le gouvernement impérial abandonnant aussi Londres pour l'Australie, cette grande île située au centre du Canada, de l'Inde et du Cap.

Et cette grande nation, centre historique de l'empire n'en sera plus ce jour-là, comme le disait une fois un colon de l'Ontario, que le *musée d'antiquités*.

Certaines gens crieront peut-être au pessimisme en lisant ces lignes, mais attendons...

\* \* \*

Et ce fut avec un véritable plaisir que je revins sur les bords riants et enchanteurs de la Seine, vers ses ombrages joyeux, ses vallées mystérieuses, goûter un peu de repos avant mon départ pour l'Allemagne. A ce moment, l'Exposition de 1900, cette grande convention pacifique, digne couronnement du XIX<sup>ème</sup> siècle, faisait rayonner aux quatre coins du monde émerveillé, la Grandeur, la Grâce, la Beauté et

surtout le clair Génie de la France. Paris avait accueilli ses hôtes avec cette élégance et ce charme dont nos belles parisiennes ont seules le secret.

L'Allemagne qui avait été une de nos plus ferventes collaboratrices dans le »*World's Fair*« ne pouvait faire autrement que de recevoir avec la même courtoisie les Français qui désirent eux aussi, s'instruire sur les secrets de son histoire et de ses mœurs, et d'avance, j'escomptais, avec trop d'optimisme peut-être, des sympathies...



III.

DE PARIS A BRÊME — LA ROUTE.

---

La Champagne.

La Belgique. — Aix-la-Chapelle. — Hanovre.

---

Nuit froide d'Octobre, mais splendide. La lune qui heureusement brillait d'un éclat incomparable nous permettait d'entrevoir cette partie orientale du bassin de Paris, c'est-à-dire la Champagne, pays plat d'un véritable prosaïsme qui s'appuie à l'est sur le plateau de Langres et les collines de l'Argonne et au nord-est, sur les plateaux marécageux des Ardennes:

*«Salut à toi, belle Champagne, salut  
à ton vin dore qui remplit notre cœur  
d'allégresse!»*

Et à toute vitesse nous pénétrons en Belgique, en suivant cette fertile et magnifique vallée de la Meuse. De temps en temps, nous apercevions se détachant sur le ciel,

semblant s'élever et s'abaisser tour à tour, suivant qu'elles sont plus ou moins éloignées, de hautes silhouettes noires; autant de cheminées des nombreuses usines dont est sillonné ce pays et qui révèlent son industrie florissante. Le septième tunnel de Verviers est enfin franchi.

Au loin se profilant avec une netteté parfaite à l'horizon, apparaissent à nos yeux les ruines imposantes du Château de Liembourg dominant le village frontière-belge Dolhain dans lequel nous venons d'entrer. Encore quelques tours de roue et l'aurore aux doigts de rose nous entr'ouvre les portes de l'Allemagne. Herbesthal, la première ville prussienne nous accueille *froidement*, le thermomètre en effet accuse seulement, 2<sup>o</sup> au-dessus de zéro.

La douane nous laisse tranquille.....  
Un viaduc, deux tunnels et nous voici roulant dans cette autre vallée également fertile, courant au milieu de collines à pentes douces et qui nous conduit rapidement à Aix-la-Chapelle la vieille résidence favorite de Charlemagne.

Ici, première visite de la douane allemande, rapide, pas tracassière, presque courtoise, comparée à celle que mes colis avaient subie en Belgique.

Comme rien ne me pressait, je m'arrêtai pour visiter la ville et faire connaissance avec les indigènes du lieu.

D'Aix (*l'Aqua-Grani des Romains*), peu de chose à dire. La cathédrale bâtie en 804 se compose d'une construction octogone à coupole de style byzantin, avec des vitraux un peu trop modernes, puis l'Hôtel de Ville en style gothique, construit avec les débris des palais des empereurs Carlovingiens, qui contient de magnifiques fresques de Rethel et de Kehren, et dont les sujets sont tirés de l'histoire de Charlemagne.

Peu de mouvement dans la ville à cette époque de l'année, l'affluence ne se faisant sentir que pendant la saison où plus de dix mille baigneurs viennent y prendre les célèbres eaux thermales déjà connues sous les Romains.

Le lendemain matin, j'arrivais à Cologne (*la Colonia Claudia Augusta Agrippinensis des Romains*). Le ciel était couvert d'une

brume assez épaisse qui enveloppait toutes les choses et leur donnait un aspect mélancolique. La ville commençait seulement à s'éveiller. Des fenêtres de l'hôtel où j'étais descendu, je contemplais à travers ce rideau nuageux, le vaste hémicycle que forme cette ville avec le Rhin qui en est le diamètre. Des bateaux de toutes sortes se croisent sur les ondes de ce large fleuve et au-dessus de toute cette cité hérissée de clochers, apparaît dominante, la colossale Cathédrale. A gauche du Rhin, se trouve le faubourg de Deutz, relié à la ville même, par deux ponts dont un de bateaux, et un autre fixe.

Le Rhin, dont j'eus souvent l'occasion d'admirer les célèbres rives, me paraît néanmoins avoir une réputation exagérée. Ses eaux sont incontestablement belles et quelques-uns de ses sites sont merveilleux, mais en réalité, les bords du Rhône offrent certainement plus de pittoresque. Aujourd'hui que je connais quelque peu l'Allemagne du Nord aux campagnes froides et plates, dépourvues de tout charme, je ne suis plus étonné que les habitants de cette contrée, s'extasient

devant les eaux superbes, les rochers si fiers et les vignes renommées de ses rivages. . . .

Pendant que je faisais ces réflexions, le jour s'était complètement levé, un coup de vent avait chassé les nuages et quelques rayons de soleil donnaient une majestueuse mélancolie aux gens et aux choses.

La Cathédrale d'abord, ce chef-d'œuvre grandiose de l'art gothique attira mes pas. Commencée en 1248, elle ne fut achevée qu'en 1880; on la construisit en trois fois dans l'espace de six siècles. Cette masse manque d'élégance et malgré les hautes flèches qui en dominent les tours et qui l'élèvent à 156 mètres, elle n'a pas la sveltesse des Cathédrales de Notre-Dame de Paris ou de Reims. Cependant l'intérieur est mirifique avec les cinq nefs et un chœur dont les clefs de voûte sont à 46 mètres. Cette hauteur donne le vertige comme au bord d'un précipice, mais quelle merveille de légèreté et de proportion!

Toutes les autres églises, une vingtaine au moins, méritent l'attention par leur originalité ou leur style. A l'Eglise de St-Pierre,

je dus payer 1.50 Mk. pour contempler un Rubens, (*Crucifiement de St-Pierre*) c'est plus cher qu'en Italie. Quel bénéfice pour le curé ou le sacristain »*ad libitum*« si les étrangers devaient payer deux francs environ pour avoir le droit d'admirer les Rubens ou les Raphaël de nos églises, en France!

Enfin le beau portique Renaissance de l'Hôtel de Ville et le groupe bizarre que forme tous ces temples romans ou byzantins, de forme originale et de style pur, racontant toute l'histoire de Cologne, sont des magnificences qu'on ne se lasse pas de contempler.

Ma promenade se termina par ce beau boulevard qui a six kilomètres de long, le »*Ringstrasse*«.

Par la portière du train dans lequel j'avais à peine eu le temps de sauter, je jetai un dernier regard sur cette ville où courent des fameuses histoires légendaires pleines de grâce, de pitié et aussi de terreur que les habitants aiment à se raconter dans les veillées du soir, près du poêle, mais trop longues pour être contées ici.

En cours de route, un de mes voisins, au ventre rebondi, chargé de breloques, ayant de petites jambes et une grosse tête, sous un prétexte futile mais courtois, engagea la conversation avec moi.

Nous rivalisâmes pendant quelques instants de chevalerie franco-allemande. Nous fûmes aidés dans cette lutte, par les célébrités, tant littéraires qu'artistiques, qui sont la gloire et l'honneur de nos pays respectifs depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. De Molière à Rostand en passant par Victor Hugo, de Goethe à Sudermann sans oublier ni Schiller, ni Heine, tous y passèrent. Nous fûmes d'accord dans notre jugement et déjà nous abordions la philosophie de Schopenhauer, ce fameux adversaire des doctrines de Fichte, de Schelling et d'Hegel, lorsque nous entendîmes, très distinctement prononcés par une voix venant du fond de notre compartiment, ces mots »*Mein Schatz...!*« Cette épithète, plutôt idyllique, nous arrêta au seuil de notre nouvelle conversation philosophique. Ces mots résonnaient encore à nos oreilles....,

mon scepticisme de Parisien s'en amusait beaucoup et malgré moi, je pensais à ce vieux refrain :

*»Qu'ils sont heureux les amoureux ...  
lorsqu'ils sont deux!«*

\* \* \*

Maintenant la Weser est franchie, Minden le pays des usines, jette une note lugubre avec ses maisons et tuiles sales. A Hanovre, je prends congé de mon aimable Teuton qui se dirigeait sur Berlin et moi-même descendis.

Hanovre est trop près de Brême pour que j'en parle longuement. La magnifique statue équestre du roi de Hanovre, Ernest Auguste qu'on voit en sortant de la gare me frappa tout de suite par sa forme gracieuse.

Mais que dire de tout ce que je vis et ressentis pendant les quelques semaines que je restai là, sinon que les musées surtout me laissèrent le plus agréable souvenir et les habitants la meilleure impression.....



## DEUXIÈME PARTIE.

---

### TROIS GÉNÉRATIONS ALLEMANDES.

---

#### Rapide exposé de leur évolution.

---

Contempler un pays par le côté le plus séduisant, le juger par les idées les plus sympathiques, n'est-ce pas là le moyen de le faire connaître en faisant disparaître toutes les préventions que nous avons eues et que beaucoup d'entre nous, ont encore contre l'Allemagne.

Je vais donc avec la permission du lecteur faire une courte promenade à travers les sentiers à peine tracés de ce pays dans le domaine historique, il y a quelques siècles.

Qu'était la Germanie à l'époque, c'est-à-dire au XVII<sup>e</sup> siècle? Elle était la petite fille ruinée, humiliée, courbée sous le poids des revers de cette autre terre du Moyen-

Age dont le front avait tant soit peu rayonné sur le monde. Elle n'était en un mot, rien autre chose qu'un atome d'elle-même.

En effet, que voyons-nous? Un esprit d'imitation des mœurs et des habitudes françaises régner souverainement sur toutes les classes de la société; tout gentilhomme allemand ou tout jeune homme qui aspirait à devenir un homme du monde, devait, dans la société ou sur le point d'y être admis, faire en partie, abnégation de sa langue maternelle pour ne parler que la langue française qui était alors le signe caractéristique de la meilleure éducation. Il en était de même des mœurs et des coutumes. Et cela dura un siècle.

Quelques voix du peuple s'élevèrent bien contre cette folie d'imitation, mais elles restèrent sans écho.

Toutefois vers le milieu du XVIII<sup>ème</sup> siècle, un léger mouvement littéraire se dessina avec les magnifiques dissertations de Leibnitz, la sagesse des écrits de Thomasius et les traités d'Histoire et de Jurisprudence de Puffendorf, encore que ce

mouvement était trop faible pour attirer l'attention de la France qui possédait alors les drames de Racine, les comédies de Molière et le spirituel La Fontaine.

D'autre part, la poésie en Allemagne se manifestait avec peu de succès et seulement par intervalles avec Opitz, Lohenstein, Hoffmann Waldau et auxquels vinrent plus tard s'ajouter Canitz et ses pâles pastorales, et enfin les drames de Gottsched. Ce dernier, grand admirateur de notre théâtre fut l'ami intime de Voltaire qui se trouvait à l'époque en Allemagne, et le favori du Grand Frédéric devint l'ennemi de Lessing qu'il n'avait pas su apprécier.

Apparut aussi à ce moment l'illustre Goethe d'abord méconnu. C'est alors que nous commençâmes à tourner nos regards vers cette terre allemande que nous négligions.

Nous étions à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Tout d'un coup surgit celui qui réellement, fit l'admiration des Allemands et des Français, le bon et vertueux Gessner, le charmant poète des idylles des belles blondes du pays du Rhin.

Ce fut d'abord un engouement, puis, plus tard, ses œuvres furent reléguées au second plan, même dans son pays. Arrivèrent ensuite deux autres poètes, Klopstock et Schiller qui avaient célébré avec enthousiasme l'aurore de notre révolution. La Constituante les en récompensa en leur décernant le titre de «Citoyens français». Mais ces mêmes poètes déplorèrent plus tard les excès de ce réveil de la liberté de notre peuple.

Le magnifique poème de Klopstock *«La Messiade»* fixe l'époque de la poésie et avec Goethe, Schiller et Gessner commence pour l'Allemagne une ère nouvelle.

Dès ce moment, point de temps fut perdu; poèmes lyriques, drames, épopées, romans parurent sur la scène de la littérature et furent souvent couronnés de succès. Nos lauriers à Austerlitz et Iéna ne semblaient jeter aucune ombre funeste sur ceux de la littérature allemande en marche.

Toutefois la génération qui suivit fut moins heureuse. Le sol allemand était alors tourmenté par les guerres napoléoniennes; puis des changements politiques se pro-

duisirent; les provinces, les royaumes, la constitution; tout fut modifié. Les célébrités littéraires avaient disparues; d'autres, il est vrai, étaient venues, mais celles-ci inférieures à celles-là, et enfin les anciennes philosophies faisaient place à de nouveaux systèmes.

Nos grands-pères firent connaissance avec la génération précédente et nos pères avec cette dernière. Les circonstances étaient différentes, mais nous pouvons nous écrier : »*Victis Honos*« car notre courage dans nos revers égala notre gloire dans nos succès..

\* \* \*

L'Allemagne que j'ai retrouvée est tout-à-fait autre; elle est moderne. Nous y voyons la philosophie, la littérature et la musique remarquablement cultivées et développées. La patrie de Goethe, de Schiller, de Dürer, de Wohlgemuth, de Nietzsche et de Schopenhauer, de Schumann et de Weber est venue enfin briller à sa place dans le monde intellectuel.

D'autre part, la jeunesse allemande n'a pas eu le spectacle de cette horrible guerre

qui ensanglanta son pays autant que le nôtre. Cette jeunesse (je parle bien entendu de celle intelligente et instruite), ne semble pas approuver la haine de ses pères, et à peine en comprend-elle le ressentiment. Puis, comme je l'ai déjà dit, l'Exposition de 1900 a considérablement contribué au rapprochement de ces deux nations et jusqu'en Chine même, la plus franche cordialité n'a cessé d'exister entre nos soldats et les fusiliers allemands.

Telle est l'Allemagne de nos jours.



## BRÊME A VOL D'OISEAU.

---

Il n'y a pas une grande différence comme climat entre les diverses villes de l'Allemagne du Nord; cependant Brême par sa position près de la mer, (115 kilomètres environ) subit des changements climatériques assez grands. En été, il y fait une chaleur torride que peuvent seules tempérer les eaux du Wall et leurs ombrages touffus. En hiver, la température est le plus souvent d'une glaciale humidité. Le ciel de Brême a des variations excessives et soudaines. Tout d'un coup, le soleil disparaît par derrière des nuages couleur de plomb, le vent souffle âpre et froid, et c'est l'hiver du Nord succédant sans transition à un temps radieux; quelquefois, au moment où l'été touche à sa fin, on voit le soir, des nuages informes s'élever, s'étendre dans le ciel, courir à l'assaut du soleil, s'ouvrir pour laisser passer des abîmes bleus, puis se refermer avec une

rapidité vertigineuse et aller se déchirer au loin. Tantôt une traînée lumineuse rouge comme du sang ou plus pâle, vient baigner de ses reflets les flèches du Dom, et d'une lueur fauve les maisons lointaines, donnant au paysage en général, une apparence de légèreté, de flocons lumineux. C'est là un des phénomènes d'un beau coucher de soleil d'automne. Tantôt enfin, au moment où Phébus semble fuir le ciel, des lambeaux de brume étirés, tordus, montent en tourbillons, s'emmêlent, entrent dans l'espace éclairé, s'irradient, s'amoncellent, s'épaississent et les derniers rayons de l'astre solaire ayant disparu, forment comme des brouillards sans fin suspendus au-dessus de la ville mélancolique; l'automne finit.

Enfin les arbres s'effeuillent au vent glacé,

*It fait sombre et froid, et la pluie  
Sans bruit, comme un chagrin sans cris  
Bruisse sur les arbres gris  
Qu'une brise fiévreuse essuie . . .*

L'hiver a ouvert ses portes!

\*

\*

\*

Maintenant je voudrais esquisser le véritable profil de cette ancienne ville de pêcheurs, dont la fondation se perd dans la nuit des siècles.

Brême, presque à cheval sur la Weser, ayant à droite la vieille ville, et à gauche la ville neuve, apparaît tout d'abord, quelconque. Elle serait même banale sans cette magnifique promenade du Wall avec ses beaux massifs, ses larges nappes d'eau des fossés, son parc et les célèbres constructions historiques qui témoignent de l'importance de cette cité au moyen âge. Considérée à un autre point de vue, Brême peut rivaliser avec certaines villes modernes d'Allemagne et vient en tête par son commerce.

Le centre (*innere Stadt*) c'est-à-dire la vieille ville, se compose de rues tortueuses, pour la plupart étroites; de vieilles maisons, d'anciennes églises et de tous les monuments qui racontent les successives transformations de Brême. L'histoire de cette ville hanséatique est intéressante et même suggestive; on éprouve un réel plaisir à la fouiller jusque dans ses recoins.

La démolition des remparts qui l'emprisonnaient autrefois, a permis de créer ce parc indéfini en forme de serpent, dont les taillis, les eaux et les gazons, se déroulent dans toute la longueur de cette cité. On peut, à l'ombre de ses arbres, y contempler les quelques volatiles qui se promènent majestueusement sur ses eaux limpides et les énormes moulins à vent qui battent sans cesse l'air de leurs grands bras. Intéressante aussi, cette maçonnerie à quatre étages, s'amincissant en courbe de la base au sommet; autour du toit mobile en bois, se trouve une galerie à balustrade évasée, offrant une étendue agréable sur la mer des toits, d'où émergent les clochers et les dômes. Au point de vue mécanique, ces usines tout en bois, avec leurs roues et arbres de chêne massif, pourraient rivaliser comme solidité avec toutes celles de ce genre construites en fer et n'en redouteraient pas la comparaison comme disposition intérieure.

Et à leurs pieds, par un crépuscule d'été, au-dessous des nuages foncés des arbres

dont les ombres se jouent sur le frémissement d'argent du petit ruisseau murmurant tout bas entre le velours des ray-grass, les déshérités du sort peuvent, comme dans les grands parcs, oublier pendant quelques heures, les vicissitudes de l'existence.

Sur l'un des côtés du Wall, appelé *Con-  
trescarpe*, des maisons se sont successivement construites, habitées en partie par la classe aisée, sinon riche. Les façades extérieures ne rivalisent pas de luxe et d'élégance; le génie des architectes n'a pas fait explosion. Cependant on en remarque quelques-unes qui ont emprunté leur originalité à tous les styles, grec, roman ou gothique; il n'y manque plus que l'oriental et l'italien. A part ces exceptions, l'ensemble présente une interminable série de maisons nues à un ou deux étages, n'ayant pour tout ornement, que la célèbre vérandah, cage vitrée, ouverte ou fermée, généralement décorée de plantes vertes, et que l'on voit partout. Quelques bas-reliefs ou colonnades et un petit jardin très souvent négligé par les propriétaires riverains de cette partie du Wall; telles sont

à peu près les seules décorations apparentes de ces habitations.

Toutefois l'intérieur est loin de ressembler à l'extérieur. A en juger par le dehors, on s'imaginerait que ces demeures peu élevées contiennent des appartements bas et étriqués, mal aérés, tandis qu'au contraire, les pièces sont généralement vastes, l'air et la lumière y circulent facilement et le confortable s'y joint à l'élégance,

*Omne tulit punctum, qui miscuit utile  
dulci....*

\* \* \*

Les quartiers de la nouvelle ville ont un aspect très monotone; ils se composent de rues droites, bordées également de maisons à un ou deux étages et bâties sur un plan uniforme. La teinte blanche est la couleur préférée un peu partout, à l'exclusion de cet affreux badigeonnage rouge ou de ces constructions en briques pourpre qui sont loin de charmer l'œil.

Je n'ai pas la prétention d'avoir arpenté en long et en large, toutes les rues de Brême

et d'avoir fait une minutieuse inspection de toutes les maisons qui les bordent, mais au cours de mes pérégrinations, peut-être bien indiscrètes, (c'est le défaut de tout fidèle écrivain) j'ai traversé et observé les places les plus utiles à connaître. A défaut de luxe, la propreté semble régner dans les demeures, même des plus pauvres. Quelques fenêtres ouvertes et placées à hauteur d'homme, m'ont permis de plonger mes regards profondément dans ces »*cabanes à lapins*« pour ainsi dire, et cependant là, vit toute une famille; et du plafond au plancher tout y reluit. Il ne faut point rechercher non plus, de ces quartiers infects ou de ces coins misérables où grouille une populace sans nom, à mœurs inavouables. Cela n'existe point.

Les endroits même les plus reculés, se transforment peu à peu. Des constructions généralement de style gothique viennent chasser les vieilles mesures. Les rues s'élargissent et les efforts constants de la municipalité, aussi bien que des habitants, tendent constamment à embellir leur *Nest* (nid). Il

suffit pour s'en rendre compte, de jeter un coup d'œil sur les rues adjacentes au cœur de la ville, et aussi sur les environs du parc. Si on avait fait pour Brême ce qui a été fait pour Paris, à savoir, la donation d'une prime au propriétaire de la maison moderne la mieux construite, comme style, élégance et confort, je ne suis pas éloigné de croire que dans trois-quarts de siècle, cette cité n'eût pas trouvé sa rivale en Allemagne.

En ce qui concerne la propreté des rues, on ne saurait s'en montrer partout satisfait. Les balayeurs ne semblent pas apporter un zèle intempestif à leur besogne; d'autre part, les prises d'eau qui permettraient un arrosage régulier, font défaut, et la poussière que soulèvent ces *chevaliers du balai* à certains moments de la journée en été, rend le passage par certaines rues presque impossible, de crainte d'avaler plus de microbes que de *frische Luft*. Et en passant, mentionnons ces grandes voitures rectangulaires, de couleur sombre et indécise, que, par respect pour le lecteur, je ne nommerai pas, et qui, non-seulement le matin,

à l'aube, sillonnent certains quartiers de la ville, mais s'y promènent encore, dans les rues les plus et les mieux fréquentées à l'heure du déjeuner (*Mittagsessen*). Jusqu'à complète suppression, une fermeture plus hermétique des compartiments latéraux de ces véhicules ne serait pas superflue.

Mais ne récriminons pas trop, car de même que Paris n'a pas été fait en un jour, Brême ne peut, non plus, se transformer en un clin d'œil.

\* \* \*

L'aspect général de cette ville est triste. L'étranger qui en parcourt toutes les veines et artères, notamment dans les beaux quartiers, surtout en été, recueille une froide impression. Toutes ces maisons, avec leurs larges fenêtres pourvues intérieurement de jalousies de couleur brun clair ou verte, contre le soleil et les regards indiscrets, paraîtraient inhabitées, n'était-ce leur vaste sous-sol où apparaissent, allant et venant, quelques bonnets blancs; ce sont les domestiques de la maison, la mine effarée, qui,

selon la fortune de leurs maîtres, font office de cuisinière; ou à la fois, de cuisinière et de femme de chambre; ou enfin, de bonne à tout faire. Quelquefois aussi, on pourrait y voir la demoiselle de la maison surveillant attentivement la confection du »banal« repas brémois, sous l'œil vigilant de sa mère qui lui a fait faire un stage de quelques mois dans une *Kochschule* (école de cuisine); c'est là une des qualités remarquables des jeunes filles Brémoises. Si l'on peut reprocher à quelques-unes d'entre elles, d'être des »pimbêches« n'ayant pris la peine que de venir au monde alors que leurs grands-parents bâchaient péniblement, il faut néanmoins reconnaître qu'elles savent faire autre chose de leurs dix doigts, que de jouer du Wagner ou du Beethoven, ou que de pousser des roucoulades qui assomment leurs auditeurs en voulant trop les charmer.

Le mouvement des rues se manifeste particulièrement à l'heure de la Bourse et l'après-midi vers six heures. Ce n'est point tant la sortie des magasins et des ateliers ou l'ouverture et la fermeture des bureaux

qui occasionnent ce mouvement, que les allées et venues de ces placides brasseurs d'affaires, dont l'esprit se livre à une gymnastique effrenée dans leurs fiévreuses combinaisons. . . .

\* \* \*

A Brême, il n'y a pas à proprement parler de désœuvrés. Qu'y feraient-ils?.. Point de *quartier de l'Opéra*... point de *Prater*... Point de *Unter den Linden*..... Tout le monde travaille. Des gommeux, point non plus, si ce n'est cependant quelques étrangers ou jeunes volontaires dont quelques-uns veulent *singer »l'Anglais«* en relevant le bas de leur pantalon plus haut qu'il est nécessaire, ou en portant des cols trop hauts et trop larges pour y fourrer un cou de cigogne. Ces messieurs exhibent leur torse de une heure à deux, ou de cinq à six dans la *Sögestrasse* ou les parages, c'est-à-dire au moment où les *Backfische* (nom guère poétique dont je ne connais pas l'origine, signifiant *poisson frit* et qui s'applique aux jeunes filles de 12 à 15 ans) à l'instar du monde sélect,

font leur apparition habituelle, et entendent, sans trop de rougeur aux joues, les niais propos de ces *pince-sans-rire*...

A part ces exceptions, tout le monde est en veston ou en jaquette, chapeau de feutre rond ou mou; les Brêmois se payent le luxe du chapeau haut de forme, lequel aurait souvent besoin d'un coup de fer que la majorité des chapeliers est inhabile à donner, seulement le dimanche, avec des gants parfois trop rouges ou trop bruns, en un mot trop neufs. Ils n'abandonnent jamais les chaussures à fortes semelles, que quelques-uns portent, même avec le frac. Après tout c'est pratique!...

Même simplicité chez les femmes; certaines ont assez de grâce dans le visage et celles-là ont alors le bon esprit de comprendre que la toilette n'ajouterait pas grand'chose à leurs charmes; quant aux autres, elles se rendent également compte que quelques chiffons élégants ne corrigeraient pas les erreurs de la nature. D'autre part, le Louvre et le Bon Marché n'existent pas à Brême, non plus les Rouff, Redfern, Doucet ou Paquin,

nos grands couturiers à la mode du quartier de l'Opéra. Cependant, quelques modèles de la *dernière mode parisienne*, (!) se montrent par-ci, par-là, à la devanture de magasins connus. Je serais curieux de voir la figure que feraient lesdits modèles si on les plaçait à côté des vrais, exposés chez nos grands faiseurs de Paris. Mais on se console, car s'ils viennent directement de Berlin, le Commerce allemand y trouve toujours son compte, l'argent ne changeant point de poche.

\* \* \*

Dans les cafés paraissant peut-être clairsemés, mais en réalité, plus que suffisants, l'animation fait défaut. Chez nous, nous allons au café pour nous distraire, pour causer entre amis, pour faire une partie de cartes ou pour parler affaires. A Brême, ce n'est point la même chose; les gens de la bonne société en principe, ne fréquentent point ces établissements. Ils ne se distraient que chez eux, ils ne reçoivent leurs amis que chez eux et ne jouent aux cartes que chez eux. Ils discutent leurs affaires à la

Bourse, les commentent dans le temple de »Bacchus«, je veux dire au *Rathskeller* ou à *Hillmann's Keller* et n'en parlent pas plus qu'il ne faut, chez eux.

Les vieux célibataires vont au *Wiener Café* (café de Vienne) pour y prendre le café après déjeuner, et les étrangers pour y lire les journaux de leur pays.

Il arrive aussi que le soir, après le théâtre, quelques familles et des meilleures, vont en cet endroit y prendre une tasse de chocolat; d'autres enfin s'y rendent pour clôturer une soirée déjà commencée au *Rutenhof*, voir même au *Rathskeller* et on y vide alors la dernière... chope.

Les artistes du Théâtre Tivoli eux, vont faire un brin de causerie sur leurs succès passés ou à venir, au Café Central de quatre à sept heures. Ces dames apparaissent, je ne peux pas dire dans toute leur beauté, car elles ne sont plus favorisées par les multiples et variées couches de fard et les feux des rampes électriques de la scène, mais... telles qu'elles sont!

Ce même café est très intéressant le

soir. On laisse les préjugés à la porte quand on y entre; les premiers arrivés, est-il besoin de le dire, sont toujours des couples; ils s'accaparent de tous les coins et ne les quittent pas de sitôt. C'est sans doute, *durch* cette lumière bâtarde jetée par les reflets combinés de l'électricité et du gaz, que les groupes placés dans les angles, semblent être des ombres... entrelacées! Ces demoiselles et leurs galants compagnons paraissent, en ce lieu, s'occuper de tout autre chose que de la marche des affaires. Mais passons....

\*                      \*                      \*

A l'exception des feuilles locales remises à domicile, il est très difficile de s'en procurer autre part, qu'au siège de leur Administration, car les libraires n'en vendent pas et les petits marchands ambulants sont épars.

Le *Kaufmann* (marchand) lit particulièrement le *Weserzeitung* (Journal de la Weser) à cause des renseignements qu'il donne sur les questions commerciales, maritimes et politiques. Le *Bremer Nachrichten* (Nouvelles de Brême) est lu par la presque totalité des

classes, notamment par la classe moyenne, pour les nouvelles de toute nature que l'on y trouve; locations d'appartements, fiançailles, naissances, décès et aussi la petite correspondance amoureuse, puis des recherches en mariage ou de *verkehr* (connaissance) sous prétexte que Brême est très triste et ce l'est beaucoup moins quand on s'ennuie à deux; enfin, les annonces concernant les théâtres, concerts et bals de société ou publics. Le dimanche, on y trouve aussi une liste d'objets trouvés, liste parfois amusante, comme on le verra dans un autre chapitre.

Le *Bremer Courier* (Courrier de Brême) et le *Bremer Tageblatt* (Journal quotidien de Brême) clôturent la liste des journaux locaux. Le premier est très vieux et assez répandu, mais l'est beaucoup moins que ceux déjà cités. Quant au dernier, il est surtout l'organe des classes inférieures. Il y a bien aussi quelques autres *feuilles de chou*, comme nous disons en France, hebdomadaires ou bi-mensuelles, d'ordre financier ou commercial, mais valent-elles à peine d'être citées!

Ici, il me faut ouvrir une parenthèse. En Allemagne comme en Angleterre, toutes les petites affaires intérieures de la France sont commentées selon leur importance et critiquées parfois dans une mesure qui dépasse les limites. Le Français qui n'a pas voyagé, ne se doute pas jusqu'à quel point on s'occupe de notre pays à l'extérieur. Des colonnes entières sont consacrées quotidiennement aux moindres évènements de notre contrée, et ceux-ci sont interprétés par le public, en raison directe de ses sympathies ou antipathies. Ce public ne se rend pas compte que nous sommes une République où le peuple seul est souverain juge des actes de ses gouvernants, grâce à la liberté dont jouit la presse, et *ipso facto* le peuple français tout entier. C'est là un des privilèges de la grande révolution de 1789, qui a permis à la France d'écrire sur son front, ces mots : »Liberté... Egalité... Fraternité!« ...

L'Etranger ne voit pas sous le feu de nos polémiques, les efforts incessants de notre pays, confiant en ses forces et en

ses destinées, non-seulement dans le but d'apaiser ses discordes intestines, mais aussi pour être dans le monde l'apôtre vigilant et fort, de la tolérance et de la paix. La France répand au loin ses glorieuses traditions, élève jusqu'à elle les générations futures des peuples inconnus, afin que les siècles à venir parlent avec gratitude de notre patrie bienfaisante, éducatrice et civilisatrice. Et encore tout récemment, ne vient-elle pas de prouver au lendemain même d'une grave crise, qu'elle n'a rien perdu de l'autorité et de l'influence que quinze cents ans de vie glorieuse et utile lui ont légitimement assurées!

Souhaitons donc que les peuples se comprennent parfaitement, et la *presse* doit, pour cela, être un des facteurs les plus importants et les mieux intentionnés. Maintenant, je ferme la parenthèse et comme Panurge, je reviens à mes moutons...

\* \* \*

A Brême, les débits de vins, de liqueurs ou de *spiritus* sont rares. Il n'y-a pas, ce que l'on appelle chez nous »l'assommoir« que Zola a si bien décrit dans son livre. On ne fait donc point abus de liqueurs fortes. Et en vérité, je dois dire que j'ai rencontré très peu d'hommes »ivres«, dans le sens propre du mot. A cette quasi-règle il y a cependant une exception, c'est-à-dire pendant la période du *Freimarkt* (Marché-libre) qui a lieu une fois par an et qui dure une dizaine de jours.

La bière est la boisson préférée des Brémois. C'est juste, car en général elle est bonne. Cette fameuse bière noire anglaise appelée *Stout* ne se trouve pas facilement et c'est regrettable, car, quoique un peu forte, elle possède de riches qualités. Cependant, il existe une certaine bière très brune, appelée communément *Beckröge* qui se laisse facilement boire et possède parait-il de riches qualités nutritives. On en fait une grande consommation même à domicile.

\* \* \*

L'employé et l'ouvrier Brémois sont très laborieux et surtout prévoyants. Ils se préoccupent avant toutes choses, surtout le premier, d'avoir un intérieur confortable, ce qui est déjà beaucoup, et cela ne les empêche pas en hiver, le samedi soir et le dimanche, avec leur famille souvent très nombreuse, de passer leur soirée au théâtre ou au concert; et en été, de profiter du jour du Seigneur pour aller à la campagne. C'est même une tradition parmi eux, d'abandonner complètement Brême ce jour-là, et il faudrait de graves motifs pour qu'ils manquassent à cette habitude, toute naturelle d'ailleurs.

\* \* \*

A huit heures au plus tard, sauf le samedi où les magasins ferment généralement à neuf, la vie commerciale cesse, sans toutefois que l'animation habituelle de la journée ralentisse de beaucoup, mais ce n'est plus le même monde. Des commis, des trottins et beaucoup de flâneurs ou bien des gens qui reviennent des lieux de plaisir ou de soirée et rentrant hâtivement chez eux. Telle est

la physionomie de Brême jusqu'à minuit, heure à laquelle, tout le monde est rentré.

Certaines rues par suite du trop grand espacement des becs de gaz sont insuffisamment éclairées, alors qu'en d'autres endroits, on prodigue la lumière électrique. Néanmoins, on ne saurait se plaindre de cette profusion d'électricité; il faut, au contraire en féliciter l'Administration.

Et si j'étais un enfant de Brême, je demanderais également l'éclairage par cette lumière, de tout le Wall. Que ce serait superbe! Ces splendides globes blancs, autant de clartés lunaires artificielles, perpétueraient ainsi l'effet du soleil au moment où il se couche par une belle nuit d'été. Toutes ces brillantes lumières, comme une longue traînée lumineuse, ranimeraient la rivière sifflant presque silencieusement, le long de ses bords fleuris, et solemniserait la mousse noire des arbres touffus sous la blancheur palpitante des électricités.

Tout cela formerait un coup d'œil ravissant au grand désespoir des couples qui recherchent ces endroits ombreux à

l'abri des regards jaloux et des surveillances indiscrètes. Ceux-là, je les entends déjà me maudire, mais les massifs épais du parc ne sont-ils point là, pour écouter leurs plaintes et abriter avec un calme, troublé seulement par le bruit de la ramure, les peu poétiques idylles dont les désormais ravissants sites du Wall ne voudraient plus être témoins!.....

Les *belles-de-nuit* sont heureusement rares ici, comparativement à l'importance de cette place. Il faut en féliciter « presque » tous les Brémois qui, par leurs manières réservées et même méprisantes, à l'égard de ces marchandes d'amour et de maladie, ont empêché la reproduction de cet autre microbe, et y ont réussi plus facilement, que n'y eussent abouti tous les règlements de police imaginables. Heureux peuple!...

Le noctambulisme est relativement modéré et cela résulte naturellement de la vie de famille et de société que les Brémois modernes préfèrent à celle extérieure, ne suivant pas en cela, les traditions de leurs pères qui vivaient constamment en dehors de chez

eux, ainsi qu'il en sera parlé dans un chapitre éloigné.

Le dimanche est froid. Les magasins restent fermés ou ne sont ouverts qu'à certaines heures fixes de la matinée, généralement de midi à deux heures. Les habitants accomplissent leurs devoirs religieux le matin. Une musique militaire se fait entendre ensuite sur une place trop étroite entre le wall et Hillmann's Hôtel, près de la rue centrale. Pourquoi cet endroit a-t-il été choisi?.. on peut se poser la question, car sa proximité d'une voie raboteuse, où il y a un fréquent roulement de voitures, et cet étroit boyau, où la musique est placée, ne permettent guère d'en approcher facilement, ni d'écouter les mélodieux accords de ses cuivres, et d'autre part, la transmission des sons ne s'effectue pas bien à travers les diverses ondes atmosphériques qui se jouent là, de sorte que je suis amené à penser que ces concerts hebdomadaires sont gracieusement donnés, plutôt en faveur des étrangers résidants à Hillmann's, que pour les Brémois.

D'ailleurs, il n'y a qu'à jeter un coup

d'œil sur la physionomie du public habituel de ces concerts pour se rendre compte qu'il y vient, plutôt pour voir et babiller que pour entendre du Wagner.

Du côté le plus rapproché de la musique et autour, on voit fourmiller généralement les gens de la classe diligente; commis, demoiselles de magasin, employés de tous genres; de l'autre côté, mais très clairsemés des commerçants, des officiers, des dames ou des demoiselles se promenant par groupes et enfin quelques gens qui ont besoin de faire les *muscadins*. D'autres groupes vont et viennent le long du wall, mais tout ce monde ne se mêle point. On remarquera tout simplement que les gens de la première société font très rarement apparition en ces lieux.

\* \* \*

Je voudrais dire aussi quelques mots sur les services publics que j'ai vu fonctionner. Les chemins de fer allemands sont, en général, très bien aménagés, aussi prend-on peu les premières classes, c'est un luxe de millionnaires. Les deuxièmes sont excellentes.

Le prix des billets est inférieur au tarif français et la gratuité des bagages est accordée jusqu'à vingt-cinq kilos.

Il n'y a point de service de bateau à vapeur puisqu'il ne serait d'aucune utilité, du moins dans la partie de la Weser qui traverse la ville; cependant, en été, des compagnies privées et la grande compagnie du Norddeutscher Lloyd organisent à prix réduits, des voyages d'excursion non-seulement aux environs de Brême, mais encore pour certaines îles du Nord de l'Allemagne, entre autres Helgoland, Norderney et Borkum.

Des tramways électriques parcourent la ville en tous les sens; la traction animale a été complètement supprimée, il y a un an environ. En montant dans un de ces véhicules, le voyageur reçoit un carré de papier rose, jaune ou vert suivant la ligne à laquelle appartient le tramway; sur un des côtés se trouvent des chiffres, servant, le cas échéant, à faire connaître l'heure à laquelle le voyageur a pris la voiture. Ce billet peut servir de correspondance à certains points de jonction et dans ce cas,

le conducteur perfore les chiffres indicatifs des heures et des minutes. Aucun supplément de prix n'est perçu. Dans le cas où ce billet ne doit pas servir de correspondance, en vous le remettant, le conducteur en déchire un coin. Le tarif ne varie pas selon la distance, comme à Londres ou à Vienne; il est vrai que Brême est beaucoup moins étendue.

Beaucoup de lignes ont adopté deux voitures, la deuxième étant plus spécialement réservée aux fumeurs. L'intérieur est confortable; les banquettes sont faites d'une sorte de pichpin verni perforé. Les arrêts sont indiqués par des poteaux placés de distance en distance, et la nuit, par une bande rouge apposée sur une des vitres d'un réverbère. Les trajets sont ainsi plus rapides et quand on aura construit de coquets petits hangars aux points d'arrêt pour permettre aux voyageurs qui attendent le passage des voitures de ne pas être exposés aux intempéries, ce sera parfait.

En ce qui concerne les voitures que nous appelons »fiacres«; il est difficile d'en

trouver dans un rayon éloigné du centre de la ville, où sont établies quelques stations. Certains cochers sont propriétaires de leur attelage, mais il y a aussi beaucoup de loueurs. On rencontre peu de ces chevaux étiques et fourbus qui reçoivent autant de coups de fouet que de rations d'avoine. Beaucoup de fiacres sont pourvus d'un compteur automatique indiquant le prix à payer au cocher suivant la distance.

Le cocher de Brême est un type spécial et parmi ceux qui ont défilé devant moi, j'en ai choisi une dizaine au hasard, je les ai portraiturés et bien volontiers, je livre ce croquis au lecteur. . . .



## TYPES.

- 1<sup>o</sup> 25 ans- A l'apparence d'un gros garçon de ferme, chapeau de toile cirée noire, enfoncé sur les yeux; grande houppelande bleue, aiguillettes en passementerie de laine rouge et blanche, pas très fraîches. *Signe particulier*: Soulève de temps en temps ses larges épaules en cas de doute ou d'incertitude. . . .
- 2<sup>o</sup> 50 ans- Grosse figure épanouie, sourcils noirs très épais, bouche de travers presque tordue, cheveux très longs rejetés en broussaille derrière les oreilles; houppelande à couleur sombre datant probablement de la fondation de Brême. *Signe part.*: Ne paraît pas très poli »contrairement à la règle générale à Brême.«
- 3<sup>o</sup> 55 ans- Enorme, placide, semble dormir sur son siège avec un bout de pipe qui pend au coin de ses lèvres; ses épaules sont recouvertes d'un triple collet de drap bleu. *Sig. part.*: Indifférent.

- 4<sup>o</sup> 20 ans- Petite moustache blonde, chapeau de toile cirée blanche, incliné sur le côté, l'air débrouillard. *Sig. part.*: Touche son chapeau du bout des doigts quand on lui parle.
- 5<sup>o</sup> Cocher sans âge, figure glabre, chapeau de toile cirée noire, rejeté en arrière; houppelande couleur mastic. *Sig. part.*: Ramène simplement son chapeau sur le front quand il aperçoit un client.
- 6<sup>o</sup> 40 ans- Très gros, presque apoplectique, à des vieux gants rouges nettoyés; sa houppelande est complètement usée, mais il a mis un collet tout neuf, Chapeau imitation de soie, anciennement neuf, car tout le poil a disparu. C'est un cocher de remise. *Sig. part.*: Ote son chapeau quand on lui parle.
- 7<sup>o</sup> Jeune, très propre. Porte une sorte de grande redingote, couleur café au lait, boutons de métal jaune. *Sig. part.*: Se tient fier sur son siège.
- 8<sup>o</sup> Paraît au moins 60 ans. A l'air d'un gros papa réjoui. Sa houppelande qu'il ne peut plus boutonner laisse aper-

cevoir un gilet rouge à petits boutons de cuivre. *Sig. part.*: Ronfle fortement sur son siège.

9<sup>o</sup> Cocher sans physionomie particulière, ne porte, ni houppelande, ni redingote, mais un veston gris foncé et un gilet marron. *Sig. part.*: Grincheux.

10<sup>o</sup> 35 ans. Large trogne épaisse, beaucoup de barbe. Aucun signe particulier sinon qu'il est débraillé et malpropre...

\* \* \*

Quand aux chiens ils vivent à Brême en touteliberté, heureux toutous!... Point de taxe à payer pour eux, point de muselière. Dans certains établissements on doit les tenir en laisse, quelquefois même, l'entrée leur est interdite. On voit à Brême comme un peu partout, ce qui n'est pas très humain, de gros chiens attelés à des charrettes, qu'ils paraissent traîner avec un certain plaisir, sauf cependant, au moment où un des leurs passe tout proche, ils deviennent alors récalcitrants et pensent que c'est beau d'avoir sa liberté!.....

\* \* \*

Le service de la poste est fort bien fait. Point de concierge. Que les Brémois sont donc chanceux et combien ils ignorent leur bonheur!... Il faut vraiment, que nous soyons un siècle en arrière, nous autres parisiens, pour tolérer encore ce Cerbère dans nos maisons. Le concierge lit notre correspondance, met le nez dans toutes nos affaires, potine toute la journée avec nos domestiques et naturellement fait chorus avec eux pour nous dénigrer; en deux mots, ils sont les vrais empoisonneurs de notre liberté et de notre repos.

A Brême, dans les maisons où il y a un gardien, et ce sont toujours les maisons d'affaires, celui-ci n'a rien à faire avec la correspondance, laquelle d'ailleurs est le plus souvent d'ordre commercial, de plus celle-là, aussi bien que la correspondance ordinaire dans les maisons privées, est mise dans des boîtes appartenant aux locataires et dont ceux-ci seuls ont la clef.

Les facteurs sont très polis et serviables.

Dans les rues, des boîtes bleues de grande dimension, non-encastées dans le

mur, sont destinées à recevoir les lettres et journaux, ou papiers d'affaires. On n'est pas obligé de courir aux bureaux de quartier, ce qui économise une sensible perte de temps. Par un système très ingénieux, le contenu des boîtes est déversé dans des sacs *»ad hoc«* dont l'extrémité supérieure s'adapte exactement à la forme du fond de ladite boîte en glissant dans des rainures.

Les cochers des voitures de la poste, portent au côté gauche de leur casque en cuir noir bouilli, une sorte de plume; sans doute, l'insigne de leurs modestes fonctions.

Pour l'intérieur de Brême, l'affranchissement d'une lettre simple est de cinq *pf.* (5 cent.) pour l'Allemagne, dix *pf.* (12 cent.) et les pays de l'Union postale vingt *pf.* (25 cent.)... Le prix des cartes postales est pour l'intérieur, de deux *pf.*; de cinq *pf.* pour l'Allemagne et de dix *pf.* pour l'étranger. Quand donc aurons-nous de de semblables tarifs en France?

Les cartes avec vue, ou d'un autre genre, sont beaucoup employées à Brême; celles photographiques montrent avec assez de per-

fection les monuments historiques de cette ville. Il y a aussi des cartes polychromes, mais en général peu jolies. Sous le couvert de l'anonymat, sont également exposés à la vitrine de quelques libraires, les portraits de nos belles demi-mondaines ou actrices célèbres; Cléo de Mérode, Liane de Pougy, Emilienne d'Alençon, la belle Otéro et autres non moins connues. Cependant, je n'ai point remarqué le portrait de l'ex-Princesse de Chimay, ou autrement dit Clara World.....

On collectionne beaucoup de ces cartes. Cette industrie nouvelle est très florissante; les libraires, les papetiers, les magasins d'articles divers en font la vente. La poste en profite dans de fortes proportions et tout le monde est content. En France, les premières cartes qui apparurent prêtèrent au ridicule, mais leur extension est devenue si grande aujourd'hui, que, non-seulement nous avons fini par nous y habituer, mais nous commençons aussi à les collectionner.....

\* \* \*

Je ne puis passer sous silence, le corps des pompiers; leur bravoure et leur dévouement, comme dans tous les corps de cette arme des autres contrées, sont connus. J'ai déjà eu l'occasion de voir ceux de Brême à l'œuvre. On ne peut que les louer, ainsi que leur organisation. Cependant est-ce à cause des multiples détours des rues ou bien règlement de police, toujours est-il que l'allure de leurs chevaux en cas d'alerte, est loin d'être en rapport avec ceux de Londres ou de chez nous. On n'y voit point ces magnifiques chevaux blancs ou gris-pommelé, à longue queue, crinière au vent, les oreilles dressées, la bouche écumante, les pieds semblant à peine toucher la terre dans leur course folle, paraissant en un mot, semblable à des dragons ailés, voler plutôt que courir. . . .

C'est une cloche qui avertit le public de l'approche des pompes. Des postes téléphoniques, sont placés à tous les édifices et aux endroits les plus importants de la ville. . . .

\*

\*

\*

On ne rencontre point de mendiants à Brême ou du moins très peu. Cela s'explique par ce fait que le commerce est florissant et qu'un Brémois d'origine est toujours occupé de préférence à un autre. De plus, les secours sont grands, et l'organisation en est parfaite; de la sorte, la misère noire est presque inconnue.

Il y a aussi des établissements privés ou des maisons de santé pour recevoir les malades ou blessés. Leur transport, en cas de nécessité, s'effectue au moyen de voitures spéciales du même genre que celles qui existent déjà dans nos grandes villes, mais leur aménagement intérieur est moins confortable.

Un peu plus haut, j'ai dit qu'il y avait peu ou prou de mendiants, je m'étais trompé. Il y a, à Brême, un type particulier, un idiot et un mendiant tout à la fois; les Brémois l'appellent un *original* (!) . . . Or donc, cet *original* qui a nom H. . . . H. . . . ., dont l'ancien métier était, paraît-il, de garder les moutons et auquel on ne pourrait donner un âge certain, peut-être 50, peut-être 60 ans,

se promène, le plus souvent au milieu des rues les plus mouvementées et les mieux achalandées; dépenaillé, avec du linge crasseux, vêtu d'une houppelande sordide et coiffé d'un chapeau remontant à l'antiquité, aussi sale que le restant. Appuyé sur un bâton, il marche, le pauvre!..... autant que ses chaussures baillant à tous les vents, le lui permettent, renifle, en passant devant les hôtels, le relent des cuisines, et exhale autour de lui la sueur et le graillon. Son être entier se meut dans une atmosphère constamment empuantée et ce qui est le plus désagréable, c'est qu'il fait respirer cette puanteur aux personnes qui passent auprès de lui. Il fait la joie des gamins, *cet âge est sans pitié*. Et leurs quolibets provoquent chez lui des injures ou d'incohérentes imprécations.

De temps à autre, on lui donne un vieux vêtement ou une vieille paire de chaussures; mais franchement, sa place est dans un asile; ce serait préférable pour tout le monde et surtout pour ce misérable hère!.....

Une autre catégorie de personnages n'est pas moins intéressante, je veux parler des émigrants. Triste exode de tous ces malheureux, pâles troupes peinant partout et qui s'appêtent, en partie, à descendre dans les abîmes de la houille, loin de leur pays, pour gagner leur pâture et celle de leurs petits. Le chiffre est considérable de ceux que transportent annuellement les bateaux du Norddeutscher Lloyd vers le Nouveau-Monde.

Et les voici en séjour à Brême, en attendant leur départ, logés à droite et à gauche, dans les hôtels avoisinant la gare et affectés spécialement à cette sorte de visiteurs. Des familles entières, hommes, femmes et enfants, s'en vont chargés de bagages; même les bébés charrient des paquets autant que leurs forces le leur permettent, et tous, l'échine courbée sous la fatalité du sort, portent leurs fardeaux avec résignation.

Voyez ces faces aux prunelles errantes, ces yeux éclaircis ou barbares, ces têtes animalisées et ces ossatures fortes ou aiguës sous un relâchement de peaux flasques, de joues

sèches et de tempes aplaties. Certains visages expriment la colère, d'autres la douceur, quelques-uns de l'indifférence et tous au fond de leur cœur, la haine contre cette vie cruelle qui mange le corps quand le corps ne mange plus. Mais la nature a voulu que l'être fût l'ennemi de l'être et ces parias de l'existence, dont pour beaucoup l'apparence contraste avec les sentiments intérieurs, ont encore de l'espoir....

De l'espoir.... Pauvres malheureux... savez-vous ce que c'est l'espoir...? L'Espoir, c'est le chant du coq, la lanterne qui tremble sur les façades, le bruissement de la mouche, les ténèbres, l'aube, la foule des rues, le rameau de l'arbre, l'éclair de l'étang, les cordelles du violon qui soupire, le sanglot du fleuve sous les ponts et le petit passereau qui s'élève entre les cheminées et les toits; c'est tout et ce n'est rien, en un mot c'est *l'Illusion*.....!

Les hommes sont, pour la plupart, chaussés de bottes dites «à l'écuyère» ou emprisonnent leur pantalon au mollet, dans de grands bas de laine grise et mettent aux

pieds des sandales ; enfin, une sorte de petite veste bretonne et un chapeau comme en portent nos paysans de l'Auvergne, mais aux bords moins larges, tel est leur accoutrement.

Les femmes portent également des bottes : sur leurs épaules à peine couvertes d'un corsage en tissu léger, est jeté une sorte de châle, et leur maigre vêtement se complète par une mince jupe de cotonnade bleue ou à carreaux dont elles se couvrent la tête si besoin est, pour se garantir de la pluie ou de l'ardeur du soleil, laissant ainsi voir un jupon de dessous blanc ou de couleur et lequel est, pour la plupart, avec leur chemise, le seul linge de corps qu'elles possèdent.

Cependant, les jeunes, ne paraissent pas se soucier de leur situation, ils sont gais même, à les en juger, lorsqu'ils font la causette entre eux, devant leur gîte momentané, autour des marchandes ambulantes, à la voiture ou au panier ; ou lorsqu'à l'instar des lézards ils fuient devant l'ombre avec leur brûle-gueule ou leur mégot au coin des lèvres...

\* \* \*

Je ne puis terminer ce chapitre sans parler de la manière dont notre langue est appréciée à Brême. La langue française est très répandue, surtout à cause de ses qualités esthétiques, car la langue anglaise y occupe la première place en raison de son utilité commerciale. La haute société, le haut commerce, les jeunes gens ou jeunes filles de bonne éducation, parlent le français suffisamment bien. De plus, les candidats au volontariat d'un an doivent aussi la connaître concurremment avec l'anglais.

Je voudrais ici faire certaines critiques touchant non-seulement à la question de l'étude de la langue française, mais aussi à celle de la littérature, et montrer les erreurs que l'on commet dans l'interprétation de nos auteurs, mais cela m'éloignerait trop de la limite que je me suis imposée dans ce chapitre qui finit ici.



## TROISIÈME PARTIE.

## LES BRÊMOIS.

## I.

## De leur caractère en général.

Pour bien sentir une différence, pour bien juger un caractère, il est nécessaire d'examiner la masse commune, en un mot de pénétrer la multitude. La Rochefoucauld a dit: *La plupart des gens ne jugent des hommes que par la vogue qu'ils ont ou par leur fortune.* Dans ce livre, je me suis efforcé de ne point tomber dans une erreur semblable. Sans me flatter, j'ai pu approcher les différentes classes de la société intellectuelle, et beaucoup d'entre elles m'ont ouvert les portes de leurs salons. Le nombre des personnes que j'ai ainsi connues et fréquentées est relativement considérable par rapport au temps écoulé depuis mon arrivée à Brême jusqu'à ce jour.

Ces fréquentations m'ont permis de tirer cette déduction, en somme toute naturelle, que: *»Personne ne ressemble plus à un Allemand qu'un Brêmois«* quoique la réciproque ne soit pas vraie.

Ces mots légendaires *»zu steif«* que les étrangers emploient à tout propos pour dépeindre le caractère du peuple Brêmois, sont absolument hors de mise. C'est ainsi que depuis des années et des années, cette lourde erreur se continue, se propage, court, vole de bouche en bouche et semblable à la tâche d'huile, qui s'élargit toujours, elle imprègne le Brêmois lui-même, qui n'en peut mais. . . . En effet, lorsqu'un Brêmois parle pour la première fois à un étranger, il l'aborde toujours de ces mots traditionnels: *»Comment vous plaisez-vous ici? . . .«* puis, n'attendant même pas la réponse, il lui souffle ces paroles: . . . *Die Leute sind zu steif, nicht wahr?»* (Les gens sont trop raides, n'est-ce pas? . . .) Et naturellement, on est convaincu, et les étrangers entre eux, en sont plus qu'archi-convaincus. Ils voient de la *»raideur«* partout, pour tout, en tout. Or, sait-on à

qui le Brémois faisait allusion en donnant lui-même la réponse à sa question...? Je vous le donne en mille... il a tout simplement répondu à des sentiments personnels; il a sous-entendu la classe ou les classes qui dominant celle à laquelle il appartient; car, personnellement, j'ai remarqué que les personnes appartenant à la meilleure société, n'employaient jamais ces mots... »*eu steif*«... et dans les rapports que j'ai eus avec eux, de près ou de loin, ils ont constamment fait preuve du contraire. C'est donc encore vrai, lorsque La Rochefoucauld a écrit: *Si nous n'avions pas d'orgueil, nous ne nous plaindrions pas de celui des autres.*

La vérité est que la classe moyenne est certainement plus orgueilleuse et avec moins de raison, que les classes dominantes qui, outre leur fortune, possèdent parfois certains apanages personnels. La vanité est souvent en raison inverse des situations. On en arrive à trouver des commis qui sont beaucoup plus orgueilleux que leurs chefs.

L'étranger sous les yeux duquel tombera ce livre reconnaîtra avec moi la véracité de ces faits, s'il a la bonne fortune de pénétrer dans les bonnes sociétés. Reçu à leur table, il jugera des efforts et du luxe déployés par les familles pour faire honneur autant à lui, qu'à leurs autres invités. Dans les toasts, (ce qui est une manie chez tous les Allemands), en sa qualité d'étranger, on associera souvent son nom à la santé générale portée aux autres convives. En un mot, il oubliera par cet accueil chaleureux et amical, qu'il est sur une terre étrangère au milieu d'étrangers.

D'après ce qui vient d'être dit, on pourrait croire que tout est parfait sous le ciel »inclément« de Brême, mais comme toutes les médailles, Brême a son revers. Le peuple Brémois possède deux grands défauts; il est »curieux« au dernier point et »sceptique«, sinon »pessimiste«, au suprême degré. Ces deux travers que l'on rencontre surtout dans la partie *féminine* de ce peuple engendre une foule considérable de préjugés autour desquels pivotent les

idées et les sentiments. Ainsi telle femme de quarante ans bien sonnés se croit toujours jeune et conséquemment craint pour sa réputation, comme si elle en avait vingt de moins. Telle jeune fille qui, comme le paon, se pavane dans les rues de Brême à certaines heures de la journée, daignant à peine répondre au salut de ceux qui cependant, connaissent son origine, s'imagine être une sorte de *prima-donna* parmi ses compagnes. Tel jeune homme, fils d'un parvenu avéré, passera, sans le voir, peut-être même avec un rictus dédaigneux, à côté du fils de celui que son père fut heureux de posséder comme client. Et ainsi mille autres exemples pourraient être cités.

Indépendamment de cela, la réputation des uns et des autres est à la merci du premier venu. Les yeux se glissent partout et découvrent au besoin ce qui n'existe pas. L'imagination suppléée, voire même remplace, ce qu'on ne sait pas, et les péchés »*véniels*« deviennent rapidement des péchés »*mortels*«. Les petits comités intimes appelés »*café*«

(comme notre five o'clock) ou autres réunions de ce genre, sont les endroits où l'on fabrique, raccommode ou démolit la renommée des gens. Les étrangers eux-mêmes en séjour à Brême n'échappent pas à ces *fourches caudines*; selon leur âge ou leur apparence, on leur attribue une femme, des enfants, un passé douteux, etc, tous leurs faits et gestes sont observés, étudiés, commentés, et les suppositions les plus fantastiques, diaboliques même, sont faites. Et à l'appui de ce que je viens de dire, je ne citerai que cet exemple entre cent. Quelqu'un me demanda un jour, si j'étais, désormais, suffisamment documenté sur les questions militaires allemandes, et, avec de multiples clignements d'yeux et hochements de tête, on ajouta, que *«mon pays devait être bien renseigné»* . . . . Ebahi, je regardai mon interlocuteur, me demandant si réellement, il avait toute sa présence d'esprit, et celui-ci en voyant mon air étonné compléta ainsi sa pensée: *«Avouez que vous êtes un officier français, chargé de fournir des renseignements à votre pays.»*

Savez-vous ce que je fis?.. J'éclatai de rire au nez de ce sot et en de semblables occasions, je conseille à mes compatriotes d'en faire autant, mais le fait est assez typique pour qu'il vaille la peine d'être conté.

Bref, c'est des petits »clubs féminins« dont je viens de parler, que sont lancées les fusées qui laissent sur leur parcours, bien longtemps après leur passage, l'odeur de la poudre et aussi la trace des ravages qu'elles font.

Dans une grande ville on rirait de cela. A Brême, on n'en rit point, si ce n'est toutefois l'étranger que tous ces potins amuse. Mais le Brêmois a souci de ses intérêts de toute nature et je comprends parfaitement que les griffes de ces dames ne lui plaisent qu'à demi.

Enfin, sans crainte d'exagérer, on peut dire que le potinage à Brême est plus qu'une calamité, c'est un »fléau«.



## II.

Le Brêmois.

---

Le Brêmois est généralement sincère et très fidèle; sa loyauté répond de sa constance et il se considère plus engagé par sa parole que par devoir; il ne connaît point la tromperie. Cependant, je m'empresse d'ajouter que j'ai parfois rencontré chez certains le défaut contraire, c'est-à-dire l'hypocrisie, mais cette hypocrisie était si grotesque, il y manquait tant de fine ruse, qu'elle en devenait comique et à ceux-là leur éducation égalait leur esprit. . . . . Mais le Brêmois auquel je fais allusion au commencement de ce chapitre, est, heureusement, différent. Celui-là joint aux qualités de l'âme, celles de l'esprit; il réfléchit beaucoup, sa puissance de travail est considérable et si c'était nécessaire, il ne s'arrêterait pas pendant quinze heures chaque jour. De plus, il a une grande hardiesse de pensée et une profonde connaissance du commerce. Un très grand nombre d'entre eux possède une instruction solide, ce qui donne

de la fermeté à leur caractère déjà fortifié par l'habitude des affaires et l'exercice de la volonté; enfin, très entreprenant, il apporte beaucoup de sagesse, d'équité et de méthode dans ses entreprises. Son jugement est exempt de partialité et son raisonnement est logique.

Chez lui, il est, j'ose le dire, vertueux et intègre. Néanmoins dans des sociétés officielles, il ne se montre pas toujours naturel et tend plutôt à devenir affecté; cette exagération de manières jette un peu d'ombre sur le tableau. Malgré cela, il est excessivement affable et très sociable, mais cherchant plus à se divertir lui-même qu'à divertir les autres; il rit à l'avance de ce qu'il dit ou de ce qu'il va dire encore que, vu son austérité coutumière, sa plaisanterie manque de *sel* et enfin, il est très musicien comme le sont d'ailleurs la plupart des Allemands.

Et il ne faudrait pas croire qu'en dehors de son commerce, le Brêmois ne connaisse rien autre. Ce serait une erreur; il perçoit avec justesse les choses extérieures et discute avec compétence les questions étrangères.

Beaucoup connaissent notre langue et notre histoire et ils peuvent disserter sur notre littérature d'une manière satisfaisante, quoiqu'ils aient depuis longtemps, abandonné ce soin à leurs femmes et filles.

J'ai toujours entendu dire que la politesse était un privilège de la nation française, nous sommes, même trop polis, paraît-il, au dire de l'étranger, mais que penserait-on alors de la politesse Brêmoise, si on en juge par leurs révérences respectueuses remplies de formalité; encore que cette politesse ne soit pas finement nuancée comme chez nous. . . . ?

On donne aux personnes des titres longs comme le bras, les dames sont appelées par le titre de leur mari, et ce n'est encore rien à côté des autres villes de l'Allemagne!

Nous autres, nous sommes moins formalistes et il n'y a guère que les gens de la société ordinaire et les domestiques qui disent à un médecin: »*Monsieur le Docteur*« . . . , les autres disent »*Docteur*« tout court et ce n'en est pas plus mal.

Par contre, dans le langage familier de certaines classes et ordinaire des autres, on

emploiera le mot *stück* ce qui veut dire »morceau« pour désigner une personne. Ainsi pour dire qu'il y avait dix personnes à table, on entendra dire; »...*zehn Stücker*« Dix morceaux!!! Quel »tollé« formidable soulèverait en France, l'application de ce mot en parlant des personnes.

Je cite le fait, plutôt à cause de sa drôlerie, car en fait, les gens bien éduqués ne se servent pas de telles expressions. Toutefois il y en a d'autres, dont le Brêmois de toutes les classes fait fréquemment usage et qui n'en sont pas moins amusantes. En voici un échantillon: *Schrecklich gern*....  
*O wie grässlich*.... *Schrecklich schön*....  
*Gott wie langweilig*.... *Riesig klein*....  
*Furchtbar dumm*.... *Wie dumm*.... et autres du même genre, et qui signifient l'horreur, l'admiration, l'ennui ou le regret à son plus haut point... Sans oublier ce mot *unmöglich* (jamais) que l'on entend cent fois pour une. Napoléon I<sup>er</sup> a dit que ce mot *jamais* n'était pas français, et il a eu raison...

\* \* \*

Le Brémois élève bien ses enfants et suit avec attention leurs progrès. Si ce sont des garçons, il les destine ordinairement au commerce, après leur avoir fait faire un stage en Angleterre; si c'est une fille, il n'en laisse pas complètement la direction à sa femme, comme c'est souvent le cas en France; quand sa première éducation est terminée, il l'envoie, le plus souvent en Suisse pendant quelques mois, afin qu'elle y achève l'étude du français qu'elle ne connaît encore »qu'imparfaitement« à son retour, car elle aimait beaucoup mieux faire des excursions dans les montagnes avec ses compatriotes, que de se livrer à l'étude ardue de notre syntaxe. Mais à Brême, c'est une mode, il est grand genre pour un Brémois *chic* de faire faire ce voyage à sa fille, et puis cela, »la pose« auprès de ses amies.

\* \* \*

On ne saurait malheureusement parler du Brémois des classes inférieures dans des termes aussi flatteurs. Regardez travailler un ouvrier, une domestique, un garçon de restaurant; point d'énergie, point d'adresse,

point d'habileté; il va, vient, et tourne de tous les côtés, il est embarrassé en tout et pour tout; s'il doit faire une chose, il ne sait par où la commencer, ni les moyens à employer pour l'exécuter, il revient dix fois à la même place, est plein d'hésitation, ses idées ne sont point libres, encore a-t-il bien moins d'initiative personnelle; en un mot, on sent qu'il a besoin d'une direction absolue. Toutefois il est respectueux, sans être servile, et est très scrupuleux; ce sont là deux grandes qualités qui font heureusement compensation. Je ne parle pas des métiers d'art dont les artisans ne peuvent être jugés que par ce qu'ils produisent.

La domestique, surtout celle qui s'occupe de l'appartement et que nous appelons la «femme de chambre» cherche à copier sa maîtresse et si elle en portait les robes, ou avait les mains moins rouges, on penserait en la voyant, ainsi endimanchée, trotinant dans la rue, qu'elle est fille de bonne famille. Elle-même avec un peu d'imagination, finit par y croire; et la pauvre, avec ce petit bonnet au-dessus de la tête ne sait même

pas apporter un verre d'eau dans une assiette, à peine frapper à la porte avant d'entrer, repasser ou empeser; en somme, elle est souvent trop haut placée pour ses fonctions.

\* \* \*

Le soir, beaucoup d'ouvriers ou employés se rendent dans certains restaurants appelés »Bier-Halle« pour y jouer aux cartes dans une atmosphère lourde et chaude, presque malsaine, provoquée par le poêle, la bière et la fumée du tabac. Le cigare étant très bon marché et moins fort que les nôtres, ils en fument un grand nombre, avalent force bocks, et accompagnent le tout de formidables coups de poing sur la table pour annoncer leurs atous, lorsqu'ils jouent aux cartes, ou pour jeter leur pli.

\* \* \*

Un des exercices favoris du Brêmois de toutes les classes est le *kugelspiel* (jeu de quilles). Ce jeu est installé dans des locaux contigus aux »Bierhalle« et avec une entrée particulière pour les habitués qui y viennent jouer à jour fixe, par groupes.

Et enfin pour terminer, j'ajouterai que souvent cet homme placide, à l'apparence très modeste, possède en bons écus sonnants et trébuchants son petit »million«.

Comme il est quelquefois difficile à un millionnaire de dépenser utilement son argent, je vais lui soumettre l'opinion d'un illustre théoricien, qui est lui-même archi-millionnaire, mais je ne le nommerai pas. . . . . «Il »faut se retirer, dit-il, assez jeune des affaires »pour passer la fin de sa vie à dépenser sa »fortune comme on en a passé le début à »la gagner; les millionnaires ont une mission »providentielle et sont responsables devant »Dieu et devant la société de leur surplus »de fortune; ils sont, avec les artisans, les »facteurs du progrès de la civilisation. . . . »Il y a trois moyens pour un millionnaire de »dépenser sa fortune. Le premier est de »la léguer à ses enfants: Supposez, dit-il, »un limier qui rabatte tout le gibier dans »un coin de parc, l'engraisse, et dise à ses »petits chiens: *»F'ai passé une rude vie à »chasser, voici de quoi vous gaver!*» n'im- »porte quel père de famille hausserait les

»épanles de voir un limier changer ses petits  
»en boules de graisse paresseuses. Mais le  
»père de famille fait juste ce qu'il reproche  
»au limier.

»Le second moyen de disposer de sa  
»fortune est de la léguer par testament à  
»des institutions publiques. Mais il n'y a  
»ni générosité, ni grâce, à faire don de ce  
»qu'on ne peut garder, et les procès qui  
»suivent les testaments semblent indiquer  
»qu'il y a une sorte de malédiction sur les  
»dons posthumes.

»Le *devoir* du millionnaire est de *veiller*  
»*lui-même* à la *distribution de sa fortune*  
»*comme il a veillé à son acquisition.*»

Tels sont les conseils que tout bon *richard*  
*Brêmois* doit méditer. . . . *Experto crede.*



## III.

## La Brêmoise.

La Brêmoise est femme d'intérieur, très fidèle à son *seigneur* et *maître*, mais comme je l'ai déjà fait remarquer, très potinière et sa fille au moins autant, sinon plus. Le matin, elle s'occupe de son ménage, surveille les domestiques, les aide au besoin, puis achève sa toilette, lit les journaux ou se livre à un travail manuel, en attendant l'heurs du déjeuner (Mittag).

Après avoir rapidement déjeuné, car le mari n'a que très peu de temps à lui, et ensuite que le menu du déjeuner est fort simple, Madame fait sa petite sieste pendant une heure, quelquefois deux, et l'importun qui s'aviserait d'aller troubler ce repos digestif par une visite serait, sous une forme aimable, cruellement maudit.

Enfin, lorsque le visage ne porte plus la trace des fatigues de la matinée, par un

beau temps d'été, la Brêmoise va faire une courte promenade au parc, où elle espère bien y rencontrer ses bonnes amies. Alors les questions brûlantes du jour ou de la veille sont mises en mouvement; on parle de la dernière soirée de Madame X... et des toilettes qui s'y trouvaient; les noms des invités seront cités et revus avec commentaires, ou bien on jaserà sur les fiançailles de M. Y... et de Mlle. Z... qui viennent d'être publiées. Si on ne trouve rien à dire, ces dames s'aideront entre elles, pour dénicher un petit scandale dans un coin quelconque, puis satisfaites, pédestrement, elles s'en retourneront.

La Brêmoise n'a pas de jour fixe pour ses réceptions comme chez nous; c'est là une chose qui m'a grandement étonné. C'est dommage, ce serait si agréable de dire ou d'entendre dire: »*Mon jour est le.....*« ou »*Le jour de Madame X., est le.....*« et je me demande comment on n'y a point encore pensé ou dans l'affirmative, pourquoi on n'a pas pris cette habitude. Mesdames songez-y....!

En hiver, les Brêmoises se rencontrent les unes chez les autres, et la même comédie se continue. Mais si j'attire l'attention sur ce défaut capital si commun à ce sexe, c'est afin de mettre en relief ses nobles qualités et qui peuvent se résumer ainsi : bonne mère de famille, très modeste, aussi bien dans ses goûts que dans ses toilettes et ne cherchant pas à plaire outre mesure ; son apparence est plutôt timide quoique elle ne le soit point, et que cette modestie cache souvent une certaine maturité de conception et pour certaines, un esprit qui n'est pas dépourvu de sagacité.

\* \* \*

La jeune fille Brêmoise de nos jours paraît certainement plus émancipée que ne le fût sa mère à son âge. Elle s'habille avec une certaine recherche, et la plupart, cultive les arts avec goût. Elle s'occupe également des travaux du ménage et indépendamment des leçons d'agrément, elle en reçoit de cuisine, de couture et même

de repassage. En réalité, elle est apte à faire une bonne maîtresse de maison.

Cependant elle ne semble pas hériter complètement de la modestie de sa mère, et ne fût-ce les fameux »*préjugés*« qui l'enchaînent au pilier de la réserve, on sent qu'elle brûle d'envie de secouer le joug rigoureux qui lui est imposé.

Voyez-là dans la rue; elle louche sans en avoir l'air, son œil est préparé d'avance, il est à la fois doux et pénétrant, un tantinet sournois et très observateur. Cette jeune blonde ou brune, dont les yeux, pour beaucoup d'entre elles, sont deux morceaux de ciel bleu, voit plus de choses qu'elle n'en exprime. Elle est une petite gazette vivante; c'est elle qui rapporte à sa mère les petites histoires qui courent, *ou qu'elle et ses amies font courir*, sur X., ou Z. Et ce nouveau complot s'est tramé entre deux gorgées de chocolat dans une *conditorei* (pâtisserie) quelconque. Inutile d'ajouter qu'elle ne répète pas tout ce qu'on lui a dit. Il y a des choses que des oreilles chastes peuvent entendre, mais que des lèvres pudiques se refusent à révéler.

Le vieux dicton, *»qu'une personne gagne plutôt à être vue de loin que de près«* n'est pas applicable à la jeune fille de Brême: au contraire celle-ci gagne beaucoup plus à être approchée, qu'à être vue dans la rue. En dehors de chez elle, son visage ne possède d'autre expression que celui du *»respect humain«* et du *»Qu'en dira-t-on?«*. Il est difficile de distinguer la fille du riche de celle de l'employé, car toutes deux apportent le même cachet dans leur mise, et à la première, il manque souvent la distinction, (qu'il ne faut pas confondre avec la fierté), que sa situation comporte; de plus comme a dit un grand poète, elle n'a *»ni le charme de l'innocence, ni la grâce du péché«*. Quelques-unes sont d'une gaucherie remarquable lorsqu'elles saluent; elles se contentent d'abaisser les paupières avec un imperceptible inclination de tête et comme elles regardent à peine, c'est à croire que leur éducation n'est pas complète sous le rapport de la politesse; ensuite elles ont trop de laisser-aller dans leur démarche. En un mot, ces jeunes filles ne sont, sauf quelques exceptions, nullement faites pour briller à l'extérieur.

Au contraire, dans la maison, cette »*fleur*« est à sa place ; sa conversation la révèle telle qu'elle est, c'est-à-dire travailleuse, intelligente et pleine d'entrain. Chez elle, cette jeune fille redevient elle-même, et à la pointe de ses expressions, on y sent quelquefois une petite moquerie malicieuse, mais très spirituelle.

Une ou plusieurs fois par semaine, elle réunit des amies d'enfance, et tout en prenant une tasse de thé ou de café, ces demoiselles lisent et »*surtout*« bavardent. Ces petits comités dont j'ai déjà eu l'occasion de parler précédemment, sont appelés »*Geschlossene . . .*« (fermé) car il n'y a absolument que des amies intimes qui en font partie. Ces réunions se continuent même après leur mariage.

\* \* \*

En ce qui concerne le mariage, la jeune Brémoise paraît peu soucieuse de convoler et cependant, la fortune ne lui fait généralement pas défaut. Mais à l'opposé de ce qui se passe en France où toutes les jeunes filles, même les plus pauvres, sont dotées, la Brémoise,

à quelques exceptions près, n'apporte aucune dot. Sa maison est montée voilà tout, et c'est à son mari de l'entretenir. Outre cela, il y a souvent cinq ou six enfants dans la même famille.

Les parents ne délient les cordons de leur bourse que dans le cas, où le prétendant est officier et alors, l'apport exigé, pour avoir l'honneur insigne d'être la femme d'un simple sous-lieutenant, est de 75 000 Mk. c'est-à-dire 90 000 fcs, »ce n'est pas pour rien«, mais plus l'officier est élevé en grade, moins la somme exigée est forte.

Il y a aussi à Brême beaucoup plus de jeunes filles que de jeunes gens, et s'il faut en croire la rumeur, ce ne sont point *particulièrement* les jeunes Brêmois les plus recherchés par ces demoiselles.

D'autre part, la jeune fille moderne réfléchit beaucoup plus qu'autrefois. Quand deux destinées doivent s'enchaîner il faut que ce lien soit consacré par une affection profonde et que les cœurs battent à l'unisson. Malheureusement dans notre siècle, il y a beaucoup de relâchement dans nos mœurs, même en Alle-

magne. La profonde amitié voisine avec l'amour, on confond souvent l'un avec l'autre, et l'âme la plus sincère en est parfois dupe. La femme est instruite et possède une intelligence plus subtile que celle de l'homme, mais celui-ci veut avoir la suprématie et considère trop souvent la femme comme l'esclave; le mot est peut-être fort, mais dans la réalité, il n'est que trop vrai. L'homme oublie trop, selon la maxime de Balzac, *que la femme est un diamant qu'il est chargé de tirer de sa gangue, qu'il doit tailler, polir et monter richement*. Il faut que l'affection soit constante, que le désenchantement ne suive pas le débordement des sentiments ou l'enthousiasme; la femme doit sentir qu'elle a auprès d'elle, non-seulement un homme qui, de par la loi est son mari, mais un ami qui partage ses intérêts ou ses perspectives, ses peines ou ses joies, qui sache s'élever jusqu'à elle, autant que l'élever jusqu'à lui, et la soutenir ainsi jusqu'au seuil du tombeau, si la Providence l'y appelle la première. Et en échange de tout cela, cette femme lui donnera son cœur, c'est-à-dire ce qu'elle a

de plus divin en elle. Tels doivent être les époux.

Hélas! Il n'en est pas toujours ainsi. Les mariages ne sont pas toujours acceptés de plein gré par les parties, ils ne sont souvent qu'un assemblage de goûts contraires et d'aspirations opposées; celui des deux qui aime fait toutes les concessions, l'autre fait la loi; bref, l'être aimé n'est autre chose qu'un exploiteur et un tyran. Il y a évidemment des degrés et des nuances, à cause de l'éducation et du milieu, mais cela n'infirmes en rien la règle générale.

Et puisque j'en suis sur ce thème, que le lecteur veuille bien me permettre de lui communiquer les justes réflexions de la fameuse Baronne de Krüdener; »... Rien ne »détache plus pourtant, à la longue, un cœur »d'un autre cœur, que de voir que celui-là »ne le comprend pas. De là à s'imaginer »que celui-là est indifférent il n'y a qu'un pas »et on le franchit vite: le moyen de continuer »à aimer longtemps quelqu'un qui ne nous »rend pas amour pour amour, qui méprise »peut-être notre affection, se rit de nos élans,

» se moque de nos transports..? On ne  
» recommence pas un mouvement qui a porté  
» à faux et dont on se relève tout froissé;  
» on ne redit pas une parole qui est restée  
» sans écho; on ne se risque plus à se jeter  
» dans des bras qui ne se sont pas refermés  
» sur nous avec une tendresse passionnée.  
» Hélas! quel amour résisterait à la froideur?  
» Il y en a cependant: mais l'homme seul a  
» cette force d'illusion, cette ténacité dans un  
» aveuglement parfois volontaire, qui l'empêche  
» d'ouvrir les yeux pour ne pas voir la triste  
» réalité. Mais ce n'est pas là de la force,  
» c'est de la faiblesse de caractère. Etre seul  
» à aimer dans le mariage, est d'abord humiliant:  
» cela devient ensuite de la sottise. Pourquoi  
» jeter ainsi des trésors de tendresse à un  
» être incapable de la comprendre, indigne par-  
» conséquent qu'on lui ouvre les pensées les plus  
» délicatement secrètes d'un cœur aimant? Ce  
» serait faire un marché de dupe, et comme  
» le dit l'Écriture, jeter des perles aux pour-  
» ceaux, *margaritas ante porcos*. . . . .

\* . . . . . Est-ce bien la *personne* qu'on  
» aime en quelqu'un? Est-ce son *moi*, son

» individualité tant physique que morale ou  
» intellectuelle ? . . . Pas le moins du monde ;  
» c'est un fantôme qu'on s'est formé de  
» toutes pièces dans son imagination et qui  
» n'est que la résultante de nos fièvres, la  
» photographie, si l'on préfère, des sentiments  
» sous l'empire desquels on s'est trouvé à un  
» moment donné, plus ou moins prolongé, et  
» dont on a revêtu inconsciemment l'être  
» quelconque qui s'est trouvé à point nommé  
» devant nous, quand nous évoquions notre  
» création chimérique. On le pare ainsi de  
» mille qualités qu'il n'a pas, et on se met à  
» l'adorer. Mais qu'on y prenne garde ! Ce  
» n'est pas cet être que nous aimons ; c'est  
» le fantôme qu'il nous représente c'est la  
» beauté et les qualités dont notre imagination  
» l'a pétri, c'est l'œuvre de nos rêves, c'est  
» notre création, notre idéal, par conséquent ;  
» c'est ce qu'il n'est pas, c'est ce qu'il n'a  
» pas que nous aimons en lui, comme s'il  
» l'était et comme s'il l'avait . . . . Méfions-  
» nous seulement que le fantôme se dissipe  
» aussi vite qu'un songe de la nuit, si nous  
» tenons à nos illusions. Hâtons-nous au

» contraire, de le dissiper nous-mêmes, il  
» suffit pour cela d'ouvrir les yeux, si nous  
» voulons être des hommes et non de naïfs  
» et d'éternels enfants. Une couleur et une  
» résignation viriles valent mieux et sont plus  
» saines à l'âme que les jouissances frelatées  
» et menteuses d'un aveuglement imbécile... »

\* \* \*

Probablement, ce sont ces sortes de réflexions qui suggèrent à de si nombreuses Brêmoises, l'idée de *coiffer ste Catherine*, d'autant plus que le bonheur qu'elles goûtent dans la vie de famille est tel, qu'il ne les engage pas à courir après l'inconnu, et plutôt que de se tromper, elles préfèrent consacrer leur vie à ceux qui les ont élevées, tâche qui n'est pas moins noble, surtout, lorsqu'elle naît de l'abnégation.

Enfin pour terminer, disons que les sports sont en grande faveur auprès de ces demoiselles; tels la bicyclette, la gymnastique et surtout le jeu délicieux du tennis, elles les pratiquent tous avec passion et c'est encore ce dernier qui les enthousiasme le plus.



## IV.

## Psychologie de la Société Brêmoise.

Dans une petite ville comme Brême, où les gens sont rapprochés les uns des autres, les communications sont faciles, et *ipso facto* la vie est plus commode. Les habitudes, les usages et les manières sont apparemment très agréables et le bon accueil est toujours empreint d'une grande simplicité, mais grandiose dans son naturel.

Pendant la période hivernale, dans la haute société, les invitations se succèdent à peu près sans interruption, et aussi extraordinaire que la chose paraisse, j'ai connu des personnes qui en ont reçu jusqu'à vingt consécutives, et elles se faisaient un devoir de les accepter toutes. D'ailleurs le Brêmois considère ces invitations comme d'autres engagements importants, et y manquent rarement.

On ne se mêle point; chacun vit dans sa coterie, c'est-à-dire dans son cercle et cette démarcation trop grande entre les

meilleures classes de la société est à mon sens, fort regrettable.

Discuter un tel point est chose fort difficile et très délicate. Mais un fait très évident est celui-ci, que rien n'est plus propre à développer la sagacité et l'esprit que les rapports des différentes classes entre elles. Ainsi généralement les gens de lettres à Brême, ne font pas partie de la première société qui se compose, indépendamment des personnalités connues de la ville, surtout des marchands enrichis ou qui continuent à s'enrichir *ad libitum*, et les officiers eux-mêmes y sont admis simplement *ad honores*. Enfin, en parlant de cette société on peut dire qu'elle est *Imperium in imperio*. Les ancêtres des Brémois actuels, qui étaient cependant plus rigides à cet égard, avaient indubitablement, mieux compris la séparation des classes, comme on le verra dans un prochain chapitre.

Donc, ces coteries ainsi divisées se transportent en masse d'un salon à l'autre pour des réunions qui empruntent un caractère plutôt officiel. Là on potine moins, car il

n'y a rien qui sorte des phrases convenues, cependant on ne s'attache point à des thèmes spéciaux tels que la politique, l'art, la littérature ou le théâtre; mais on brode sur le tout, les anecdotes et les observations journalières s'y joignent et on y glisse »*anguis in herba*« un peu de commérage sous une forme quasi-légère.

Le souper fini (dîner pour nous) le bal commence, ceux qui n'ont plus l'âge d'agiter leurs jambes ou qui sont à l'automne avancée de la vie, ou enfin celles pour lesquelles Vénus s'est montré bien cruelle dès leur berceau, celles qui, en un mot, font *tapisserie* (c'est-à-dire qui ne sont invitées que lorsque les convenances le commandent), tout ce monde, chacun selon ses sympathies, se retire au fond des salons et comme le disait un esprit célèbre *ce bourdonnement de petits propos qu'on y entend pourraient, comme les mouches, inquiéter même le lion.*

L'esprit allemand s'accorde peu des frivolités d'une conversation, il a besoin de trop approfondir; il est inapte dans l'art de saisir et de montrer le ridicule, art dans

lequel excelle le Français. Celui-ci pourra charmer un auditoire avec une conversation reposant sur des riens, seulement par l'harmonie des expressions. Toutefois, ainsi qu'il a été dit, les Brémois ne manquent pas d'esprit et en société, il se manifeste, surtout chez les femmes, par une imagination et une sensibilité qui se parent volontiers de la grâce lorsque celle-ci n'est point affectée; et leur teint pâle de blonde, et la douceur de leurs expressions semblent se prêter plutôt à la poésie qu'à la fine épigramme. Malheureusement la conversation n'est ordinairement pas faite de poésie et *vice-versa*.

Et j'ai pu me rendre compte, combien est juste la comparaison que l'illustre M<sup>me</sup> de Staël a établie entre la langue allemande et la nôtre. Mais il est plus simple de citer ses propres paroles: »... Aucune langue, »dit-elle, n'est plus claire et plus rapide, »n'indique plus légèrement et n'explique plus »nettement ce qu'on veut dire que la langue »française. L'allemand se prête beaucoup »moins à la précision et à la rapidité de la »conversation. Par la nature même de sa

» construction grammaticale, le sens n'est  
» ordinairement compris qu'à la fin de la  
» phrase. Ainsi, le plaisir d'interrompre qui  
» rend la discussion si animée en France, et  
» force à dire si vite ce qu'il importe de faire  
» entendre, ce plaisir ne peut exister en Alle-  
» magne; car les commencements de phrase  
» ne signifient rien sans la fin; il faut laisser  
» à chacun tout l'espace qu'il lui convient de  
» prendre; cela vaut mieux pour le fond des  
» choses, c'est aussi plus civil, mais moins  
» piquant. . . . .

» . . . L'allemand est une langue très  
» brillante en poésie, très abondante en méta-  
» physique, mais très positive en conversation. . .

» . . . Le mérite des allemands, c'est de  
» bien remplir le temps; le talent des français,  
» c'est de le faire oublier, . . . la colère s'est  
» souvent exprimée en allemand, mais on n'en  
» a pas fait l'arme du persiflage; et les paroles  
» dont on se sert sont encore dans toute leur  
» vérité et dans toute leur force; mais aussi  
» l'on peut exprimer en français mille obser-  
» vations fines, et se permettre mille tours  
» d'adresse dont la langue allemande est jusqu'à  
» présent incapable. . .

»Il faut se mesurer avec les idées en  
»allemand avec les personnes en français, il  
»faut creuser à l'aide de l'allemand, il faut  
»arriver au but en parlant français... Il y  
»a bien des phrases, en effet, dans notre  
»langue, pour dire en même temps et ne  
»pas dire, pour faire espérer sans promettre,  
»pour promettre même, sans se lier... La  
»construction traînante de l'allemand, ses  
»consonnes multipliées, sa grammaire savante,  
»ne lui permettent aucune grâce dans la  
»souplesse; cette langue se refuse aux men-  
»songes, on dirait qu'elle se raidit d'elle-  
»même contre l'intention de celui qui la  
»parle dès qu'on veut la faire servir à trahir  
»la vérité et alors dans ce cas, cette langue  
»tudesque devient horrible...\*.....

\* \* \*

De la distinction établie par ce célèbre écrivain il n'en faut pas conclure que si le maître ou la maîtresse de maison ont de fréquentes insomnies, ils fassent venir le soir à leur chevet, les gouvernantes de leurs enfants pour les faire converser entre elles,

afin que la banalité de cette langue allemande leur serve de soporifique. Non, et pour se convaincre du contraire, je vais conduire le lecteur au milieu d'une société Brémoise. *De visu et de auditu* il se rendra compte de l'opposé. Tous les visages sont pleins de gaieté, les réparties sont vives, il semble qu'on fait flèche de tout mot; la conversation est animée, les saillies n'y manquent pas.

D'autre part, ceci dit sans flatterie, lorsque cette conversation est dirigée par des gens intelligents, elle devient pittoresque et le tact ne cesse d'y régner.

Néanmoins, l'observateur perspicace pourra toujours dans un salon, discerner les impressions qu'on cherche à cacher; le demi-sourire des uns, le mécontentement retenu des autres ou leur *rictus* moqueur.

On comprendra aisément que rien n'est parfait en ce monde. Aussi dans cette petite ville de Brême, l'esprit des hommes n'a pas assez d'espace pour se mouvoir, les femmes s'y refroidissent. A côté des commodités des relations et des avantages qu'elles offrent,

il y a une sorte d'oppression causé par cette vie constante en présence les uns des autres ou tous les faits et gestes sont observés et où chaque détail donne lieu à critique.

Et pourtant, les Brêmeois ne se sentent pas étouffer dans cet air ambiant de gêne réciproque, au contraire, ils semblent s'y plaire à merveille.

Pour conclure, je dois avouer que je ne pense pas, réellement, que cette causticité d'esprit dont est saturée l'atmosphère Brêmeoise, provienne de la méchanceté, mais est due, surtout à la vie sédentaire que mène ce peuple.

Encore qu'il faille reconnaître que ces divisions de la société empêchent les affections profondes de naître entre tous leurs membres et, je n'hésite pas à le dire, mettent en balance la supériorité qu'une place aussi importante que Brême devrait occuper dans la sphère *intellectuelle* de l'Allemagne.



## QUATRIÈME PARTIE.

## I.

## Le cœur et l'âme de Brême.

«*A tout seigneur tout honneur*». Commençons par la cathédrale.

Il n'y a point dans ce genre, en Allemagne, d'églises célèbres qui peuvent rivaliser avec cette merveille datant des XI<sup>e</sup>, XIII<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles. Commencée après que l'incendie eût brûlée une église antérieure en 1041, elle fut en partie achevée en 1067. Elle était d'architecture romane avec deux transepts et deux tours à la façade. Complètement terminée aux XIII<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, l'un des clochers qui la surmontait s'écroula en 1638 et l'autre fut brûlée en 1767. La construction de tout l'édifice fut recommencée en 1888. Le grand portail a été rebâti dans le style roman et dix ans plus tard, on a ajouté une tour au-dessus de la croisée.

Ce grand portail dont les portes sont en bronze est admirable; on voit au-dessous de la grande rose centrale, un vaste pignon triangulaire qui encadre des rangées de statues de Charlemagne, Moïse, David, S<sup>t</sup> Pierre et S<sup>t</sup> Paul, et des mosaïques.

A l'intérieur, cette église est presque nue, suivant les us du culte protestant; la chaire de 1654, un présent de Christine de Suède, les bas-reliefs gothiques de la tribune de l'orgue, deux jolis tableaux de A. Fitger et les fonts baptismaux; telles sont les seules beautés qui méritent l'attention, avec les orgues qui sont autant ravissantes à entendre que luxueuses à voir.

En somme, peu de chose à contempler dans cette cathédrale, mais beaucoup à dire au point de vue historique, comme nous le verrons tout-à-l'heure.

En revanche, le sacristain, ou son aimable femme ou fille, je ne sais au juste, vous réserve une surprise assez macabre, celle de la *Bleikeller* (cave de plomb) où sont conservés des corps momifiés qui datent de plusieurs siècles et dont les légendes s'y

rapportant, sont aussi intéressantes qu'authentiques.

Cette exhibition n'est pas unique en son genre, car on cite plusieurs églises l'Allemagne qui possèdent des corps embaumés visibles, sous verre, dans leurs cercueils. De même à Bordeaux, dans la crypte on peut voir des morts conservés par le terrain argileux où ils furent ensevelis. Maupassant dans un recueil : *«La vie errante»* a fait une description saisissante de ce célèbre cimetière des Capucins de Palerme, qui contient des rangées entières de corps ainsi conservés, étagés dans les catacombes.

Pendant les quelques jours qu'il commanda la subdivision de Brême, en 1813, le Général Thiébault ne manqua pas de faire une visite au caveau de la cathédrale. On lui fit voir des oiseaux et des quadrupèdes suspendus à ses murs et desséchés sans avoir subi la moindre putréfaction; le corps d'une comtesse morte depuis deux cents ans. *«Elle ne formait plus, écrit-il dans ses mémoires, que le patron d'une femme en cuir de buffle très épais, les jambes s'étant réunies,*

» *les bras paraissant à peine dessinés, et la*  
» *tête s'étant aplatie par suite de la dissolution*  
» *de toutes les parties osseuses et charnues. . . .*  
» *Longtemps, je la tins dans mes bras et lors-*  
» *que je l'eus remise dans l'espèce de cercueil*  
» *qui la contenait, je n'en avais pas fini avec*  
» *la foule des réflexions qu'elle me suggéra. . . .* »

Et en effet, cela n'est-il point la preuve palpable pour ainsi dire, de notre fragilité et aussi du néant des joies et des grandeurs humaines. Mais passons outre à ces considérations philosophiques. . . . . *trop macabres.*

\* \* \*

Rien n'est attrayant comme l'étude de la vitalité d'un pays; mais pour la connaître, il faut remonter bien loin et examiner à fond, l'organe principal, c'est-à-dire le cœur. Je me suis donc livré à ce travail et je prie le lecteur de m'emboîter le pas dans ce dédale des siècles; il pensera alors, comme moi, que Brême a quelque droit de s'enorgueillir de son passé qui fait sa vie et concourt à sa gloire.



## HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE DE BRÊME

(Tirée du latin d'Adam).

## De la fondation de Brême par Charlemagne.

Il y a plus d'un siècle, et probablement encore maintenant l'Eglise de Brême possédait plusieurs Chartes de l'Empereur Louis et privilèges du Pape Grégoire VII accordés à *St-Ansgar* qui avait été fidèle apôtre de foi. *Willeric* fut le successeur de *Willehad* qui occupa le siège épiscopal de Brême pendant deux ans, trois mois et vingt-six jours; il mourut à Pleccaze, maison de campagne située chez les »*Rustres*«; son corps fut porté à Brême et enseveli dans la basilique St. Pierre qu'il avait bâtie. *Willeric*, un de ses disciples gouverna l'Eglise de Brême pendant longtemps; il fit bâtir dans son évêché trois églises; la première dédiée à St Pierre qui était en bois fut rebâtie en pierre; on enleva le corps de *Willehad* qui fut transporté dans la partie méridionale de son diocèse. Cette translation eut lieu dans la

crainte qu'on avait des pirates les »*Nordmann*« qui, à l'époque, parcouraient en brigands, les pays du Nord; on ne laissa à Brême que les reliques de St-Remi. Willeric mourut dans un âge très avancé et fut enterré dans l'Eglise de St-Pierre du côté Nord de l'autel, le 4 mai 837.

*Lenderic* a été le troisième évêque de Brême, qu'il gouverna pendant huit ans. L'histoire de ce temps rapporte qu'il était fier; il se faisait appeler tantôt »gardien« tantôt »pasteur« du troupeau de Brême. *St-Ansgar*, à ce moment, s'occupait de son église de Hambourg, laquelle avec le cloître et la Bibliothèque, étaient devenus la proie des flammes, incendie allumé par des pirates venant de Cologne. Cependant, les reliques de Xistus et de Sinnicius purent heureusement être sauvées; sur ces entrefaites *Lenderic* mourut; il fut enterré au côté méridional de l'autel le 23 septembre et l'Eglise resta sans évêque.

Louis le Pieux offrit alors cet évêché à *St-Ansgar* qui d'abord le refusa dans la crainte d'exciter la jalousie contre lui; cepen-

dant plus tard il l'accepta et y fut conduit solennellement par les ambassadeurs, le prêtre Aldéric et le Comte Reginbal. Il administra cet évêché dix-huit ans et avait déjà administré celui de Hambourg seize ans, soit en tout trente-quatre ans d'épiscopat.

Postérieurement, le Pape Nicolas, sur les instances de l'Empereur Louis, réunit les deux évêchés de Brême et de Hambourg au moment même où St-Ansgar allait finir ces jours. Il mourut le 3 février 865, et a été enterré dans la basilique St-Pierre, devant l'autel S<sup>te</sup>. Marie.

Le même jour, son diacre, *Rembert* fut élu unanimement par le clergé et par le peuple pour lui succéder; il gouverna pendant 23 ans, après avoir passé sa vie à prêcher et à secourir les faibles, tout en repoussant les pirates. Il augmenta et embellit l'hôpital de Brême. Accablé d'infirmités il mourut le 11 juin 888 et fut enterré hors de la basilique, et selon ses désirs, du côté Ouest.

*Adalgar*, son coadjuteur lui succéda pendant 20 ans. La septième année de son épiscopat, Adalgar eut des difficultés

avec Hermann, Archevêque de Cologne, qui voulait rendre l'évêché de Brême suffragant de Cologne, chose qui d'ailleurs arriva; le synode s'était réuni sous la présidence de l'évêque de Brême, pour casser les privilèges du St. Siège et ordonnances que des Rois avaient rendues en faveur de cet évêché. Le pape sanctionna ces actes iniques d'autorité. Adalgar mourut peu après ces évènements, le 8 mai 909, et fut enterré dans la basilique St. Michel.

De *St. Hoger*, son successeur, on ne sait qu'une chose, qu'il a été le septième évêque de Brême et remarqué par sa sainteté; il mourut en 915. On ne connut jamais le lieu de sa naissance, ni l'histoire de sa vie.

A ce moment les Saxons étaient l'objet de cruelles persécutions, leurs églises furent successivement pillées tantôt par les Danois, tantôt par les slaves, les Bohémiens et les Hongrois; les Slaves démolirent l'église de Hambourg et les Hongrois celle de Brême; c'est pendant ces évènements que mourut Hoger qui fut enterré, comme son prédécesseur, dans l'église de St. Michel.

Après lui, vint l'archevêque *Vuni* qui gouverna 18 ans. Ce fut le roi Conrad qui le nomma, malgré le clergé et le peuple de Brême qui avait choisi le prévôt du chapitre de Brême, *Leidrard*.

Vuni est ainsi dépeint dans ces vers latins :

» *Principibus notus, Vuni fuit ordine nonus.* (Vuni, neuvième évêque de Brême fut aimé des Princes).

Arriva ensuite *Adaldage* qui dirigea le diocèse de Hambourg 54 ans; il affranchit la ville de Brême des juges qui la faisaient gémir sous le poids de leur propre autorité et lui fit accorder les mêmes libertés qu'aux autres villes et l'évêché devint ainsi suffragant de l'évêché de Hambourg, par édit du roi Othon, malgré Brunon évêque de Cologne, fils du roi Othon, qui alors, renouvela son ancienne querelle contre l'église de Brême qui échappait à sa Juridiction, mais il n'eut aucun succès. Cette église était enfin sortie de l'affranchissement.

L'Archevêque Adaldage suivit le roi Othon en Italie et fut remplacé pendant ce

temps par *Hermann*, homme simple et bon. Adaldage resta cinq ans à Rome, rapporta des reliques précieuses pour l'église de Brême en même temps qu'il amenait avec lui le pape Benoît qui devait être enfermé à Hambourg, mais traité cependant avec considération.

Adaldage mourut le 28. avril 988, son corps a été déposé dans l'église de Brême, à côté de l'évêque Lendéric, dans la partie méridionale.

Le successeur de Adaldage fut *Libentius*, pendant 25 ans; il avait accompagné Adaldage en Italie et s'était fait remarquer par son austérité et par sa chasteté. Il ne se faisait jamais voir aux femmes; son visage était altéré par les jeûnes; et par humilité et charité, il vivait dans un cloître. La vingt-deuxième année de son épiscopat, moururent Benon, Duc de Saxe et Emma son épouse qui firent de grands dons à l'Eglise de Brême. Libentius mourut à son tour en 1013 et a été enterré au milieu du chœur, devant les marches du sanctuaire, le 2 janvier.

*Vuivan* occupa le siège de Hambourg seize ans. C'est vers cette époque que la ville de Brême fut mise en état de défense, contre les embûches et les attaques de ses ennemis et principalement contre le Duc Bernhard en révolte contre le roi, et qui avait répandu le trouble et l'épouvante dans toutes les églises de Saxe. Toutefois Bernhard plus tard se convertit et avec son frère Théotmar, firent des dons précieux à l'église de Brême.

Vuivan mourut en 1032, le 25 août. C'est alors que *Hermann* déjà cité, arriva et gouverna trois ans, mais il était si simple qu'à l'instigation de ses favoris, il visita rarement son diocèse; il alla une fois à Hambourg mais avec une armée, et laissa dépouiller son église comme s'il n'en eut pas été le prélat.

C'est à ce moment-là que *Adalbert* alors son sous-diacre, devint archevêque et Hermann peu satisfait de l'état de son évêché, résolut de changer tout à Brême; il emmena à Brême le musicien Gui, réforma son orchestre, disciplina son monastère, les deux seules

choses où il réussit; puis, détruisit la Chapelle St. Michel, très ancienne, enleva les corps de ses trois prédécesseurs, Adalgar, Hoger et Reinward, qu'il plaça dans la grande église sous le trône et le seul ouvrage qu'il entreprit a été d'entourer la ville de murailles; les fondements étaient à peine terminés, lorsque la mort vint le surprendre.

Il mourut dans une maison de campagne à Hildenrathe évêché d'Halberstadt; son corps fut transporté à Brême et déposé dans un souterrain de l'église au milieu du chœur. Sa mort prit place le 28 septembre.

*Beselinus* devint son successeur; il sortait de l'église de Cologne. Son administration mérite les plus grands éloges; il fit beaucoup pour Brême; le cloître fut renouvelé, le monastère qui était en bois fut reconstruit en pierre, il en fit même une pièce d'architecture agréable à la vue, continua l'enceinte des murailles que son prédécesseur avait commencée, éleva en certains endroits des bastions, construisit une porte à l'ouest et une autre, munie d'un ouvrage à l'italienne, et enfin fit beaucoup de bien aux pauvres.

La ville de Brême se trouva ainsi embellie et fortifiée par ses soins.

Il songea alors à Hambourg et s'occupa avec le duc *Bernard* de la construction de plusieurs églises; à cette époque la paix régnait complètement dans tout ce pays au-delà de l'Elbe. La mort vint le surprendre au moment où il voulait réorganiser Hambourg et ceindre aussi cette ville d'une muraille.

L'avant-dernière année de l'épiscopat d'*Alebrand* son successeur, la basilique de St-Pierre fut consumée par un incendie; la flamme gagna également le cloître et ses dépendances; toute la ville fut réduite en cendres ainsi que les édifices; le trésor de l'église, la bibliothèque, les habits sacerdotaux et les ornements devinrent la proie du feu et à cet accident très fâcheux, il faut ajouter la dissolution des mœurs. On compte 270 ans depuis le sacre de St. Willehad, époque où l'église de Brême a été bâtie, jusqu'à la fin de l'épiscopat d'*Alebrand* où elle fut incendiée, vers le 11. septembre.

L'hiver de la même année, cet évêque jeta les fondements d'une église, qu'il voulait

de la même grandeur que celle de Cologne, mais la mort le terrassa bientôt et il expira le 14. avril 1043. Il fut enterré au milieu de la nouvelle basilique qu'il avait commencée à proximité du mausolée de Willehad.

*Adalbert* gouverna l'église de Hambourg 20 ans. Il reçut le bâton pastoral de l'Empereur Henri, fils de Conrad, le quatre-vingt-dixième empereur Romain depuis Auguste, et le »pallium«, du Pape Benoît II, le cent-quarante-septième souverain pontife, depuis les apôtres.

Les actes de cet évêque ne peuvent guère rencontrer les plus hautes louanges; d'illustre naissance, belle physionomie, sage, éloquent, chaste, sobre, il avait, de plus, le bonheur d'être riche; le crédit, le pouvoir et les honneurs ne lui manquèrent jamais, enfin, doué d'un génie profond il était très versé dans les sciences divines et humaines. On raconte même qu'il lavait souvent les pieds des pauvres et des étrangers, un genou à terre, avant de se coucher, acte d'humilité qu'il exerçait quelquefois envers trente personnes de sa suite. Malheureuse-

ment vers la fin de son épiscopat, cette passion de la gloire du monde avait affaibli son esprit; il s'était enflé d'orgueil au moment de sa prospérité et ne pouvait se rassasier de faveurs. Dans les revers, sa colère et son dépit étaient sans bornes; en un mot, ses bienfaits comme ses vengeances allaient outre mesure; d'autre part, toujours vers la même époque, il sacrifia à son intérêt personnel ceux de l'évêché de Brême et le duc Bernard dont nous avons déjà parlé, était redevenu son ennemi avec des alternatives de calme.

Il mourut la dix-septième année de son épiscopat de Brême.

Il serait trop long de parler de la puissance du clergé de ce temps; qu'il suffise de donner ci-dessous le texte d'un rescrit délivré par le Pape à *Harold*, roi de Norwège qui avait déjà résisté à Adalbert qui lui faisait des reproches pour les marques de cruauté accomplies par lui, dans son royaume:

»Alexandre, évêque, Serviteur des serviteurs de Dieu à Harold, roi des Nordmanns,  
»salut et bénédiction apostolique.

» Comme vous n'êtes pas encore bien  
» instruit dans la loi et que vous chancez,  
» en quelque façon, dans l'observance de la  
» discipline ecclésiastique, nous sommes obligés  
» à titre de Chef universel de l'Eglise, de vous  
» faire parvenir souvent nos avertissements  
» et salutaires exhortations, mais comme la  
» distance des lieux nous empêche de satisfaire  
» par nous-même, à ce devoir, vous saurez  
» par ces présentes, que nous en avons  
» spécialement chargé notre vicaire, Adalbert,  
» Archevêque de Hambourg; le susdit vénérable  
» archevêque, notre légat, qui vient de nous  
» adresser des lettres, par lesquelles il se  
» plaint que les évêques de vos provinces ne  
» sont point consacrés ou l'ont été en Angleterre  
» et dans la Gaule à prix d'argent, contre les  
» formes canoniques et les privilèges de Rome,  
» accordés à son église et à lui; c'est pourquoi  
» par autorité des bienheureux apôtres St. Pierre  
» et St. Paul, nous vous enjoignons de vous  
» comporter, vous et vos évêques, à l'égard  
» dudit vénérable archevêque, notre vicaire  
» et notre représentant en vos contrées, avec  
» tout le respect et la soumission que vous  
» devez à nous-mêmes...etc...«

N'empêche que grâce à Adalbert, la petite ville de Brême était devenue l'émule de Rome par l'étendue de sa juridiction et attirait la dévotion de tous les autres peuples de la terre, principalement de ceux du Nord.

Cependant, comme nous l'avons déjà dit, la fin de l'épiscopat d'Adalbert ne fut pas brillante. Sa conduite avait été telle, que le Sénat dut l'expulser, chute que suivit la dévastation de son église; puis la honte et la douleur l'accablèrent et à partir de ce moment, sa vie ne fut plus qu'erreur et folie; il suivait l'ordre inverse des habitudes naturelles, il veillait la nuit et dormait le jour; il préférait le récit des fables et des songes à celui de la vérité; sans égard pour les pauvres, il donnait tous ses biens aux riches et particulièrement aux adulateurs; après avoir dissipé tout ce qu'il possédait, il vécut de rapines qu'il exerçait sur les indigents et sur les propriétés des monastères. Il convertit sa prévôté en ferme et son hôpital en prévôté, sans s'embarrasser qui rebâtirait ce qu'il renversait. Cependant cette tête égarée prononçait des harangues d'une éloquence

persuasive. Comme le vaisseau battu par la tempête, ses forces l'abandonnaient, puis elles revenaient, et il végéta ainsi trois ans.

A ce moment, l'église de Brême était souillée par des pourceaux et des chiens qu'on pouvait à peine chasser de dessus l'autel. Les loups couraient en bandes dans les faubourgs et unissaient leurs hurlements épouvantables aux cris aigus et funèbres des chats-huants. Tout cela était pour les Brémois autant de sinistres présages, annonçant la fin prochaine d'Adalbert.

Dans ses derniers moments, il ne voulut recevoir personne excepté le roi, auquel il recommanda son église et les biens qui en dépendaient, car il faut dire que sur les dernières années de sa vie, il était devenu plus sage.

Sa mort arriva le 16 mars 1072. Toute sa vie n'avait été que la recherche de la gloire, la faveur du peuple et le premier rang parmi la noblesse.

Il fut enterré au milieu du chœur de la nouvelle basilique de Brême quoiqu'il ait demandé à être enterré à Hambourg qu'il

affectionnait particulièrement, car c'est là qu'il passait ordinairement l'été et qu'il donnait des fêtes magnifiques. Bref, c'est surtout depuis son expulsion du Sénat, qu'il mena une vie réellement digne d'éloges.

\* \* \*

Nous nous arrêtons ici les événements postérieurs à cette époque étant trop récents pour entrer dans d'autres détails concernant l'Eglise de Brême, aussi intéressants, mais assurément moins suggestifs que ceux que nous venons de lire.

\* \* \*

Et maintenant j'oriente mes pas vers le *Kunsthalle* (Musée) qui vient d'être magnifiquement restauré. Ce musée a beaucoup de valeur si on en juge par les magnifiques tableaux qui y sont exposés; cependant je ne parlerai que de la perle artistique de la collection, représentée par une centaine de dessins de Dürer dont à Paris, le Louvre et la Bibliothèque Nationale possèdent également des originaux. Vienne en a, à peu près trois cent soixante et onze, provenant

de Rodolphe II, cet empereur enthousiaste qui fit transporter de Venise à Prague, sur les épaules de quatre hommes, le »Fête des Rosaies« du maître de Nuremberg, afin de ne pas l'exposer aux cahotements de voiture. Dürer peignit ce tableau à Venise en 1506 pour la somme de 110 florins et en 1782, il fut vendu publiquement à Prague avec d'autres »vieilleries« par ordre de Joseph II.

Tous ces dessins sont faits, à la plume, aux deux crayons, des sépias ou des gouaches d'une merveilleuse harmonie de nuances. Il y a beaucoup d'études de têtes, de mains, de tentures et aussi de bustes féminins. La nature l'a aussi attiré avec ses arbres et ses rocs. Puis des vues nombreuses de places fortes comme Trente et Nuremberg; et aussi des madones, des descentes de croix et un sujet sacré »*Der leidende Christus*«; les souffrances physiques s'y révèlent avec émotion dans l'expression sinistre du visage et dans les yeux. Le Christ tient dans ses mains les instruments de son supplice, une poignée de verges et un fouet dont les lanières sont garnies de balles de plomb.

Ces tableaux religieux alternent avec des silhouettes de »Burgs« jetés en quelque sorte sur des montagnes. Chose curieuse, il aborda tous les genres, notamment celui profane sur lequel je ne m'étendrai pas. Un des dessins le plus curieux, daté de 1496, est celui qui porte les initiales du maître: A. D., qu'il changea plus tard pour un monogramme. Ce tableau a pour titre; »*Le bain de femmes*«. Il fit plusieurs tableaux de cette sorte qu'il réussit beaucoup mieux un peu plus tard en 1516 et qui se trouvent dans la collection du Duc de Devonshire. Est-il nécessaire d'ajouter qu'au XV<sup>ème</sup> et XVI<sup>ème</sup> siècles, beaucoup de bains en commun soit pour hommes, soit pour femmes, étaient installés dans la plupart des villes allemandes et comme les modèles étaient rares à cette époque, il faut croire que Dürer alla de temps en temps, y glisser des regards indiscrets.

Dürer sut rester un peintre idéaliste en copiant l'éternel modèle: la nature. Tout ce qui est sorti de son pinceau divin ou de son habile poinçon est plein d'harmonie, de

délicatesse, de grâce séduisante, d'observation fine, de poésie pénétrante. Ainsi lorsqu'il peint une fleur, il semble avoir fixé sur le papier, le parfum en même temps que la couleur, cette fleur a été une de celles qu'il a cueillie lui-même, ou a reçu des mains pieuses d'une noble admiratrice de son génie; les paysages, il les a copiés en plein champ par une belle matinée; ces animaux, il les a observés, et ceux qu'on voit dans les natures mortes, il les a probablement pleurés. A Vienne, il y a à »l'Albertina«, un portrait qu'il fit de lui-même à l'âge de treize ans, en se regardant dans une glace. Ses esquisses, même lorsqu'il commença, révèlent l'artiste. Les attitudes des personnages qu'il représente sur la toile sont pleins de vigueur. Un de ses dessins à la plume »l'Adoration des Mages« est vraiment superbe; le corps de ces grands vieillards au front chauve semble se mouvoir sur la toile, on sent que ces personnages ont vécu; les draperies qui les couvrent sont belles, Quelle ampleur, quelle grâce rythmée. quelles lignes harmonieuses! Ce grand

artiste a, en un mot, le sentiment de la vie corporelle et l'âme humaine se manifeste dans toutes ses compositions.

C'est donc à juste titre que le musée de Brême est fier de posséder un tel joyau dans sa collection.

\* \* \*

Ceci vu, je me dirige vers le *Rathskeller* (cave des conseillers) ou *Keller* tout court selon le langage des gens »chics«. Mais quelque chose me frappe l'œil. Qu'est-ce donc cette statue colossale en pierre, aux formes disgracieuses? C'est un Roland du XV<sup>ème</sup> siècle; elle a son pendant, mais en plus petite dimension, dans un quartier de la rive gauche. Ces sortes de monuments tendent de plus en plus, à disparaître dans les villes où ils furent érigés, à titre de souvenir des privilèges accordés à certaines cités par Charlemagne dont la mémoire se symbolisait dans le type héroïque de son neveu »Roland«. De même qu'en France, dans les temps modernes, les bienfaits de Henri IV se témoignent, encore maintenant

dans beaucoup villages, par des vieux ifs ou ormes nommés »Rosny« nom que leur donna Sully le fameux ministre du »Père du peuple«.

Ce monument de plus de 5 mètres de haut, forme un pinacle au-dessus de la tête de Roland. Celui-ci a la figure juvénile, de longs cheveux, et porte, non pas au bras gauche, comme on le dit à tort, mais je ne sais par quel prodige d'équilibre, à l'épaule gauche, un bouclier avec l'aigle impériale sculptée sur la face de l'écu. Une inscription courant tout autour, rappelle la liberté concédée à Brême, et sa dextre lève une épée nue, comme symbole de la haute juridiction accordée à cette cité.

Et savez-vous, cher lecteur, que ce Roland dont je viens de parler, s'est laissé un jour, séduire par le fumet des vins d'une cave qui n'est pas très éloignée de son trône? Il profita du silence et des ténèbres de la nuit, pour se changer en esprit, et ne reprit sa forme que dans le temple de Bacchus. Mais là, ô surprise, il se trouva tout-à-coup en présence du poète Hauff

qui trinquait familièrement avec les hôtes habituels de cet établissement, à pareille heure, c'est-à-dire, les chats et les rats. Revenu de sa surprise, notre Roland accepta la place que lui offrit l'aimable poète à sa table. Il s'assit, rentra les deux pointes qu'il a aux genoux, afin de ne pas blesser ses voisins, et fit des confidences à Hauff qui eut l'indiscrétion de les conter au monde extérieur, sous une forme fantaisiste. Mais revenons.....

Cette cave ainsi glorifiée par Hauff existe également dans la plupart des vieilles villes allemandes qui ont ainsi changé la destination des souterrains de leur Hôtel de Ville, pour les convertir en débit de vins.

Mais entre toutes, les caves de Brême, situées au-dessous de ce qui fut, non-seulement l'hôtel de Ville mais encore le Palais de Justice et l'ancienne Bourse, sont très justement les plus renommées et les plus anciennes de toute l'Allemagne.

On y accède par un escalier, du haut duquel on aperçoit dans la pénombre, où l'on descend, des buveurs attablés, gravement

occupés à déguster dans des verres de couleur, des crus du Rhin ou de la Moselle. Ces vins en accompagnent beaucoup d'autres dont quelques-uns sont d'un prix exorbitant. Il y en a même, dit-on (!) datant de 1658, et si on tient compte de l'intérêt du capital engagé, des frais d'entretien de la cave et des contributions; puis si on calcule les intérêts et les intérêts des intérêts, jusqu'à ce jour; la bouteille, dans ces conditions, reviendrait, actuellement, à près de *quarante millions* de francs!!.

Chaque année, l'Empereur d'Allemagne honore la »Keller« de sa visite et y prend un lunch. Sa première visite qui eut lieu en 1890, est rappelée par un verre à pied, immense, datant du XVI<sup>ème</sup> siècle, de haute valeur et qui lui a été offert à cette occasion. On appelle ce verre *Glaspokal* (bocal de verre) et il est pourvu d'une plaquette d'argent commémorative.

Un des caveaux de ces multiples galeries le *Rosekeller*, (Caveau de la Rose) contient du vin portant le même nom *Rosenwein* (Vin de la Rose.) Ce titre provient, ou

d'un bas-relief en bronze représentant des roses et qui, fixé sur le tonneau contenant le vin de la Rose, lui sert d'ornement; ou d'une peinture à fresques avec une inscription latine, qui décore la voûte de cette cave. Ce vin a, dit-on, trois siècles d'existence, nous allons bientôt voir comment.....

Mais auparavant, passons dans la cave voisine, appelée *Apostelkeller* (Cave des Apôtres) où se trouvent des vins contenus dans douze grandes pièces, dont chacune porte le nom des douze apôtres. De tous, le plus estimé, serait, paraît-il, le vin de »*Judas*«, malgré la réprobation qui s'attache à ce nom.

Lorsque dans une occasion solennelle, dit la légende de l'époque, on tirait quelques bouteilles de »*Rosenwein*« on les remplaçait par le »*Vin des Apôtres*«, puis celui-ci, par un vin plus jeune et ainsi de suite, les pièces étaient donc toujours pleines. Les Bourgmestres de la ville de Brême avaient seuls le droit de tirer quelques bouteilles de ce vin précieux pour eux personnellement, ou pour faire des cadeaux à des têtes

couronnées ou très célèbres; de même, les Bourgeois de Brême pouvaient en obtenir une bouteille, lorsqu'ils recevaient des hôtes de grande distinction.

On a dit que pendant l'occupation française, nos Généraux avaient trouvé le Vin de la Rose »fort à leur goût«, c'est possible, mais néanmoins, il aurait fallu qu'ils eussent un rude gosier pour avoir, à eux seuls, soulagé les tonneaux presque de tout leur contenu, ainsi que je l'ai lu quelque part; je dis, »eux seuls«, car une garde spéciale a veillé pendant toute la guerre à la porte des caves pour en interdire l'entrée aux soldats et éviter le pillage de toutes ces richesses.

Mais alors, si l'on considère tous les prélèvements opérés au commencement du siècle dernier, sur ces fameux vins de la »Rose« et des »Douze-Apôtres«, d'une part, par les autorités de Brême; puis, par les Généraux français; ensuite par une distribution, à des prix variables, quelquefois même gratuitement, aux malades ou aux convalescents; et enfin, par suite de la vente

qui en eut lieu postérieurement, comme le signale une brochure que j'ai sous les yeux, (en Octobre 1870, on pouvait se procurer une bouteille de »Rosenwein« pour dix thalers : quarante francs); comment expliquer la fameuse légende de ce vin *inestimable* dont le verre vaudrait de nos jours, plus de *cinq millions de francs!* Peut-être en trouverais-je l'explication dans l'opuscule de M. v. Bippen sur le »Rathskeller«. Décidément, je la lirai. Le lecteur pensera probablement que j'aurais dû commencer par là, et en cela, je lui donne raison.

En réalité, ce qu'il y a de plus remarquable dans ces célèbres caves, ce sont surtout les tonneaux sacrés avec leurs sculptures, que toutes les dames ne peuvent pas toujours regarder sans qu'une certaine rougeur envahisse leur visage, mais dont la valeur artistique est considérable.

En ce qui concerne les vins, je n'hésite pas à déclarer que notre vieux Chablis ou Haut Sauterne pourrait soutenir *avantageusement* la comparaison avec les meilleurs crus de ces caves, si toutefois une com-

paraison pouvait être possible ; cependant ceux de la Moselle et du Rhin sont dangereux pour un buveur inexpérimenté. Ce sont des petits vins froids, au goût de pierre à fusil et si l'on n'y prend garde, en passant de la fraîcheur du cellier au soleil, le cerveau se trouve tout-à-coup enveloppé de nuages qui n'ont rien de bon, surtout si on a le désir de contempler la belle façade de l'édifice, des entrailles duquel on sort.

\* \* \*

La magnifique ornementation est due au célèbre Luder de Bentheim. Des arcades supportées par des colonnes ioniques, soutiennent un balcon sculpté et un pignon découpé. L'Empereur et les sept Electeurs sont représentés parmi les seize statues placées contre la muraille entre les fenêtres et leurs baldaquins gothiques datant du Moyen-Age, on voit aussi sur la corniche supérieure une balustrade ornée de statues. La reconstruction de cet édifice, projetée en 1602 fut exécutée de 1609 à 1612, à l'instigation du Sénat qui désirait égayer l'austérité de

ce bâtiment datant du XV<sup>ème</sup> siècle, en le décorant suivant la mode du jour.

C'est un vrai bijou massif, ciselé comme une châsse d'orfèvrerie ancienne, et qui offre un mélange bâtard de gothique, de byzantin, de roman et de grec.

\* \* \*

En face, le *Schütting*. (Tir à l'arbalète) offre une élégante façade du XVI<sup>ème</sup> siècle. Là, siège la Chambre de Commerce. Entre ces deux monuments, avec une imitation moderne de pur et riche gothique allemand apparaît à nos yeux, la Bourse dont l'entrée a l'aspect d'une église. Pauvre Bourse!... Elle pleure maintenant sur sa déchéance, car une rivale jalouse est venue traîtreusement l'attaquer par derrière et s'est faite plus belle, pour lui enlever tous ses admirateurs.

Ah! c'est qu'elle a bonne mine la *Baumwollbörse* (Bourse de coton) avec ses arcades élancées et ses arcs d'une jolie courbe.

Elle donne l'impression d'une grande œuvre d'art, à l'exécution ferme et souple.

L'imagination a été abondante et fleurie, et l'ensemble montre une ordonnance magistrale sans redondances, avec ses frontons arqués et triangulaires; des fenêtres trilobées, d'autres aussi très larges, trop larges peut-être, pour le coup d'œil de cet édifice. Puis, au-dessus de la dentelle de pierre qui forme balcon au premier étage, on remarque des motifs harmonieux qui s'élancent, grimpent, s'enchevêtrent, et viennent gracieusement s'épanouir au faite. Au milieu des côtés, se trouvent des pignons remarquables comme sveltesse, et enfin au sommet de l'angle formé par ces côtés et en façade, sorte de pan coupé, a été édifié un magnifique clocheton, au centre duquel on voit l'horloge; ce clocheton à lui-seul est tout un poème.

Cependant l'intérieur ne répond pas à l'extérieur. Là se révèle l'intérêt plutôt pratique que pittoresque; les étages sont trop tassés et malgré l'ampleur de l'escalier à double révolution, on se sent oppressé lorsqu'on en gravit les marches. On a la vision constante d'un effondrement, et cette vision ne cesse qu'au dernier étage dont la

coupole s'élançe majestueusement en de gracieuses volutes.

Je ne sais, d'autre part, si cet escalier est provisoire ou définitif, mais à un tel colosse, une autre matière conviendrait mieux que du *ciment*, et enfin la *minuscule* rampe qui serpente tout le long, n'est ni originale, ni artistique, il s'en faut!

Néanmoins, les auteurs de ce décor ont su réunir l'imposant dans le gracieux, la variété dans l'unité et le simple dans le grandiose.

Entre autres inscriptions, j'ai lu sur un des bâtiments de derrière, celle-ci: »*Die Welt mein Feld*«. C'est fort bien. Mais je ne doute point que vous permettiez aux autres d'y moissonner quelque peu, dans votre champ, n'est-ce pas Messieurs les Brémois?.....

\* \* \*

Je me surprends maintenant en méditation devant une sorte de matamore, admirable de stature avec son magnifique jabot et ses superbes bottes de bronze. C'est

la statue du terrible conquérant de la guerre de Trente ans, dont les bandes de pillards suédois ont fait tant de ravages en Allemagne. On peut donc logiquement, se demander la raison pour laquelle Gustave-Adolphe est là, et pourquoi Napoléon I<sup>er</sup> ne lui fait pas vis-à-vis comme dans un quadrille.

La réponse est très simple. Fondu à Munich sur le plâtre du sculpteur scandinave Fogelberg, ce bronze fut embarqué sur un navire à destination de Göeteborg, mais il fit naufrage sur les côtes d'Helgoland. Des pêcheurs recueillirent alors cet épave et la vendirent en 1854 à treize commerçants de Brême qui en firent don à la ville. La mer est parfois capricieuse. Patientons, Napoléon I<sup>er</sup> aura son tour...!

\* \* \*

A quelques pas de là, on voit une ancienne église gothique qui a été transformée en un cercle et en une salle de concerts.

Une autre église mérite l'attention, *Liebfrauenkirche* (Eglise de la Dame Bien-Aimée) de style roman en transition, et enfin *Ansgariikirche* (St-Ansgar) sans autre

intérêt que sa hauteur qui est de 108 mètres. Elle est surmontée par une voûte gothique et une tour à flèche rouge et nue; et pour terminer un intéressant bâtiment datant de la Renaissance, restauré en 1863 et appelé aujourd'hui *Gewerbehaus*. (Maison de l'industrie.) On y remarque la légèreté des fenêtres, de ses statues fines et dorées, et enfin de ses délicates sculptures.

\* \* \*

Et sous cette enveloppe d'antiquités et de souvenirs qui font battre le cœur de Brême, il y a son âme qui palpite dans son commerce, et sa gloire, qui est aussi celle de l'Allemagne, rayonne par ses immenses vaisseaux qui sillonnent les mers, du levant au couchant. Cette puissante compagnie si sagement administrée est, en effet, l'instrument de la fortune de cette cité; elle possède plus de 70 grands vapeurs et 40 petits, et quoique l'essor industriel qui s'est manifesté en Allemagne, et dont Brême a largement profité, ait diminué sensiblement le chiffre des départs annuels d'émigrants, il n'en est

pas moins vrai que son roulement de fonds est de plus de cent soixante dix millions de francs.

Le principal marché est le tabac, puis viennent le riz, le coton, les laines les sucres et les céréales. Le trafic à Brême a gagné une augmentation de 50<sup>0</sup>/<sub>0</sub> depuis 1888. Douze ans plus tard en 1900, son importation et son exportation atteignaient le chiffre de douze cents millions de francs.

Brême et ses ports avancés, Bremerhaven et Vegesack ont reçu à la même époque 3500 navires de plus de 2 171 000 tonnes; sa flotte totale comprend 402 navires dont 269 à vapeur, qui forment un total de 541 796 tonnes. Le port de Bremerhaven outillé à la moderne reçoit les navires à fort tirant d'eau et il arme, en outre, pour la pêche du hareng 82 bateaux à vapeur.

Bref, tous ces chiffres, par eux-mêmes, sont suffisamment éloquents pour qu'il ne soit pas nécessaire de parler plus longtemps sur ce sujet.

Pour conclure je ne veux pas oublier de parler de celui-là qui fait aussi la marine prospère; je veux dire *l'armateur*. C'est lui

qui exploite les petites lignes et quelquefois les grandes; c'est lui qui, suivant les saisons et les besoins du commerce, dessert les régions que les grandes Compagnies négligent; c'est lui qui fait la cueillette; c'est à lui enfin que le commerce maritime doit une part de ses lauriers. C'est cet armateur qui, à la vérité, fait défaut à notre marine marchande.

\* \* \*

Et tout ce mouvement se fait sans bruit; les ravissantes promenades du Wall ne répètent nullement l'écho du marteau des usines, ni du sifflet des machines à vapeur, et derrière les vitres muettes des silencieuses villas qui bordent ses eaux, brillent des fleurs et des oiseaux, pendant que tout autour reluisent les verdure, les glaces, les vérandas et les serres, sauf quelques jardinets peu entretenus où l'on trouve des rosiers se desséchant tristement en compagnie d'arbustes, maintenant sans sève...



## CINQUIÈME PARTIE.

## LE BON VIEUX TEMPS.

## I.

Division des classes.

---

On est quelquefois étonné des innombrables fantaisies des Chinois ou des Russes en ce qui concerne leurs différentes classes, qu'on distingue soit par un bouton bleu, une plume de paon ou enfin par un de ces titres si amusants dont se parent volontiers les »*Fils du Ciel*«.

Cependant à un moment donné, Brême donna le spectacle d'une ville à coutumes non moins comiques que celles de ces peuples orientaux. Ce ridicule ne se trouvait pas tant dans la division des classes que dans leur cérémonial exagéré, ou leurs costumes.

De toutes les villes d'Allemagne, Brême fut depuis l'époque la plus reculée, celle où les gens crurent bon de ne pas se mêler et il y eut bientôt autant de classes que

l'arc-en-ciel compte de couleurs. Les classes ainsi établies, on se chamaillait sur le rang dans chaque classe, les procès pleuvaient et les juges avaient fort à faire. L'Empereur lui-même était appelé comme arbitre dans ces discussions.

Les vieux bourgeois de la ville libre de Brême n'étaient guère plus philosophes que les Sénateurs des Républiques de Gênes et de Venise qui se livraient à des guerres sanglantes sur ces questions.

La hiérarchie Brémoise comprenait donc quatre classes qui se distinguaient par des costumes plus ou moins riches et différents. Les Bourgmestres et les Conseillers rendaient de temps en temps, des décrets fixant l'ordre pour les cérémonies officielles.

La *première classe* se décomposait ainsi : les Bourgmestres, les Sénateurs, les Conseillers, les Docteurs et les licenciés. Les femmes ou veuves et enfants de ces personnages faisaient naturellement partie de cette classe ; cependant en ce qui concerne les enfants, en cas de mariage, ils suivaient le rang qui leur était attribué par ce mariage.

La *deuxième classe* comprenait les plus vieux entre les marchands, ceux honorablement posés, puis les gens instruits qui n'étaient point docteurs ou licenciés, et enfin les brasseurs et aussi leurs femmes ou veuves, et enfants, dans les mêmes conditions que ci-dessus.

En *troisième ligne*, venaient les employés, les capitaines de bateaux, les marchands ordinaires, les petits débitants, les marchands de quatre-saisons et autres du même genre avec leurs femmes, veuves et enfants.

Enfin en *quatrième et dernière ligne*, arrivaient les bateliers, les marins, les travailleurs dans les bateaux, les journaliers, les charpentiers, les domestiques, les couturières, les garde-malades et les nourrices, puis leurs femmes ou veuves.... etc.....

Le principe qui avait servi de base à cette classification était d'une logique irréfutable. On pensait que l'esprit, l'intelligence et le savoir devaient constamment prédominer, et le travail qui n'exige aucune connaissance spéciale ou aucun art, ainsi que celui manuel ou physique devaient au con-

traire occuper le dernier rang ; et entre ces deux extrêmes, venaient se placer avec leur influence respective, l'Art et le Capital. Etabli de la sorte, cet ordre s'harmonisait parfaitement avec celui implicitement imposé par la nature.

En effet, l'art de dominer réclame beaucoup de qualités de caractère et de compétence, et c'est pourquoi, les Bourgmestres et les Conseillers choisis, occupaient la première place, comme les ministres dans un Empire. A leurs côtés, venaient se ranger les Docteurs en Droit. »*Doctores legum*«. *Scientia mundus illuminatur, praesertim jure civili, quia lex est lumen vitae* (Le monde s'éclaire par le savoir, surtout par la science du *jus civile*, qui est la lumière de la vie.) Cela est parfaitement vrai et il n'y aurait que de sots parvenus ou des ignorants pour nier cet axiome. Donc, les docteurs en droit avaient la priorité, plus tard vinrent se mettre à leur suite, les docteurs en théologie et les docteurs en médecine, car jusque-là ces deux facultés n'avaient délivré aucun titre de docteur. Enfin, encore plus tard, appa-

rurent les docteurs en philosophie et dans un temps plus rapproché, les docteurs en «*musique*» (titre dont je ne conçois guère l'utilité). Dire toutes les difficultés auxquelles donnèrent lieu tous ces titres, comme rang de préséance dans les cérémonies, résoudre enfin, cette question insoluble, serait plus difficile que la recherche de la «*pierre philosophale*».

Au deuxième rang comme nous l'avons vu, avec l'influence de leurs capitaux, figuraient les commerçants hauts cotés, et en tête leurs vétérans. A ce moment-là, la bière régnait en souveraine sur le marché de Brême; elle y occupait la même place que de nos jours, le tabac et le coton. La bière brémoise avait une renommée fameuse et était exportée en Russie, dans la Péninsule Scandinave et même jusqu'en Angleterre. Un brasseur possédait un gros capital; plusieurs d'entre eux transportaient leurs marchandises sur leurs propres bateaux; ils occupaient un grand nombre d'employés, auxquels ils inspiraient un profond respect; ils pouvaient être nommés Conseillers; en un mot, ils faisaient partie

de la »crème« de la société quoique n'appartenant qu'à la deuxième classe.

La raison qui avait fait placer au troisième rang les commerçants en détail, les agents des gros importateurs, ceux des gros marchands, était que ceux-là n'avaient nullement besoin d'être doués des qualités morales que nécessitent la direction de grosses affaires; que si leurs joies étaient petites, leurs peines l'étaient aussi; enfin qu'ils avaient moins de difficultés à vaincre et qu'elles n'exigeaient qu'une force de caractère et une habileté relatives.

Les métiers d'art et certaines carrières professionnelles, telles que commandant de navire ou autres de même nature, qui n'exigeaient que du talent ou de l'adresse, marchaient de pair avec les commerçants dont nous venons de parler et les employés.

Tous les autres corps de métier qui ne réclamaient aucune qualité particulière clôturaient cette hiérarchie.

Et ces différentes classes existaient à Brême depuis la chute des vieilles générations patriciennes, c'est-à-dire depuis trois ou quatre cents ans.

Nous les voyons déjà au commencement du XVI<sup>ème</sup> siècle en 1546, et se continuant jusqu'au milieu du XVIII<sup>ème</sup> siècle.

Comme on le voit, l'origine n'avait pas grand'chose à faire dans cette division des classes. Cependant celui qui, par son talent sa science, son industrie, ses entreprises ~~ou~~ <sup>ou</sup> son capital, voire même par son mariage, gagnait de l'influence, pouvait s'élever jusqu'à la première classe alors que ses parents conservaient toujours le rang précédemment à eux attribué. Ce cas se présentait pour un jeune homme qui recevait son titre de »docteur«; mais généralement celui-ci préférait rester avec sa famille.

Ces traditions de dignité étaient rigoureusement conservées dans les familles, selon qu'elles s'élevaient ou s'abaissaient, soit que leur étoile brillait, soit qu'elle pâlisait.

Et comme nous l'avons déjà vu, le rang était l'objet de discussions passionnées, chaque jour, à chaque heure, des collisions éclataient, quelquefois même des pugilats; enfin c'étaient des spectacles tragi-comiques.

Et cela rappelle une histoire véridique et bien connue à Vienne, où elle prit place.

Comme on le sait, l'étiquette et le cérémonial ont toujours régné en maîtres, dans la capitale de l'Autriche. Or, au siècle dernier pour ne pas remonter trop loin, deux carrosses se rencontrèrent dans une rue étroite; les dames qui s'y trouvaient ne pouvant convenir à qui le cérémonial accordait le pas, restèrent là toutes deux, jusqu'au matin; elles étaient déterminées à mourir sur place plutôt que de céder, si l'empereur ne leur eût envoyé quelques gardes. Elles refusèrent d'abord de remuer, mais on trouva un expédient; on les mit en même temps dans des chaises et on les fit partir au même moment. Quand ces dames furent déplacées il y eut la même difficulté pour décider le pas entre les cochers, non moins tenaces pour leur rang que leurs maîtresses. Est-ce assez typique?

A Brême, aux mariages, aux enterrements, enfin dans toutes les cérémonies officielles, c'était la même chose. Et ces luttes se renouvelaient d'autant fréquemment, qu'à cette époque, les Brémois, au contraire de

maintenant, vivaient beaucoup plus en dehors de chez eux et on avait ainsi plus souvent l'occasion de montrer son importance.

D'ailleurs on s'occupait peu d'avoir un »*home*«confortable, le luxe du vêtement primait tout.

Le Sénat avait réglementé le genre de costume, l'emplacement de chaque classe, et dans chaque classe, de chaque rang, pour les cérémonies officielles, mais néanmoins il y avait des controverses et certains Brémois acquirent une renommée célèbre par les multiples, filandreux et interminables procès qu'ils entamèrent dans cette matière.



## II.

## Le protocole Brêmois.

Au commencement du XV<sup>ème</sup> siècle, les Conseillers n'étaient pas très ambitieux, ils se contentaient de signer les pièces officielles simplement de ces deux mots : »*Le Conseiller*« ; ils ignoraient alors les adjectifs, *Wohl... Hoch... Hochwohl*. Le titre de »*Honorable*« fut le premier qui leur a été donné. Mais le siècle suivant, il n'en était point de même et pour en donner une idée, voilà comment s'exprimait un *Rathsdiener* (Employé de la ville) en s'adressant aux Conseillers : *Ehrbare, Hochgelehrte, wohlweise und fürsichtig gebietende Herren*, autant de titres qu'on ne peut traduire exactement en français, mais qui tous, dérivent à peu près du même mot »*honorable*« et de ses comparatifs ou superlatifs.

Au XVII<sup>ème</sup> siècle, on réunit tous les adjectif employés en un seul, comme celui-ci *Hochwohlweise* (intraduisible). Les nobles

seuls portaient à cette époque le titre de *Wohlgeboren* (bien-né), mais Messieurs les Conseillers trouvant ce titre à leur goût, se l'approprièrent, ce que voyant, les nobles ajoutèrent la préfixe »*Hoch*« et en leur parlant, on disait »*Hochwohlgeboren*«.

Les Bourgeois en s'adressant au Conseil assemblé, débutaient ainsi »*Magnici, Wohl- und Hochedelgeborne, Hoch-Edle, Beste, Hochgelehrte, Grossachtbare, Hoch- und Wohlweise, insonders grossgünstige und Hoch zu ehrende Herren und Oberen*« (intraduisible). Tous ces titres étaient débités d'une seule haleine et le pauvre orateur ne pouvait plus parler; on le comprendra aisément.

Bref, la langue allemande ne suffisait plus à cette soif de titres; on emprunta des mots au latin, comme on vient de le voir (*Magnici*).

Plus tard, le Sénat prit l'adjectif »*Amplissimus*« ancienne qualité donnée seulement aux prêtres du collège Romain et il devint alors »*Senatus Amplissimus*«. Les lettres adressées au Sénat portaient seulement

les initiales *A. S.* et dans le langage ordinaire, ces messieurs voulaient bien se contenter d'être appelés, tout court: *Amplissimus*.

Il fallut songer maintenant aux Bourgmestres. Les Conseillers étaient qualifiés *Magnifici*, les Sénateurs *Amplissimus*, les Bourgmestres prirent un titre qui n'était donné qu'aux rois »*Magnificentia*.« On ne pouvait être plus...modeste. Tout était donc parfait...à Brême, mais voilà, c'est que les autres villes d'Allemagne refusaient de se conformer au protocole »fleuri« des personnalités de la Ville libre de Brême, et à l'instar des Docteurs entre eux, il y eut des chamailleries entre Brême et ses voisines, tant et si bien que le Sénat fut obligé de prendre une mesure radicale; il décréta que toutes les lettres qui ne mentionneraient pas exactement les titres de ses membres et des Conseillers seraient impitoyablement refusées, quelle qu'en soit l'origine! Cependant avec le temps toute ses choses se modifièrent et on revint à de justes limites.

Et comme conclusion, cette anecdote:

A la nouvelle de la mort du Duc de Berry, en 1820, le Sénat de Brême avait exprimé par lettre ses condoléances au »*Roi de France*«. L'ambassadeur français fit alors connaître au Sénat de Brême, qu'à l'avenir la suscription des lettres adressées à son souverain devait être ainsi libellée »*A Sa Majesté Très-Chrétienne, le Roi de France et de Navarre*«. Le Sénat, dans la lettre d'excuses qu'il écrivit en réponse à celle de l'ambassadeur dit: »qu'il avait complètement oublié, cette »*petite*« terre de Navarre »si près de la »*grande*« France!!«



### III.

#### Les chevaux, voitures et yacht des Conseillers.

---

Les rues de Brême étaient si sales autrefois, que tout le monde avait un cheval, mais personne, à part les Conseillers, n'y était obligé. Ces édiles devaient avoir, chacun son propre cheval, d'une valeur d'au moins 5 *M.* (six francs environ) et ce cheval devait être constamment tenu prêt à la disposition du Conseil, n'importe où il siégeait, c'est-à-dire que cet animal, moralement parlant, ne pouvait servir à d'autre fonction que celle *»officielle»* de promener son cavalier dans les cérémonies officielles, en corps ou en députation. S'il tombait malade, son maître recevait, en tout et pour tout, la somme de 5 *M.*, représentant la valeur minima fixée pour un cheval de Conseiller. Il lui était alloué, en outre, pour la nourriture de sa monture, un demi-foudre d'avoine (Demi-tonneau d'une grande capacité). Bref, il y avait tant

de chevaux à Brême, qu'une certaine classe de la société, s'était tout simplement, transformée en une coterie de »brigands«.

Ainsi, dans une nuit d'été de l'an de grâce 1402, on vola à M. Johann Hemelinge 17 chevaux et 9 poulains; à M. Dideric 13 chevaux; à M. Arendt Boller 17 chevaux; à M. Hinrik Dukkels 7 chevaux...; ces fameux voleurs étaient tous nobles et leur seul but était d'acquérir une »renommée« dans cet »art.« L'un d'eux qui fut pris sur le fait et condamné, possédait dans son écurie le respectable chiffre de 62 chevaux!

Au XVI<sup>ème</sup> siècle, les Conseillers songèrent qu'il serait plus digne d'eux d'avoir une voiture de gala pour les cérémonies officielles, et c'est alors que la première voiture fit apparition à Brême; elle fut appelée *Spiegel-fenster* et les »carrossiers« ou plutôt les fabricants de roues, étaient obligés de fournir solidairement et gratuitement, quatre paires de roues par an. Plus tard, au XVIII<sup>ème</sup> siècle, on en fit une autre pour les *vornehmen Todten* (les morts de qualité) on la nommait *Himmelswagen* (Voiture du

Ciel) et enfin au XIX<sup>ème</sup> siècle, ces messieurs du Sénat et du Conseil eurent leur »yacht«, et ma foi, parfaitement conditionné comme on va le voir.

Ce »*Herrenyacht*« comprenait six matelots, des ouvriers de différents corps de métier; ébénistes, charpentiers et serruriers, pour veiller à son entretien. Il était en acajou, et en avant, sur ses flancs, pointaient des »petit bijou« de canons, dont chaque coup tiré brûlait 60 grammes de poudre environ.

Ce bateau fut réparé en 1801 pour la dernière fois, et sa remise en état coûta la jolie somme de 5357 thalers (soit 16 011 fcs.). On peut juger par ce chiffre de la valeur de ce yacht.

Bref, la fameuse voiture de gala *Spiegel-fenster*, celle pour les enterrements »*Himmels-wagen*« et enfin le petit »*croiseur*« du Sénat occasionnaient souvent des discussions entre les Bourgeois et les Conseillers, à cause des frais considérables que nécessitaient leur entretien. Mais les épîtres amères que Messieurs les Bourgeois envoyaient à leurs représentants

au sujet des dépenses occasionnées par ce luxe qui, d'après eux, était absolument inutile, restaient sans effet; les premiers avaient toujours raison et leur seul argument était que les représentants officiels d'une ville de l'importance de Brême étaient dans l'obligation de faire honneur à leurs mandants; et les bons Bourgeois restèrent *a quia*...  
*Quidquid delirant reges, plectuntur achivi.*



IV.  
Despotisme.

---

Que diraient les jeunes *lehrlings* (apprentis) de nos jours, s'ils étaient asservis aux travaux pénibles et humiliants de leurs ancêtres? A l'époque, ces jeunes gens n'étaient pour leurs chefs, autre chose que de simples domestiques; le commis lui-même, n'échappait pas au despotisme du »*vornehmen Kaufmann*« qui était appelé par ses subordonnés »*der Alte*« (le vieux); et dans cette brève appellation, il n'y faut voir aucune ironie, car ils considéraient leur »*Vieux*«, comme des soldats leur capitaine.

En parlant à ses sous-ordres, selon leur situation vis-à-vis de lui, le »*Vieux*« interpellait le *lehrling* du rang le plus inférieur, ou autrement dit le *Bursche*, seulement par son prénom, puis quand celui-ci était passé *lehrling en pied*, par son nom de famille; si toutefois, ce dernier était d'une assez bonne éducation, il daignait ajouter à son nom

celui de *Musje* (Monsieur). Et en fait, il n'y avait que les paysans arriérés qui, en parlant à la catégorie de jeunes gens que nous venons de citer, disaient *Musjö*, ou *Musche* selon le langage des paysans Brêmois.

N'était-ce pas là du despotisme, de la part du » *Vieux* « que d'obliger ses *lehrling* à balayer le bureau, à aller chercher le » torf « (matière combustible) et le charbon, à lui broser ses vêtements et enfin, chose incroyable, d'exiger qu'ils aillent l'attendre à sa sortie de soirée avec un falot, car la ville n'était guère éclairée à cette époque, pour l'accompagner chez lui !

Mais tout a une fin ici-bas. Au commencement du XIV<sup>ème</sup> siècle, ces jeunes gens commencèrent à protester et s'y prirent fort adroitement ; chaque fois qu'ils allaient chercher leur » *Vieux* «, en le reconduisant, ils trouvaient le moyen de trébucher sur une pierre qui se trouvait là, *comme par hasard*, et brisaient leur falot, au désespoir du » *Vieux* « auquel il fallait rentrer à tâtons chez lui. Ce truc leur réussit à merveille et bientôt ils furent dispensés de cette peu agréable

corvée. Puis, progressivement, on les exempta des autres travaux manuels auxquels ils étaient assujettis.

Pour être proclamé *Négociant*, les commis devaient obtenir un diplôme »*Lehrbrief*« qui était l'orgueil de toute leur vie; on le faisait encadrer et certains en poussèrent la vénération, jusqu'à demander à ce qu'il soit placé dans leur cercueil à leur mort.

\* \* \*

Dans la famille, on rencontrait le despotisme paternel; les parents ne voyaient leurs enfants qu'à l'heure des repas et les jeunes filles étaient presque cloîtrées tenues. Leur instruction se limitait à savoir lire, écrire, connaître un peu le travail à la main, et à fond le catéchisme. Les livres en général, et les journaux leur étaient interdits; elles ne sortaient jamais. Certaines familles qui voulaient surtout se distinguer des autres, envoyaient leurs filles dans des maisons bien réputées à Hanovre, Hambourg ou Celle.

Le plus heureux événement de leur vie, pour ces recluses, était leur mariage qui les affranchissait de ce joug, sous lequel, pauvres fleurs à peine écloses, déjà elles se fanaient !

Mais comment se mariaient-elles ! Le cœur n'avait rien à faire, c'étaient les parents oncles, tantes ou amis, qui machinaient ces unions et au besoin, on se passait de l'assentiment des intéressées elles-mêmes.

Ainsi, un oncle a remarqué à l'Eglise une famille où il y a trois jeunes filles, dont une, selon lui, ferait l'affaire de son neveu ; il en parle aux parents et ceux-ci, le dimanche suivant, à leur tour, vont à l'église où ils voient les trois jeunes filles assises à côté l'une de l'autre. Ils les examinent attentivement et pensent qu'en effet, elles peuvent convenir à leurs fils, sauf cependant la plus grande « au teint jaune », qui ne leur plaît pas. Ils retournent à la maison, informent le fils « ébahi » des projets, à son insu, ainsi formés, et l'invitent à faire choix de l'une des trois, excepté naturellement « la grande au teint jaune ». Le prochain dimanche, le fils déambule vers l'église, fait

son choix et cherche alors le moyen de se faire présenter aux parents de l'élue, que les parents généralement acceptent. Quand à la jeune fille elle-même, on lui demande son avis pour forme, et systématiquement, on lui impose cet homme qu'elle n'a jamais vu, ni connu, et qui peut-être, lui est antipathique; mais comme ce mariage est en quelque sorte sa liberté, elle accomplit philosophiquement ce sacrifice.

Et comme le *Vieux* à son bureau, comme le père de famille chez lui, le bourgmestre régnait en maître sur les habitants; tout partout où celui-ci faisait apparition, les têtes s'inclinaient profondément et les dames lui témoignaient également un grand respect.

Tout cela ne se modifia qu'avec la »bienfaisante« Révolution française qui rendit le »*Vieux*« plus humain, le père de famille moins autocrate et le bourgmestre moins puissant.



## V.

Du Costume.

---

Il serait difficile de décrire exactement les divers costumes des Bourgeois, Conseillers et Sénateurs à l'époque; il nous suffira seulement d'indiquer *grosso modo* ceux officiels et différents, selon les rangs, professions ou sexe.

Une longue perruque, un manteau noir sur les épaules et un superbe collet très plissé autour du cou; aux pieds, des souliers à boucles et une épée au côté, tels étaient les ornements des Conseillers et Sénateurs au XVIII<sup>ème</sup> siècle; ils portaient ce costume depuis 1648, c'est-à-dire après la guerre de Trente ans. Auparavant, ils s'affublaient d'un court manteau espagnol avec bottes à revers et se coiffaient d'un chapeau en velours, le tout copié selon la mode espagnole du temps de Charles V.

Indépendamment des Sénateurs et des Conseillers, les gens de qualité, tels que les

savants, docteurs et professeurs, portaient avec quelques modifications le même costume.

On en faisait parade non-seulement dans les cérémonies officielles, mais encore en toutes circonstances, même en famille, et surtout dans la rue, pour éblouir les gens. En un mot, on ne l'ôtait jamais; en outre ce vêtement était très solide; il pouvait résister facilement aux années et aux intempéries.

Cependant vers le milieu du XVIII<sup>ème</sup> siècle, il y eut un peu de relâchement; comme ces messieurs trouvaient ce costume gênant, lorsqu'il était conservé longtemps sur le dos, ils se faisaient apporter après le dîner, une sorte de robe de chambre afin d'être plus *gemüthlich*.

Bref, le professeur croyait indigne de lui, d'enseigner sans ses brillants attributs et un médecin n'eut pu tâter convenablement le pouls de ses malades, s'il n'avait eu sa perruque et son manteau.

Quant aux autres classes de la société, elles se contentaient d'une grande robe noire que les gens portaient sur leurs vêtements

ordinaires ; les femmes avaient de longs voiles et des robes également noires. Ce costume a fait dire à un anglais dans un livre intitulé »*The German Spy*« que lors de son passage à Brême, il pensa qu'une grande mortalité devait régner parmi les habitants, car tout le monde semblait triste et portait le deuil.

Les teinturiers Brêmois avaient fini par acquérir une si grande habileté dans l'art de teindre les étoffes en noir, que leur renommée s'étendit jusqu'en Angleterre et dans les Pays-Bas, d'où on leur envoya quantités de drap à teindre, en cette couleur.

Au milieu du XVIII<sup>ème</sup> siècle, les femmes s'enveloppaient la tête, les épaules et une partie du corps, d'une étoffe noire qui les faisaient ressembler à des nonnes. C'était la mode ; les dames de qualité remplaçaient cette étoffe par de la soie bordée de dentelles ; et toutes, au milieu du corps, avaient une sorte de bourrelet, masqué par la jupe rejetée par-dessus. En parlant d'elles, un peu galant homme a dit que les Brêmoises »*paraissaient toutes vieilles, laides, ridicules*

*et peu affables dans cet extravagant accoutrement.*»

Cependant la première apparition d'une armée française à Brême apporta quelques modifications dans la toilette. Déjà les Sénateurs et Conseillers n'osaient plus porter publiquement leur uniforme, par crainte d'hostilité du peuple rendu furieux par l'arrivée des troupes françaises dans la ville, et qui accusait les Sénateurs et Conseillers d'avoir »trahi« Brême. Plus tard, à la suite d'une somptueuse fête donnée par le Cardinal de Richelieu à Brême, on ne vit plus les gens qu'avec des *chapeaux bas* et des *escarpins*; les marchands allaient à la Bourse ainsi habillés, et la contagion gagna également les domestiques.

A ce moment, les femmes portaient sur le sommet de la tête les cheveux en »toupet« et les enfants étaient aussi toupés et frisés dès le samedi soir pour le dimanche. Ceux des classes pauvres portaient une coiffure artificielle, ceux des classes supérieures laissaient croître naturellement leur chevelure qu'ils frisaient ensuite.

Enfin de modification en modification, les ornements de tous genres et les insignes de tous grades furent complètement abandonnés en 1808; le clergé seul continua à porter la perruque qui disparut à son tour en 1817.



VI.  
De la nourriture.

---

Au XVIII<sup>ème</sup>, comme au XIV<sup>ème</sup>, aussi bien que sous Charlemagne et malgré les efforts de cet empereur, la nourriture n'avait pas variée, et je ne suis pas éloigné de croire qu'au XX<sup>ème</sup> siècle, c'est-à-dire de nos jours, il n'y a pas une grande différence avec ce temps, car si elle ne pêche pas par la quantité, elle pêche du moins par la qualité.

A cette époque, les légumes et les fruits n'abondaient pas, les pommes de terre étaient presque inconnues à Brême; les asperges étaient une rareté de Hambourg, et les choux-fleurs étaient considérés comme un cadeau de l'Angleterre.

On mangeait des choux verts, des carottes, des navets qu'on accommodait de la même manière pour tous les plats; ainsi on mangeait le poisson avec des carottes! Cependant quelle que soit la critique que l'on puisse faire à ce sujet, je trouve encore

plus logique de manger du poisson avec des carottes que d'accoupler des confitures de pommes ou d'autre nature, avec du rôti comme cela se voit en Allemagne et en Angleterre. C'est être peu gourmet que de manger un mets *salé* avec un mets *sucré*; il faut venir en Allemagne pour avaler de ces soupes au *vin*, pour mastiquer des biftecks *durch gebraten*, des poulets à la peau coriace arrosés par des sauces à peine dignes de notre premier gargotier venu, et enfin les multiples manières d'accommoder les pommes de terre (on en pourrait compter presque cent chez nous) sont entièrement inconnues en *Deutschland*, sauf toutefois dans des hôtels très renommés et dont généralement les chefs de cuisine sont français. D'après cela, il paraît inutile d'ajouter que pour les jours de gala, on fait venir les plats fins des hôtels en question. Néanmoins si vous faites observer cet état de choses à un Allemand, il n'en veut pas convenir et prétend que sa nourriture est très saine tandis que la nôtre est *falsifiée*; seulement voyez ce même Allemand à un dîner de gala où, sans qu'il s'en doute, le service est fait à la

française, vous constaterez combien il savoure délicieusement notre cuisine *falsifiée* et goûte en faisant claquer la langue contre le palais notre Champagne français (Moët et Chandon ou Pommery) qui lui permettra de se réveiller le lendemain sans maux de tête, à la différence de son »*homonyme*« allemand. La vérité est qu'il faut avoir un estomac spécial pour digérer la cuisine allemande en général. Et je vous le dis sans ambages, Messieurs les Allemands, vous avez besoin de perfectionner votre art culinaire« et puisque vous envoyez vos filles en Suisse pour apprendre ou pour se perfectionner dans la langue française, envoyez donc un peu vos cuisinières faire un stage dans un club français à Paris, et lorsqu'elle reviendra, elle saura au moins faire cuire un bifteck ou deux œufs sur le plat convenablement. Je ne parle point des entremets et encore bien moins des glaces!!

Et pour continuer cette digression dois-je dire deux mots des surprises qui attendent l'étranger dans beaucoup de pensions de famille, même haut cotées; il ne s'agit point des hôtels. Dans beaucoup de ces

pensions on est *furchtbar* (extraordinairement) étonné si vous demandez à coucher à la française c'est-à-dire à avoir *deux* draps dans votre lit; on ne songe pas non plus que le Français et la Française, suivant un vieux dicton, se »baignent« presque toute la journée et si vous demandez à la domestique un supplément d'eau, celle-ci comme ses maîtres est *furchtbar* étonnée et ne comprend pas ce que vous pouvez bien faire avec toute cette eau, et bientôt elle s'écrierait :

*Stupete, gentes.*

\* \* \*

Mais je m'arrête dans cette digression pour revenir à notre bon vieux temps. A l'époque précitée, la pomme de terre qu'on recevait seulement en petite quantité de Hollande, était considérée comme un »poison« ; par raison d'abstinence on ne buvait qu'une seule sorte de boisson, la bière; le vin quoique connu depuis longtemps, était l'exception; le café et le thé n'étaient consommés qu'en petite quantité.

Les domestiques mangeaient avec leurs maîtres malgré l'opposition des maîtresses

de maison; mais pour se donner raison, le maître tenait ce langage peut-être trop optimiste quoique très humain : *Celui qui travaille pour moi, doit manger et prier avec moi et celui qui mange de mon plat et boit de mon gobelet ne me volera pas!*

Comme maintenant, les Brêmois à l'époque faisaient largement honneur à leurs convives; ainsi à l'occasion d'un diner qui comprenait dix-sept personnes, il fut servi: *Premier plat*: deux pâtés énormes avec des jambons fumés. *Deuxième plat*: Dix coqs d'Inde rôtis, cinq poulets, sept perdreaux, deux oies et un lièvre. *Troisième plat*: deux plats de corassins et de nombreux poissons (point de pommes de terre). *Quatrième plat*; comme »pièce de résistance« (!) un énorme rôti de veau et un coq très engraisé, et enfin, deux douzaines d'écrevisses, du beurre, du fromage, des raisins, des amandes et des noix; les Vins du Rhin, de Champagne et la bière se comptaient par douzaines de bouteilles.

Autre anecdote :

Un pasteur de l'Allemagne du Sud appelé à de nouvelles fonctions à Brême fut

officiellement convié à un dîner offert en son honneur, par la municipalité.

Notre homme pensait assez justement que ce dîner ne durerait pas plus de deux heures, comme de telles circonstances le comportent, Mais..... Ici, je lui laisse la parole :

»Après m'être assis, dit-il on commença  
»les prières et les toasts; le tout dura cinq  
»heures et on n'avait encore servi qu'une  
»partie des plats. Déjà à la deuxième heure,  
»je ne pouvais plus avaler, j'étais complètement  
»rassasié, le troisième plat tardait à paraître,  
»et ce dîner menaçait ainsi de s'allonger, je  
»devins alors très nerveux, tandis que tous  
»les convives et même mon collègue, le  
»pasteur X., et mon voisin le Sénateur B.,  
»digéraient très tranquillement; en constatant  
»cela je bouillis d'exaspération et l'envie  
»me prit de leur arracher les cheveux à  
»tous. A la quatrième heure seulement on  
»apportait le fameux »*plat de résistance*« (!)  
»le rôti; La sueur me perla au front, tant je  
»souffrais et ma seule pensée était celle-ci;  
»*O du allmächtiger Gott, wann will denn*

»*dies endlich aufhören?*« (Ö Dieu Tout-  
»Puissant quand cela finira-t-il?) et ma rage  
»était d'autant plus grande que tous les  
»convives paraissaient être très »*gemüthlich*«  
»(à leur aise).

»De temps en temps les yeux se  
»tournaient vers moi et on me disait que  
»*durch*« mon voyage je devais être *très*  
»*très* affamé et que j'avais »*très peu*« mangé,  
»et une autre personne crut bon d'ajouter :  
»*Nun haben wir Sie eingeholt, nun sollen*  
»*Sie auch in Bremen leben und sterben*«  
»(Maintenant que nous avons été vous  
»chercher vous devez vivre ici et aussi y  
»mourir). Et j'entendis tout cela avec »calme«.  
»Ma torture croissait de minute en minute  
»et ce fut pour moi »*ein entsetzlicher Ge-*  
»*danke, dass ich nun in diesem Bremen*  
»*leben und sterben sollte* (une épouvantable  
»pensée que je dusse vivre et mourir à  
»Brême).

A ce moment, il était huit heures,  
»*Man stand doch endlich, ja wohl endlich!!*  
»(c'était donc fini, bien fini!) je sortis pour  
»prendre un peu l'air. Puis je revins; à dix

»heures, on avait à peine bu le café. Et  
»encore on remplissait les verres de vieux  
»Rhin; il fallut alors trinquer avec tous les  
»convives qui s'étaient formés en deux lon-  
»gues lignes se faisant face.

»Après avoir bu à la »*Floreat respublica!*  
»*Floreat commercium!* on but à ma santé,  
»puis *Auf des Herrn Senators B., Gesund-*  
»*heit! Auf das Wohl seiner Frau Gemahlin!*  
»*Auf das Wohl seines ganzen Hauses!*« Enfin  
»quand tout cela fut terminé, le Sénateur B.,  
»mon collègue et quelques autres personnes  
»m'accompagnèrent jusqu'à la porte de ma  
»maison et en rentrant, au lieu de m'affaler  
»dans un fauteuil, je tombai au milieu de  
»caisses de toutes formes et de toutes  
»dimensions; c'étaient des »cadeaux« de mes  
»ouailles!«

Cependant avec Napoléon, ces dîners de Gargantua furent ramenés à de justes proportions et on resta un peu moins longtemps à table.



## SIXIÈME PARTIE.

~~~~~  
SUR LE VIF.
—————

I.

Le Brêmois en voyage.
—————

Aime son confortable, s'installe comme bon lui semble s'étend même quelque peu; fume cinq ou six cigares dans une heure, peut-être plus, et dort d'un œil. Maudit avec l'autre, l'intrus qui se dispose à monter dans son compartiment. Très réservé, reste indifférent à toute question étrangère à ses affaires; mais dès que celles-là sont mises sur le tapis, il ouvre les deux yeux et surtout les deux oreilles. Lit le *Weser-Zeitung*; si, par hasard, il a en sa possession, le *Bremer Nachrichten*, il le met sur ses genoux pour les préserver des courants d'air, l'efficacité du papier, à ce point de vue, étant reconnue depuis longtemps. De temps en temps, il abandonne le journal, enlève son binocle, ou

si ce sont des lunettes, les relève sur le front, semble réfléchir, reprend le journal... Le train s'arrête... *Oldenbourg!!*... les portières s'ouvrent, d'autres se referment et au moment où il croit pouvoir continuer en repos, la lecture de la cote, voici un gros bon bourgeois qui fait une brusque irruption dans son compartiment. Tous les deux se regardent, se toisent, mais ce n'est qu'un éclair (il faut savoir que le Brêmois n'a pas une sympathie extrême pour l'habitant d'Oldenbourg. *There is no love lost between them*, comme on dit en Anglais). Ensuite, le Brêmois met sa calotte, se blottit dans son coin, le couvre-chef rabattu sur les yeux et bientôt Morphée le berce dans ses bras et lui fait goûter un repos bien mérité.

* * *

La Brêmoise, en voyage, a les mêmes goûts que son mari et les mêmes idées, sauf cependant qu'elle abandonne le *Weser Zeitung* avec sa cote et sa politique, à son époux. N'a pas de préférence pour les compartiments de dames seules et sa fille encore moins;

cela se comprend ! Avant de prendre place dans son compartiment, elle sait déjà quels sont ses futurs compagnons de route, son œil de lynx les a tous passés en revue. Le coup de sifflet retentit, elle ne se hâte pas pour cela, malgré les appels désespérés de son mari. Enfin la voici définitivement installée dans son coin. Ses voisins ou voisines sont à nouveau examinés, jette en même temps, à la volée, un regard sur sa fille pour voir si celle-ci n'a pas son chapeau dérangé ou si sa robe ne plisse pas trop, puis à son tour, elle s'inspecte, demande à sa fille si son chapeau est bien droit, baisse les yeux, les relève. Contemple la nature qui défile sous ses yeux, puis bientôt fatiguée elle se pelotonne. Ne parle pas, lit très peu, pense que ce voyage de convenance est désagréable et se prend à regretter son *gemütlich home* d'Osterdeich.

La jeune fille, elle, bouge à peine, se tient droite et s'il n'y a pas de messieurs dont l'apparence lui convienne, regarde tout le temps par la portière et à la dérobée sa mère. Lit un livre si le voyage est long,

ou quelques »*magazine*« allemande, s'il est court. Si un monsieur *smart* se trouve dans le compartiment, de temps en temps, elle laissera couler avec infiniment de douceur un regard dans sa direction, mais celui-ci n'en pourra jamais surprendre un seul. Si son impression est défavorable, elle la communiquera immédiatement à sa mère, et au contraire elle la gardera pour elle si elle est bonne et alors songeuse, elle accordera une pensée à celui de ses cavaliers qui lui a le mieux plu au dernier bal. Quant à la mère, ses goûts seront en raison direct du désir qu'elle a, ou non, de marier sa fille, ce qui est d'ailleurs le cas général, l'égoïsme des mères à ce point de vue étant notoire.

Et le train roule toujours!...



II.
PROMENADE A CHEVAL.

~~~~~  
**Première sortie-Première révolte.**  
—————

On est à la fin de juin, les primevères sont écloses, le vent tiède souffle à travers le feuillage des arbres et le parc comme une femme, semble faire sa toilette pour les fêtes d'été, l'ardeur des preniers rayons du soleil est tempérée par cette gaze subtile des derniers jours du printemps.

*Dans l'allée réservée aux cavaliers, de-ci, de-là, galopent quelques isolés.*

*Un groupe apparaît; à gauche le père, au milieu la fille, et à droite le frère qui surveille la première sortie de sa sœur.*

*La jeune fille a la figure un peu baissée, la main haute et le bras droit déployé, elle s'abandonne à la cadence du mouvement qui la berce sur la selle.*

*Le père: Tu parais fatiguée Agnès?*

*Pas du tout, je suis très bien....*

Vraiment, cela ne semble pas, tu as l'air embarrassée... tu tires trop sur la tête de ton cheval, tu lui abîmes la bouche...

*La jeune fille rend un peu la main à son cheval qui allonge le cou et semble vouloir chercher des truffes dans le sable.*

*Le frère: Es-tu à ton aise, chérie?*

*La jeune fille, avec un air agacé par toutes ses questions: Oui!...*

*Le frère: Mais rassemble donc les rênes...tu les tiens trop longues...il va tomber ton cheval...il faut toujours avoir son cheval en main, car à un moment inattendu il peut buter...*

*La jeune fille de plus en plus énervée tire brusquement sur la tête du cheval qui lève le nez en l'air, à ce moment passe une amazone que son mari peut à peine suivre et qui les dépasse au galop.*

*(à part): Qu'elle est heureuse celle-là!!*

III.  
AU TENNIS.

~~~~~  
Comment elles jouent... Profils.

Sur un terrain, pas toujours très uni, se trouvent deux groupes de six jeunes gens et jeunes filles se livrant aux délices de ce sport; les balles décrivent des trajectoires dont le point d'impact se rencontre parfois dans le camp opposé ou sur la tête d'un joueur de ce camp, et de temps en temps partent des envolées de rires. A une table un peu en retrait du jeu, sont assis quelques jeunes imberbes; pour l'instant, ils devisent. La rougeur qui envahit par moments la figure de leurs compagnes de jeu et les réflexions que celles-ci échangent à voix basse entre elles, démontrent péremptoirement que c'est moins le jeu qui les préoccupe que les doux propos de ses quasi-adolescents.

Parmi celles qui jouent :

UNE DÉBUTANTE.

Fait faute sur faute, envoie la balle dans le groupe de ceux qui sont assis et sa raquette dans le nez de sa voisine; bouscule ses partenaires en se précipitant pour ramasser les balles qui ne lui sont pas destinées. Regarde avec envie ses amis qui jouent bien, mais n'ose pas lever les yeux sur le sexe masculin, ou du moins à la dérobee. *Partenaire peu agréable, mais si amusante!!...*

UNE POSEUSE.

Porte un costume très voyant et son œil exprime tantôt l'orgueil, tantôt le dédain; glisse à droite et à gauche des regards en coulisse pour s'assurer qu'elle est admirée; ne daigne pas ramasser les balles; donne des conseils à la débutante, quelquefois même l'interpelle avec humeur, se moque carrément du gros en face d'elle qui en jouant, ouvre la bouche démesurément comme s'il voulait avaler la balle qu'elle vient de lui lancer d'une main sûre et légère. *Partenaire plutôt désagréable.*

UNE PASSIONNÉE.

Point de recherche dans le costume; semble en caoutchouc, plie, bondit, comme un ressort se ramasse, se détend. Infatigable, joue pendant quatre heures aussi bien à l'ombre qu'au soleil; emportée par son jeu elle perd sa grâce et cela lui est indifférent, ce qu'elle redoute le plus ce sont les courbatures qu'elle ne connaît encore pas.
Partenaire très agréable.

PAR HABITUDE OU DÍSTRACION.

Regarde, s'amuse et même se moque; n'étant pas absolument absorbée par ce sport elle examine les autres au microscope. Son jeu est lent, quelquefois rapide et incertain, mais l'habileté s'y manifeste. Ne ramasse pas toujours les balles, mais encore plus souvent que les autres; s'asseye, interrompt par esprit de taquinerie ceux qui flirtent au lieu de jouer. Ne fait pas perdre une partie, mais ne la fait pas gagner non plus.
Partenaire agréable.



IV.
AU PARC.

~~~~~  
Comment les jeunes enfants Brêmois  
débutent dans la langue française.

—————  
Dialogue entre deux gouvernantes suisses.

—————  
Superbe après-midi d'été, les feuilles semblent à peine remuer, les arbres et arbustes qui entourent la place du jeu (*spielplatz*) sont gris fauve ou dorés selon la diversité des feuillages; des petites filles et petits garçons jouent ensemble sous l'œil attentif de quelques mères et moins attentif des gouvernantes amies qui se rencontrent souvent là. Entre autres fonctions, ces braves filles sont chargées d'enseigner pratiquement, la bonne prononciation aux enfants de leurs maîtresses.

*L'une*; Grande, forte, taillée à coups de serpe, paraît 25 ans.

*L'autre*; Sans âge précis, figure rusée, nez en l'air a des plaques de poudre de riz et de rouge sur les joues.

— J'ai si »*tellement*« chaud aujourd'hui que j'sens pas encore la fraîcheur. . . .

— C'est que vous avez »*donc*« couru?

— Non, seulement, j'ai vite descendu les »*escayers*« (escaliers) et »*donc*« chaque fois, je sue, et ça dure des heures.

— »*Vot'*« (Votre) dame est partie?

— Oui, et moi, j'reste »*donc*« seule avec les enfants *gnia* (il n'y a) pas de plaisir d'être seule avec les enfants.

— Oh! déjà six heures, il est »*donc*« temps de nous en retourner. . . .

*Elles appellent les enfants et partent.*

Voilà des enfants bien éduqués. Compliments!!



V.  
AU SALON.

---

Elles Disent...Elles Pensent.

---

UNE AMIE À LA MAÎTRESSE DE CÉANS;

*Elle dit:* Votre soirée est superbe, je vous félicite, franchement vous vous êtes montrée artiste dans l'aménagement de votre maison pour ce bal...

*Elle pense:* Si réellement elle est convaincue de ce que je lui dis (*appelant sa mère*) Regarde donc maman, on est tellement serré qu'on danse sur les pieds des gens assis...

UNE MAMAN À UNE JEUNE FILLE QUI  
VIENT DE CHANTER;

*Elle dit:* Tous mes compliments mademoiselle X., vous avez une voix merveilleuse, et de toutes celles que j'ai entendues aujourd'hui, aucune ne peut être comparée à la vôtre...

*Elle pense*: Si ma fille chantait comme cela, je l'enverrais pousser ses roucoulandes à la cuisine...

DEUX AMIES À UNE DEMOISELLE  
QUI VIENT DE SE FAIRE ENTENDRE  
AU PIANO;

*Elles disent*: Ravissant, quelle harmonie, quel jeu! vos notes étaient bien détachées...

*Entre elles*: As-tu remarqué comme elle a joué à contre-temps, cette symphonie de Beethoven, quels accords criards!

DEUX DAMES QUI FONT TAPISSERIE  
DANS UN COIN DU SALON;

*A une jeune fille vraie boute-en-train qui, par une maladresse de son cavalier, se trouve subitement en face du groupe où se trouvent ces deux dames, et qui, en riant s'assied à la seule place laissée libre sur le sofa.*

*Elles disent*: (avec une colère déguisée)  
Vous valsez à ravir Mademoiselle et votre cavalier aussi...quelle légèreté, vous êtes infatigable...

*La jeune fille lève ingénument les yeux sur ses interlocutrices et dit: Oh! jamais je ne me sens aussi heureuse qu'après une valse!...*

*La jeune fille est de nouveau invitée, elle s'élançe dans le tourbillon...*

*Les deux dames entre elles: Elle n'a vraiment pas une tenue correcte, la connaissez-vous?*

*—.....?*

*— C'est la jeune X.,... elle n'a aucune grâce et se laisse serrer de trop près par son cavalier...regardez donc!...*

*Si ma fille était comme cela, elle ne mettrait jamais les pieds au bal; elle se compromet...*

#### UN SOUPIRANT.

*Il dit: Mon bonheur est incomplet sans vous... Ce n'est pas seulement de vos parents que je désire le consentement, mais ma dignité et l'affection que je ressens pour vous me font un devoir de n'accepter que votre décision Elvire, je vous en prie, dites*

que vous acceptez ce cœur loyal et sincère que je vous offre...

*Elle répond par phrases plutôt décousues :*

— Vous ne m'êtes pas indifférent, loin de là... mais c'est si sérieux... il faut que je réfléchisse...

*Elle aperçoit son amie, s'excuse auprès de son soupirant, et va au-devant de celle-ci qui venait la chercher pour un vis-à-vis dans un quadrille*

*Elle lui dit :* Restes-tu encore longtemps ici, car j'ai l'intention de partir; depuis le commencement de ce bal, X., ne fait que de me parler de ses projets matrimoniaux, le pauvre garçon, s'il savait comme cela me préoccupe peu!...

— Pourquoi ne lui dis-tu pas que tu n'as pas l'intention de te marier....?

— Mais ce sont mes parents qui désire ce mariage, comprends-tu, comme papa, il est aussi dans les tabacs... lui!

*Son amie hausse les épaules pendant que le violon attaque les premières mesures du quadrille.*

VI.

Ce qu'on trouve dans un journal Brêmois.

---

L'annonce règne également en souveraine dans les journaux de Brême, elle revêt toutes les formes et prend tous les aspects.

En voici quelques spécimens :

O. 669.

Un homme d'affaires, veuf 33 ans, protestant ayant quelque bien, désire se marier à une jeune fille de grandeur moyenne et d'apparence agréable, âgée de 20 à 28 ans. *Très pressé.* Veuve sans enfants peuvent aussi se présenter; faire offre avec photographie, celles anonymes resteront sans réponse.

H. L. 20.

Une jeune fille bien élevée, femme d'intérieur, d'agréable apparence et aimable, cherche à faire la connaissance d'un homme

remplissant également ses conditions et qui soit »*le soutien de sa vie*« ; les veufs peuvent se présenter. Envoyer photographie, poste restante à Oldenbourg. Discrétion d'honneur.

»REFORM« BERLIN 14.

Choix »*colossal*« pour bourgeois et messieurs distingués 600 riches parties à disposition. Envoyer seulement l'adresse.

G. 9622.

(Wilh., S. . . . Ann. Exp..)

Un jeune homme de »*hübsch*« apparence *dit-on*, cherche une jeune dame également »*hübsch*« pour entrer en correspondance. . .

---

Les dames qui seraient disposées à consacrer quelques heures libres de la journée à faire une conversation »*spirituelle*« ! sont priées d'écrire. . . . . Discrétion d'honneur.

H. 275, Hambourg.

Quelques dames seront *discrètement* acceptées et . . . . *soignées* chez M<sup>me</sup> V<sup>ve</sup> H. . . .

### RUPTURE de FIANÇAILLES.

La rupture de mes fiançailles avec X... a eu lieu »*non pas*« par sa volonté, mais »*entièrement*« par la »*mienne*«. Z.....

### MIMOSA (*poétique.*)

Etait en voyage, te prie pour une autre lettre!

X....

Je ne t'ai pas oubliée, mais tu devrais te presser de paraître, car pour moi, c'est impossible, pourquoi...? Tu le sais déjà...

J. A.

Deux jeunes gens cherchent à faire la connaissance de deux »*Françaises*« très »*vives*«...

### MARIAGE (*Brem. Nachr. 6 avril 1902.*)

Un jeune homme de trente ans *beau aimable, spirituel, noble* est demandé comme »*maître*« pour une jeune fille *mince* pour donner des leçons »*allemandes*«.

Off. sous A. 5... à l'Expédition.



VII.  
Cocasseries.

---

Ci-dessous, la liste de »quelques-uns« des objets trouvés et déposés au bureau de police.

DU 1 AU 8 MARS 1902.

Un perroquet, ... un tablier de ferme.  
*un nœud de cravate*.. un pigeon...

DU 15 AU 22 MARS.

Un faisan... deux poules,, un pigeon voyageur... *un petit cœur!!* (On ne dit pas quel genre de cœur!)

DU 5 AU 12 AVRIL.

Dix marcs!.. *une chemise*... une alliance... *dix pfennigs!!!*, un *lapin* (mort ou vivant?).. une poule,... un oiseau..

DU 12 AU 19 AVRIL.

Un noeud de cravate, *trois timbres!*,  
*un lapin!!*.

DU 19 AU 26 AVRIL.

Deux chapeaux... *cinq marks*!!

Jusqu'à mon arrivée à Brême, j'avais toujours pensé que le monopole de la *stricte honnêteté* appartenait à la Suisse, je doute fort cependant qu'elle puisse rivaliser avec les *noeuds de cravate*, les *timbres* et les *dix pfennigs*, voire même les *lapins* (morts ou vivants), de Brême, sans oublier le *petit cœur*!!



## SEPTIÈME PARTIE.

## Les Brêmois s'amuseut! . .

Dans la rue. — Au théâtre. — Dans les livres.

## I.

## Enthousiasme et Enthousiasme.

**Visite de l'Empereur. — Le »Freimarkt.«**

Bizarre en effet, ce sous-titre, et cependant c'est seulement dans ces deux circonstances dont l'une est solennelle que l'on peut juger de la divergence des manières enthousiastes des Brêmois; je ne mêle pas le sacré au profane, j'établis un parallèle; en un mot, je constate.

La visite de l'Empereur d'Allemagne à Brême et la fête du *Freimarkt* qui dure douze jours, sont pour les Brêmois deux fêtes quasi-officielles et, toutes deux, les transportent de joie, mais d'une joie qui s'exulte différemment.

Comme dans toutes les villes de son empire, l'arrivée de leur souverain est pour les habitants, une réjouissance publique, et ce jour solennel est parfois

*trop* solennel, car l'explosion des sentiments se manifeste presque religieusement. Que l'on ne s'imagine pas que je veuille entendre par le mot »enthousiasme« ce fanatisme qui conduit à l'égarement, que les Allemands semblent reprocher à nous autres Français, mais qui sans trop nous égarer cependant, donna à la France le passé glorieux dont elle est si fière. Non, mais on ne voit pas cet élan, on ne sent pas ce souffle qui anime les foules, on ne ressent pas cette vibrante commotion au moment où l'Empereur passe. Au lieu de cela on est frappé de ce calme et du quasi-recueillement qui président à l'arrivée du souverain et ne fut-ce les »hourras« que pousse le peuple à son approche, il semblerait que c'est une procession qui va passer plutôt qu'un hôte impérial qu'on va acclamer.

Les rues que doit suivre le cortège sont pavoisées; on voit, combien cocasse! aux fenêtres de certaines maisons et même à la façade extérieure du théâtre, des *tapis orientaux* qui, paraît-il, servent *d'ornement*, les étrangers qui ne le savent pas, pourraient s'imaginer qu'on a profité de cette circonstance

pour leur faire prendre l'air. En somme c'est d'un goût plutôt douteux. En revanche les salons de réceptions de la gare sont superbement décorés et les roses s'y étalent à profusion, aussi bien d'ailleurs qu'à l'entrée du *Rathskeller* magnifiquement ornée, et le motif de Bacchus que l'on plaça au-dessus de la porte d'entrée, lors de la dernière visite de l'Empereur, ne rehaussa nullement l'effet de la décoration intérieure.

Mais qu'on ne s'y trompe pas, cette foule silencieuse adore son souverain, et celui-ci qui connaît bien le cœur de ses sujets ne se méprend nullement sur les sentiments de profonde vénération dont il est l'objet de leur part.

\* \* \*

Et cet autre enthousiasme maintenant :  
*Ischa Freimaakt!!*

Jours de liesse, tout chante, tout rit; belle fête, ni grave, ni austère, comme on serait tenté de le croire pour une ville comme Brême, c'est une vraie fête, mais sans grandiose solennité. Par les veines de cette

Brême silencieuse, il passe alors des frissons successifs d'enthousiasme qui durent des jours. Les lèvres deviennent gouailleuses, les rires ne se figent plus, ils éclatent.

Cette ville est trop petite pour la circonstance; il n'y a plus d'âges, ni de castes; Brême ne fête pas une époque, Brême se fête elle-même, sous la monotonie d'un ciel toujours capricieux.

Au crépuscule, le *Domshof* apparaît comme une petite mer où les vagues houleuses sont formées par quelques milliers de têtes toujours en mouvement; on s'écrase et ce flot humain s'écoule entre une nuée de boutiques plus ou moins bien achalandées. Les trompettes sonores réveillent les échos assoupis de cette vieille cité, de ce petit coin de ville qui semble perdu en plein Brême.

Le soir, des guirlandes d'électricité des manèges s'embrasent subitement, irradiantes dans leur cercle; ce n'est pas un ruissellement de lumière et l'aspect n'a rien de féérique, ce sont plutôt des places noyées de lumières. De toutes parts les musiques se font entendre,

les cuivres éclatent, les voix retentissent et ces fanfares trop rapprochées l'une de l'autre font une cacophonie qui apporte un charme de plus à la fête.

On se parle, on fraternise comme de vieux amis, un remous de la foule vous sépare, puis on se retrouve et par bandes de joyeux compagnons, les Brémois se dispersent un peu partout. Brême échappe à ses lois morales, comme le jeune adolescent échappe à l'aile maternelle, et ses habitants ne se sentent plus l'âme désespérée d'Hamlet; les plus récalcitrants même, sont obligés de se mettre au diapason de cette gaieté.

Puis, l'après-midi, le matin, et le soir, et toujours, les fameuses orgues de barbarie vont leur train; ils assomment les oreilles habituées au Wagner, tandis qu'en attendant le crépuscule, les petites boutiques de toile restent silencieuses sous les pâles rayons d'un soleil rare, et point cascadeur à cette époque de l'année.

Malheureusement les confettis et les serpentins sont supprimés, c'est une joie de moins.

Là, comme à la ville, le monde sélect et ses imitateurs, les *backfisch*, et *muscadins* de tous poils, viennent étaler les unes, leur grâce, les autres leur naïveté et ces derniers leur »esprit«, aux heures où le commun ne paraît pas, dans les allées de la fête; il y a aussi là une certaine baraque renommée par sa pâtisserie Berlinoise et les dames n'hésitent pas à se graisser les doigts et les lèvres pour manger de ces *délicatesses*. Quant aux autres baraques ce ne sont point comme on pourrait se l'imaginer, des lieux d'amusement, non, ce sont encore et toujours des »*geschäft*«.

Maintenant celui qui de nuit, veut voir des »excentrités« se rendra à Siedenbourg; on y trouve à cette occasion une musique italienne; on sable le champagne, et parfois des jeunes gens distingués s'y »distinguent« par leur *manque* de distinction; puis au Rathskeller où le spectacle que l'on y trouve à une certaine heure est édifiant; j'aime mieux ne point parler du Café central où l'atmosphère est si empuanteée par les vapeurs de toute sorte, et notamment par les boissons, qu'à

une heure avancée de la nuit, l'air y est complètement irrespirable.

En résumé, il est indubitable que pendant cette période de fêtes, les Brêmois en partie, perdent la notion d'eux-mêmes; beaucoup se grisent, ils trouvent leur plaisir dans la boisson comme d'autres le rencontrent dans les *dumheit* de toutes sortes.

Néanmoins, je dois, à la vérité, dire que ce que j'ai vu, de mes propres yeux, est loin de ressembler au spectacle ridicule et vulgaire que les Brêmois eux-mêmes dépeignent ou plutôt »imaginent« lorsqu'ils parlent du »Freimarkt«. Le fait est, que par rapport à leurs habitudes austères, ces fêtes empreignent un caractère si différent, *durch* leurs paroles ou actes, que non-seulement, ils n'arrêtent pas, mais ne peuvent plus arrêter, ce débordement qu'ils poussent jusqu'au surnaturel.

En conclusion, ces réjouissances ne sont ni plus, ni moins comparables, qu'à une foire ordinaire de nos provinces, avec cette différence qu'à Brême, elles durent plusieurs jours.

Tel est le »Freimarkt«.



## II.

## Du théâtre de Brême.

Notre Littérature et notre Roman.

---

Au théâtre de Brême, point de contrôle officiel comme celui que nous avons dans nos théâtres; on n'y voit point les trois hommes en habit noir et en plastron irréprochable qui vous toisent sans vous regarder et d'un geste, vous envoient à droite ou à gauche, mais un simple guichet et qui est suffisant, car il y a beaucoup d'abonnés et d'autre part, on trouve deux ou trois agences dans la ville. L'entrée a lieu par le vestibule pour les premières places, et sur les côtés pour les autres, y compris le «*poulailler*»; il y a aussi des ouvreuses mais point des *placeuses*, on dépose tranquillement son parapluie et son paletot au vestiaire, trop souvent encombré par manque de place, et nous voici dans la salle.

Du rez-de-chaussée au cintre, les rangs forment une triple ceinture. Les loges d'en bas ne sont pas très commodes et quoique

spacieuses, elles manquent d'air, parce qu'elles sont reléguées derrière le parterre. Dans les fauteuils d'orchestre et dans ceux du premier rang, on est largement assis et comme les chapeaux féminins sont supprimés aux fauteuils d'orchestre, la scène se voit parfaitement de la rampe jusqu'aux frises. La salle est bien éclairée et l'effet scénique est merveilleux. Si l'on est aux premiers rangs, l'on n'est pas condamné à voir la figure plate des musiciens et la claque ne fait pas sentir sa triste présence.

Le public est encore plus paresseux d'applaudir que chez nous et les tirades ou mots à effet laissent les Brêmois très calmes. Il ne faudrait pas chercher non plus un parterre d'habits ou d'épaules nues en-diamantées, ou de ces exhibitions de toilettes que nous sommes habitués à voir à Paris. Non, les Brêmois ne vont pas au théâtre pour se montrer, mais pour écouter, ils veulent là, comme partout, le *gemütlich*. La décoration de la salle est de bon goût, mais sans profusion; les fauteuils d'orchestre se relèvent d'eux-mêmes quand le spec-

tateur se lève, de sorte que la circulation est toujours facile, cependant on pourrait critiquer de ne pas avoir laissé un intervalle au milieu, afin de permettre une sortie plus rapide et plus facile, car beaucoup de personnes qui voudraient »se dégourdir les jambes« aux entr'actes, ne le font pas, pour éviter de déranger tout un rang.

De toutes les représentations qui sont données au théâtre, il est inutile d'ajouter que c'est la musique de Wagner qui recueille le plus d'enthousiastes; quant aux autres pièces, elles doivent être soigneusement choisies; on sent que le naturalisme ne triomphera jamais à Brême pas plus d'ailleurs, que dans les romans; il y a de la respectabilité dans l'air, trop de respectabilité même, et les auteurs dramatiques ont fort à faire avec les Brémois. Les pièces qui touchent au demi-monde, au monde des faux ménages, aux fidélités temporaires, aux vertus à terme ou aux galanteries consolidées, tacitement, ne sont pas admises; on n'y montre pas non plus, des femmes entretenues qui s'étudient à vivre comme des nonnes et la vie de

Bohême peut à peine trouver place dans le répertoire Brêmois.

Et comme conséquence toute naturelle, les pièces françaises y sont le plus souvent l'objet de critiques, vu leur caractère en général. Ainsi la pièce interprétée par Réjane avec tant de succès à Paris, *«Zaza»* fut critiquée et l'actrice elle-même n'échappa pas à cette critique.

Il faut reconnaître que le rôle d'un critique étranger est difficile, lorsqu'il s'agit d'une pièce jouée en français, et à moins d'avoir une connaissance *«parfaite»* de notre langue, il devrait s'abstenir d'analyser cette pièce dans le fond, tellement, dans cette mission délicate, il peut se fourvoyer. Et ce fut le cas pour Réjane; on n'a pas vu que le grand talent de cette artiste se compose d'un million de petits artifices, tous plus ingénieux, plus ténus les uns que les autres, et que du mécanisme secret de son jeu on pourrait tirer une technique à l'usage de toutes les comédiennes; la femme qui pleure, celle qui rit, celle qui désire, celle qui menace, celle qui se moque, toutes sont incarnées par Réjane avec la même

habileté; sa voix est tantôt gaie, et tantôt elle a le chant cadencé qui scande avec tant d'art la phrase de Sarah Bernhardt. Telle est Réjane. Telles sont ses grandes qualités que les critiques étrangers ne voient point parce que leur connaissance incomplète de notre langue et de nos mœurs, ne leur permettent pas de faire une analyse à la fois logique et impartiale.

Ce fait se produisit l'année dernière, également à Berlin, où Réjane donna au »Lessing Theater« deux représentations; l'une »*La Robe rouge*« et l'autre »*La course au flambeau*«. La première fut très goûtée par le critique, mais en revanche ce critique n'avait absolument rien compris à la seconde, et d'après les gestes, il avait »imaginé« un drame d'une drôlerie impayable qui ne ressemblait en rien à celui d'Hervieu.

Je ne veux point parler d'un autre théâtre ou dans un autre genre, le public aussi bien que son Directeur sont tous deux trompés sur la valeur de tous ces artistes *in partibus* qui se disent avoir figuré sur nos premières salles de concert parisien

et qui n'y sont passés, la plupart, que pour épousseter les décors trop poussiéreux.

Et qu'on me permette cette digression, c'est la même chose pour tous nos articles; c'est seule la réclame et toujours la réclame qui les met en relief; ainsi on considère à Brême que notre meilleure marque pour la parfumerie est »Roger et Gallet« alors que notre premier parfumeur parisien est »Houbigant« et ainsi de suite pour mille autres choses, trop longues à énumérer ici.

Donc erreur, encore erreur et toujours erreur!!!

\* \* \*

C'est de la littérature maintenant dont il s'agit.

Aussi bien à Brême que dans toute l'Allemagne intellectuelle d'ailleurs, Augier, Maupassant, Zola, Brieux et Molière sont les auteurs préférés, tandis qu'Alexandre Dumas fils, Anatole France, Bourget, Maurice Barrès et Racine sont relégués au second plan. Il y a bien là, en effet, deux camps opposés; l'un d'une puissante clarté, d'un solide bon

sens et d'un vigoureux coloris et l'autre de nuances fines et de paradoxes étincelantes d'ironie, mais est-ce une raison pour méconnaître ces derniers . . . ?

Combien de fois aussi ai-je entendu dire que nos romans français étaient tous faits d'après le même cliché. La réponse est bien simple, si nos romans sont ainsi, c'est parce que la vie est toujours la même, parce que un roman ne serait pas un bon ouvrage, si l'intérêt des situations était changé dans un but moral, philosophique ou même poétique et alors puisqu'on admet le roman, cet intérêt doit exister dans sa vérité intégrale et non en partie; c'est, comme le disait Cicéron, de l'action dans l'orateur, la condition trois fois nécessaire.

Il faut, en un mot, que les romans soient fondés sur une circonstance de la vie commune, sur les mœurs, sur les relations sociales; les romans allemands trop philosophiques en général, les effleurent, mais ne s'y mêlent point; ils planent sur la terre, ne déchirent point les voiles du cœur, ne pénètrent pas jusqu'au tréfonds des sentiments;

c'est sans doute plus pur, ils font moins de mal sur les esprits »faibles«, mais réellement, ils sont trop »romans«. Qu'on ne nous en fasse donc aucun grief et à ceux qui prétendent qu'il n'est point nécessaire d'exhiber les défauts et les vices, on pourra répondre que c'est souvent en les montrant qu'on n'y succombe point, comme le montagnard qui, au sommet de la montagne, côtoie constamment le précipice sans y tomber, parce qu'il le sent à ses pieds. Le fait est que les esprits »forts«, c'est-à-dire intelligents, tireront toujours un enseignement de nos romans, parce qu'ils les comprendront comme ils doivent l'être; quand aux rêveurs d'idéal, ils n'ont qu'à lire »Paul et Virginie« ou encore »la Bible«.

Et si notre littérature n'est pas mieux comprise à l'étranger, je n'hésite pas à incriminer en partie, toutes ces institutions internationales qui évoluent un peu partout, et qui considèrent leur mission comme accomplie quand ils ont enseigné, bien ou mal, les éléments de notre langue sans jamais se donner la peine de redresser les erreurs

et supprimer les errements. Ceux qui enseignent avec ces titres pompeux de »*Parisien*« ou »*Parisienne diplômée*« quoiqu'ils soient »nés« à Carpentras ou à Pampelune, sont plus excusables que les sots qui s'y laissent prendre.

Mais lorsque c'est une Institution qui, à coups de réclame et sous le couvert d'un nom ou d'un système, spéculé sur notre langue en la torturant, pour exploiter l'étranger, cela je ne le pardonne pas. Et ici, j'en parle *ex professo*. L'institution à laquelle je fais allusion, pratique bien ainsi, elle ne subsiste en effet qu'à »force de réclame«, elle monopolise une méthode incontestablement excellente dans son principe, à condition qu'elle soit bien enseignée, mais dois-je dire qu'il en est loin d'être ainsi; je ne crois pas me tromper en affirmant que sur vingt personnes qui l'enseignent, il y en a à peine »une« qui la connaît convenablement.

Ici, j'ouvre une parenthèse. Brémois, qui fréquentez cette sorte d'écoles, lisez attentivement!

*La méthode dont je parle, pour être profitable, dans n'importe quelle langue, doit*

*vous être enseignée par votre »lehrer« sans qu'il soit obligé de regarder dans son livre qu'il »doit« connaître »par cœur«.*

*D'autre part, le premier livre de cette méthode nécessite tant d'exemples pratiques, au moyen de gestes ou d'objets, qu'il oblige celui qui l'enseigne à se tenir »constamment debout« afin de rendre ces exemples efficaces.*

*Il faut aussi que les mots qui vous sont successivement enseignés dans chaque leçon, soient »nuancés« de telle manière, que vous les connaissiez bientôt par cœur et que vous puissiez déjà à la fin de la »même leçon« former des phrases qui »cadrent« exactement avec celles précédemment apprises.*

*Donc, si votre »lehrer« ne se conforme pas à ses indications; s'il »consulte« son livre ou s'il »hésite«, c'est qu'il n'est pas familiarisé avec la méthode et il ne »peut« par conséquent, vous faire entrer dans la tête ce que »pratiquement«, il ignore lui-même.*

*D'autre part s'il se sert de son livre, il ne peut pas en même temps, »nuancer fortement« les mots nouveaux et rend ainsi*

sa leçon sans profit pour vous, et aussi banale que le conférencier improvisé qui »lit« sa conférence.

Enfin, sans la »multiplicité« des exemples et les »comparaisons« et oppositions (z. B. la porte, la fenêtre; le plancher, le plafond; etc.), cette méthode n'a aucune raison d'être.

Et les institutions qui ne procèdent pas ainsi ne sont autre chose que de vulgaires »geschäft«.

Dois-je encore ajouter, qu'un système quel qu'il soit, n'a »rien à faire« avec la littérature; peut-être alors, pensez-vous que les »dix-huit« ou »vingt« personnes dont je viens de parler, à défaut de connaissance d'une méthode, pourront interpréter convenablement nos auteurs...? Encore erreur! Pour cela il faudrait que les dites personnes eussent quelque talent; or, sur plus de quarante »lehrers« qui ont défilé devant mes yeux, il y en avait à peine »deux«, pourvus de ce diplôme qui correspond à celui allemand de »Abiturient« et certains (ou certaines) étaient même si »ignares« qu'ils devaient recevoir des leçons de grammaire. J'y ai connu aussi

d'anciennes *english governess* »aptes« tout au plus »à *pousser* des petites voitures d'enfants«. Donc, comment veut-on que tous ces gens-là puissent enseigner la littérature de leur contrée! *Et je mets au défi qui que ce soit de me démentir*; enfin les jeunes gens de talent que le hasard fait échoir dans des boîtes de ce genre s'empressent d'en déguerpir à la première occasion.

Je ne frappe pas à faux, ni dans le vide, je ne touche pas à »*toutes*« les Institutions à la fois, mais seulement à celle ou celles que je connais; je n'enveloppe pas dans la même satire les coupables, les ignorants ou les maladroits; en un mot, je m'attaque à une institution, mais non à des principes.

Quant au lieu de recruter des »*ignares*« comme cela arrive souvent, un Directeur aura choisi un corps enseignant *capable*, et cela en le »payant mieux«, notre littérature à l'extérieur sera mieux appréciée et les préjugés qui gouvernent les idées de l'étranger à l'égard de notre roman ou de notre théâtre disparaîtront.

Et si, pour conclure, j'ai lancé cette diatribe, c'est parce que tout mon être se

refuse à voir un tel état de choses; sans protester; il n'y a, en moi, *aucune animosité*, mais mon devoir de critique impartial est de ne rien laisser dans l'ombre; lorsqu'il s'agit de la langue française notamment, les personnes ou institutions »*m'importent peu*« !

D'ailleurs ceci n'est que trop juste, si je critique certaines habitudes ou mœurs des Brêmois, il n'est aussi que trop logique de les avertir contre les stupidités de d'autres. Tel a été le but de mon livre; j'en laisse seuls juges les Brêmois; à eux de me dire si je me suis trompé.

FIN.

## TABLE DES MATIÈRES.

|                | Pages     |
|----------------|-----------|
| Dédicace ..... | I         |
| Préface.....   | VII à XII |

### PREMIÈRE PARTIE.

#### Pages lointaines.

|                                                                                                      |    |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| Chap. I. Départ de Paris. — Coup d'œil<br>retrospectif sur l'Italie et la Suisse. —<br>Londres ..... | 1  |
| — II. Deux ans chez »John Bull«. — Im-<br>pressions.....                                             | 6  |
| — III. De Paris à Brême; la route. La<br>Champagne, la Belgique, Aix-la-<br>Chapelle, Hanovre.....   | 15 |

### DEUXIÈME PARTIE.

#### Trois générations allemandes.

|                                             |    |
|---------------------------------------------|----|
| Chap. I. Rapide exposé de leur évolution .. | 23 |
| — II. Brême à vol d'oiseau .....            | 29 |

## TROISIÈME PARTIE.

## Les Brêmois.

|                                            | Pages |
|--------------------------------------------|-------|
| Chap. I. De leur caractère en général..... | 69    |
| — II. Le Brêmois.....                      | 76    |
| — III. La Brêmoise.....                    | 85    |
| — IV. Psychologie de la société Brêmoise   | 97    |

## QUATRIÈME PARTIE.

|                                         |     |
|-----------------------------------------|-----|
| Chap. I. Le cœur et l'âme de Brême..... | 105 |
|-----------------------------------------|-----|

## CINQUIÈME PARTIE.

## Le bon vieux temps.

|                                                              |     |
|--------------------------------------------------------------|-----|
| Chap. I. Division des classes.....                           | 142 |
| — II. Le protocole Brêmois.....                              | 151 |
| — III. Les chevaux, voiture et yacht des<br>Conseillers..... | 155 |
| — IV. Despotisme.....                                        | 159 |
| — V. Du costume.....                                         | 164 |
| — VI. De la nourriture.....                                  | 169 |

## SIXIÈME PARTIE.

## Sur le vif. — Choses vues ou entendues.

|                                                                     |     |
|---------------------------------------------------------------------|-----|
| Chap. I. Le Brêmois en voyage.....                                  | 177 |
| — II. A cheval.....                                                 | 181 |
| — III. Au tennis.....                                               | 183 |
| — IV. Au parc (Dialogue entre deux<br>gouvernantes Suissesses)..... | 186 |

|                                                                        | Pages |
|------------------------------------------------------------------------|-------|
| Chap. V. Au salon ( <i>Elles disent... Elles pen-<br/>sent</i> ) ..... | 188   |
| — VI. Ce qu'on trouve dans un journal<br>Brémois.....                  | 192   |
| — VII. Cocasseries.....                                                | 195   |

### SEPTIÈME PARTIE.

Les Brémois s'amuseut!...

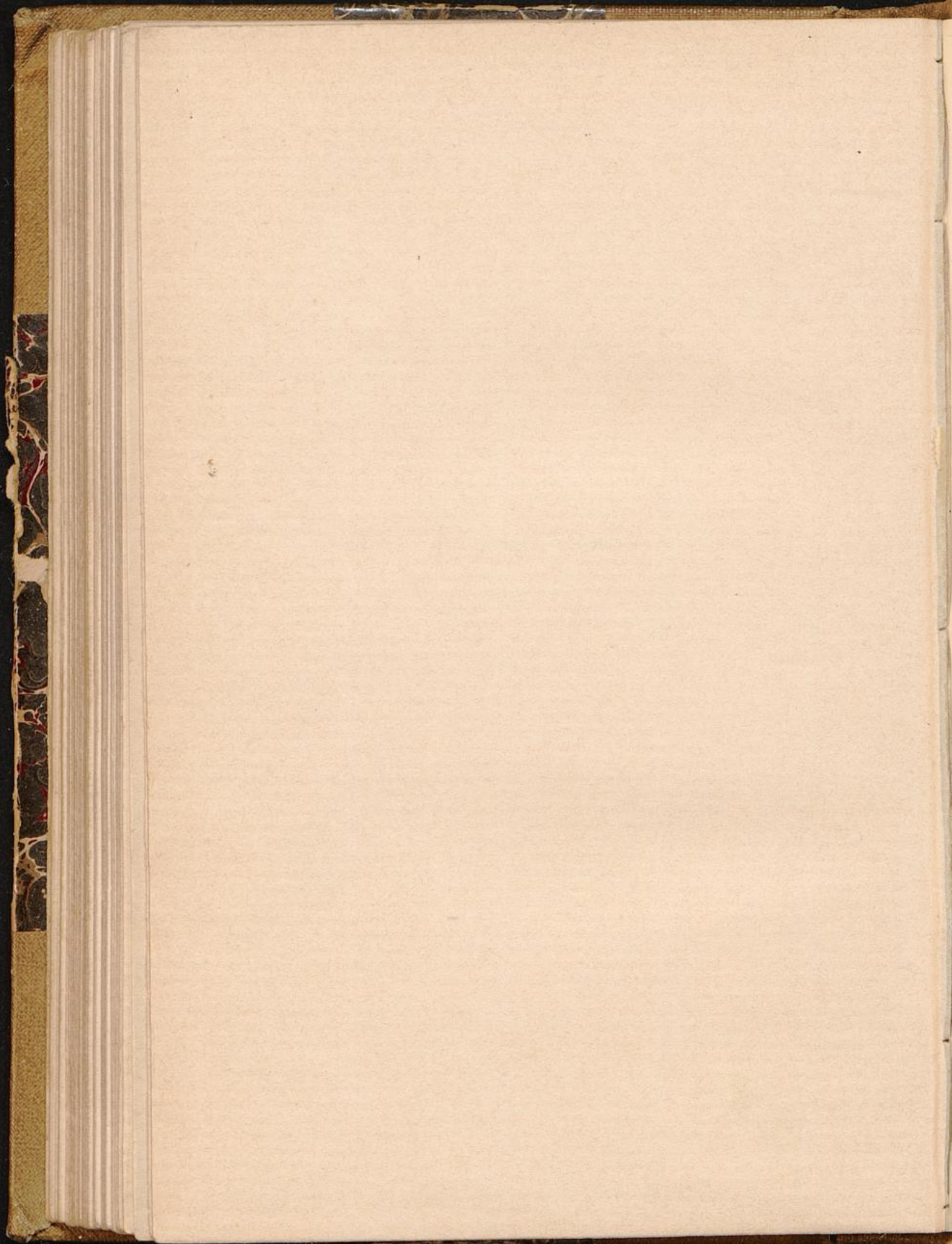
Dans la rue. — Au théâtre. — Dans les livres.

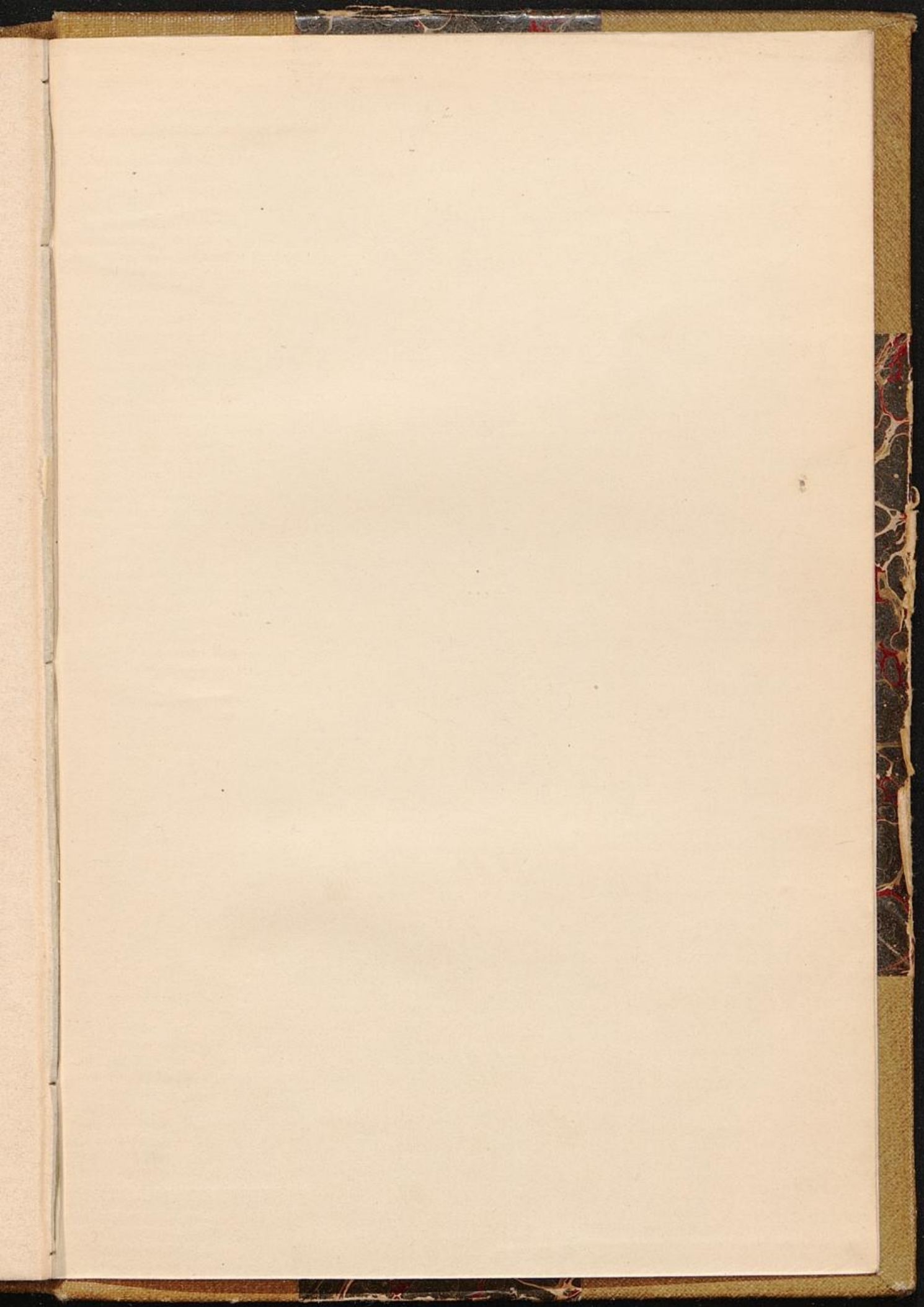
|                                                                                     |     |
|-------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Chap. I. Enthousiasme et Enthousiasme ; vi-<br>site de l'Empereur. — Le »Freimarkt« | 197 |
| — II. Du Théâtre de Brême. — Notre<br>Littérature et notre Roman.....               | 204 |
| — III. Avertissements aux Brémois.....                                              | 212 |

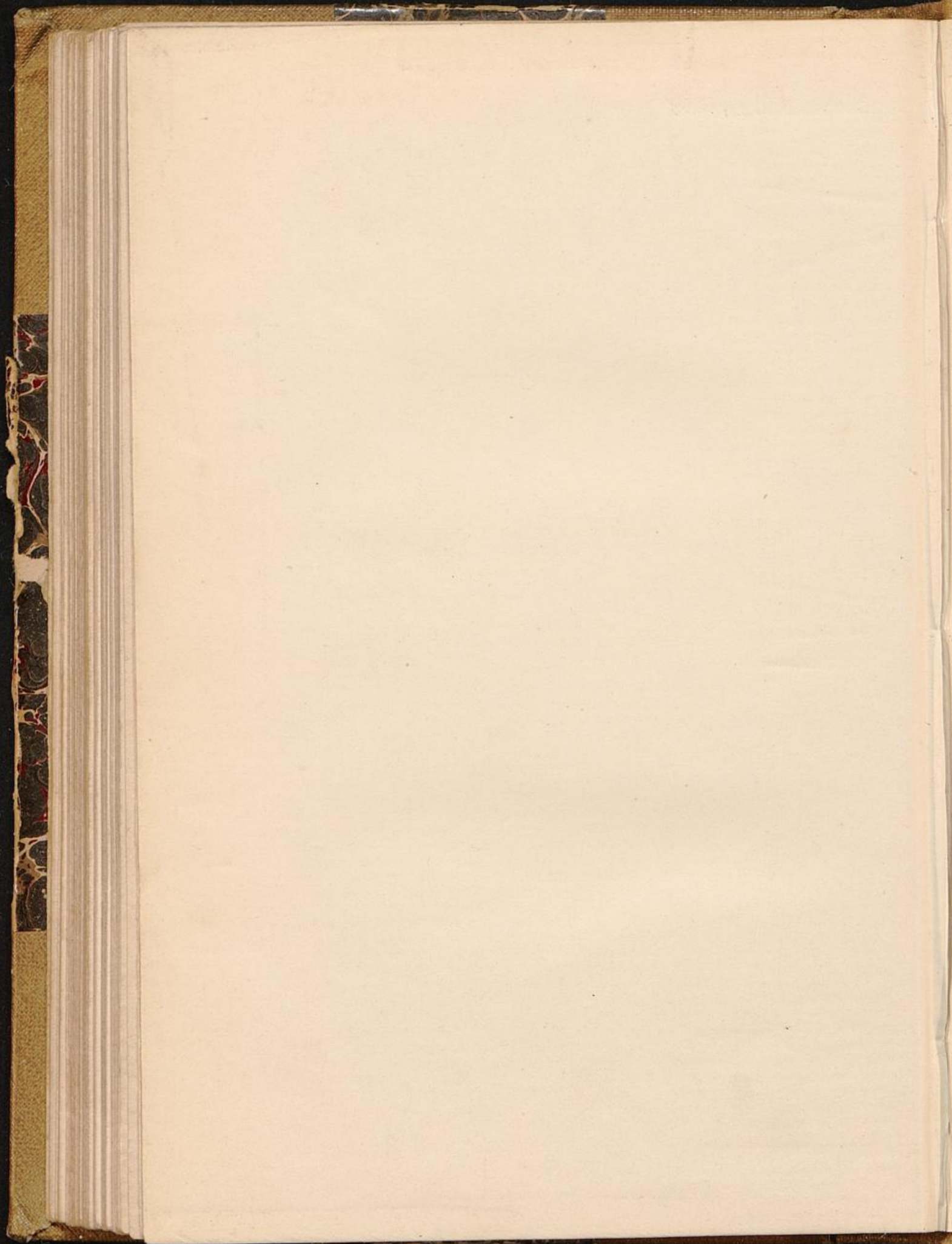
---

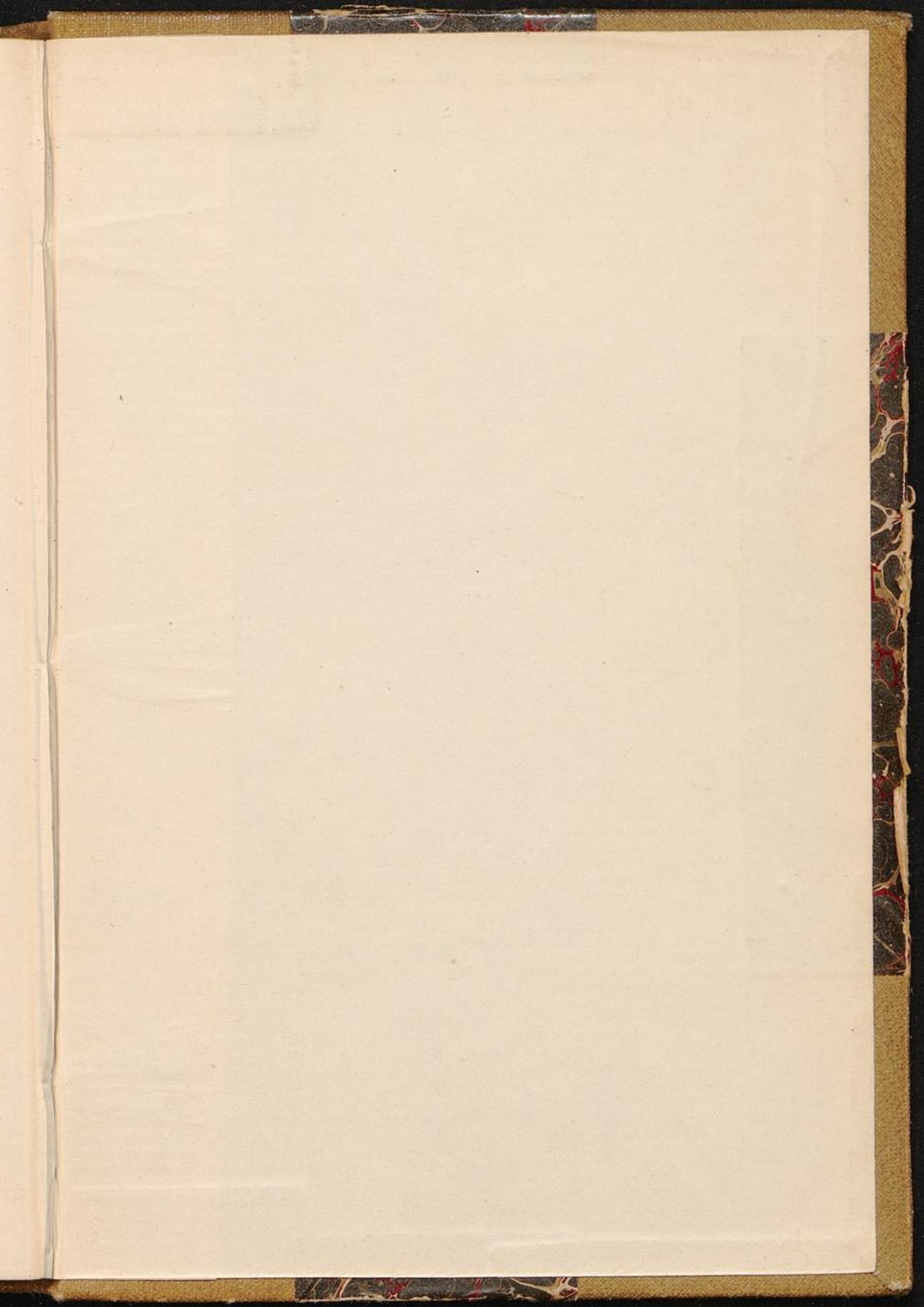
Fin de la table.

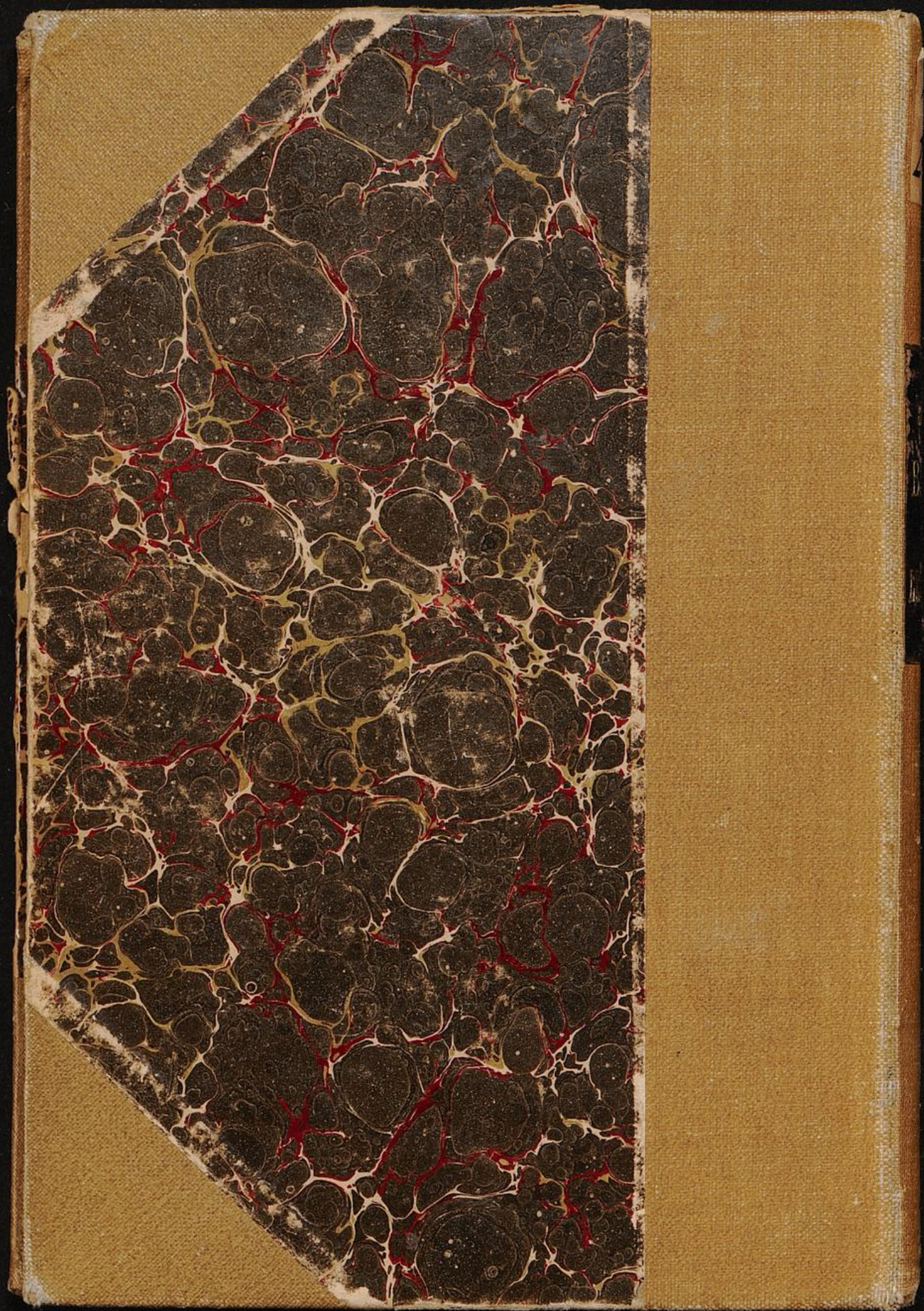












Brem.  
c.  
2408.

ROBERT  
BRÉME  
ET  
LES BRÉMOIS